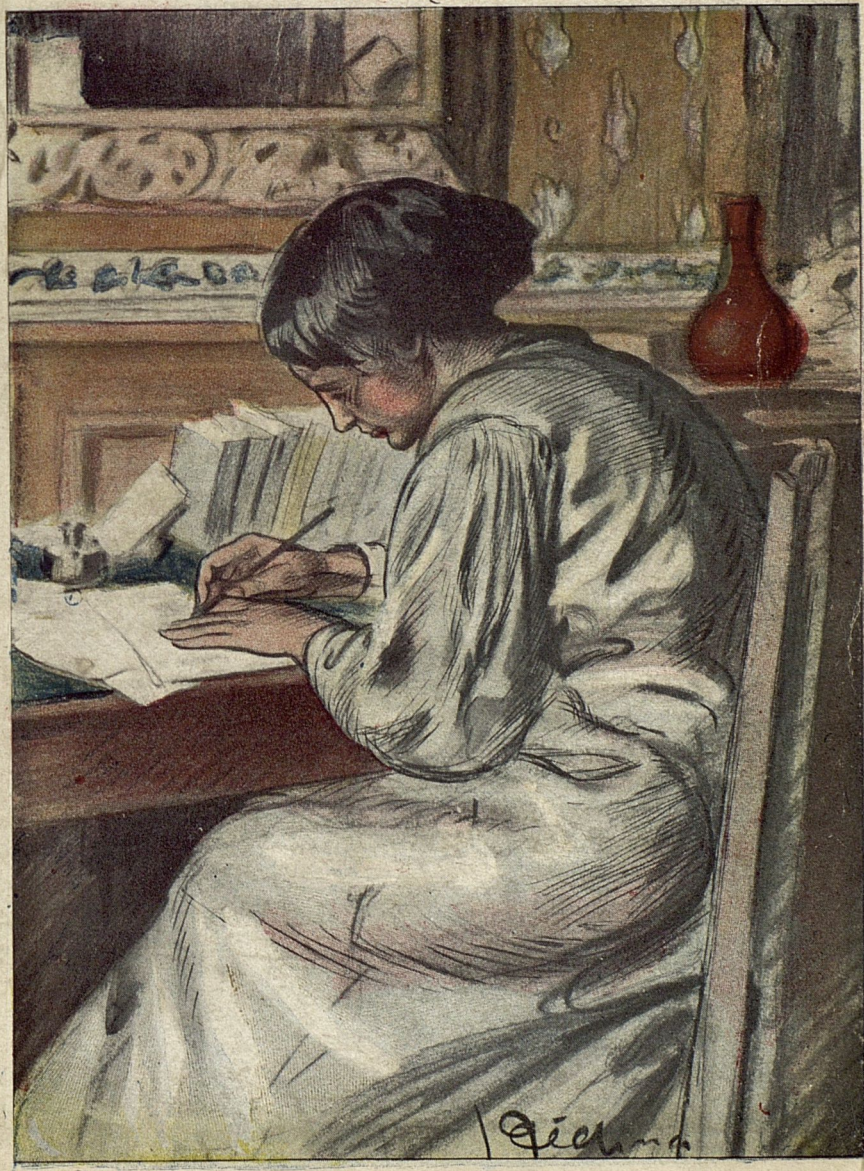
CAMILLE LEMONNIER

QUAND J'ÉTAIS HOMME

(CAHIERS D'UNE FEMME)



Edition originale
(cf. Grisay - Bibliogr. 1988 - p. 71)

MLA
19617

QUAND J'ÉTAIS HOMME

Romans de Camille Lemonnier

Un Mâle.
Le Mort.
Thérèse Monique.
L'Hystérique.
Happe-Chair.
Madame Lupar.
Le Possédé.
La Fin des Bourgoeis.
Claudine Lamour.
L'Arche.
L'Ile Vierge.
L'homme en Amour.
Adam et Ève.
Le Bon Amour.
Au cœur frais de la Forêt.
Le Vent dans les moulins.
Le Sang et les Roses.
Les deux Consciences.
Comme Va le Ruisseau.
Le petit homme de Dieu.
Le Droit au Bonheur.
L'Amant Passionné.
Tante Amy.
L'Hallalli.

Il a été tiré de cet ouvrage 10 exemplaires numérotés sur papier vergé de Hollande.

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays

CAMILLE LEMONNIER

QUAND J'ÉTAIS HOMME

CAHIERS D'UNE FEMME

Etre libre ! se créer librement sa vie ! Il n'y a pas d'autre moralité dans ces confessions.

LOUIS-MICHAUD
ÉDITEUR
168, boulevard Saint-Germain
PARIS
(1907)

QUAND J'ÉTAIS HOMME

PREMIÈRE PARTIE

Il y avait vingt-ans que mon oncle, César-Napoléon Barboux, le marchand de parapluies, occupait dans le passage la petite boutique à vitrine basse qui venait tout de suite après M. Populaire, le bouquiniste, dont l'étalage dépassait l'alignement et qui vendait aussi des vieux portraits achetés dans les mortuaires. C'était pour ma mère un frère du second lit. Un jour il avait quitté la petite ville où habitait notre famille : il avait débarqué à Paris ; il y avait épousé Jeanne-Adélaïde Roserais, demeurée veuve, avec la petite boutique de parapluies que lui avait laissée son mari. Jeanne Adélaïde étant morte à son tour, du chagrin, disait-on, d'être trop régulièrement suppléée par des passantes dans ses droits légitimes d'épouse, mon oncle continua seul l'industrie demi-séculaire qui avait pour enseigne *A la jolie Ombrelle*, bien que, depuis une dizaine d'années, on n'y vendît plus que des parapluies. Malheureusement, cette enseigne modeste avait été insuffisante à lutter contre la concurrence que lui fit un beau matin l'ouverture d'un magasin à deux vitri-

nes dans la rue sur laquelle débouchait le passage, avec cette enseigne en grandes lettres d'or : *A la Canne de Voltaire.* C'était là un commerce complet avec assortiments variés de tous les articles qui n'étaient qu'à demi représentés chez nous

Chez nous... J'avais dix-sept ans quand la vie me contraignit à venir habiter chez mon oncle Barboux. Je puis donc bien dire « chez nous, » puisque je fus là, pendant une couple d'années, aux côtés de ce vieil homme taciturne et renfrogné, une sorte de nièce à tout faire. C'était moi qui ouvrais le magasin au matin, cirais le plancher, époussetais et tenais le ménage. J'avais aussi acquis une certaine adresse à réparer les parapluies malades qu'on nous apportait à raccommoder et qui faisaient d'un coin de la boutique un véritable hôpital de vieux pépins usés d'ans et d'infirmités. Mes points à l'aiguille étaient presque invisibles : on disait dans le quartier : « A-t-il de la chance, ce vieux Barboux, d'avoir mis la main sur un pareil trésor et qui ne lui coûte que la nourriture! » Même ses plus anciens clients voulaient toujours être servis par moi.

C'était vrai du reste ; le trésor ne lui coûtait que la nourriture, et celle-ci n'était pas faite pour nous ruiner. Lui-même allait à la rue se fournir aux chars des marchandes. Il en rapportait six sous de carottes, de poireaux ou d'oignons qui nous servaient pour plusieurs jours. Avec quinze sous de bas morceaux de viande, c'étaient là tous nos repas. Je fus bien étonné quand Mme Pinsonnet, la modiste trois boutiques plus haut, que la notre me révéla que mon vieux grigou d'oncle, deux fois la

semaine, le jeudi et le dimanche, partait se payer à lui tout seul, dans un bouillon de sa connaissance, des dîners fins qui lui coûtaient le prix d'une semaine de notre nourriture à nous deux.

J'eus, d'ailleurs, personnellement, à quelques jours de là, l'occasion de me rendre compte de son penchant secret à la gourmandise. Une après-midi que je rangeais un placard dans la petite chambre où il couchait et qui s'ouvrait sur l'escalier tournant de la boutique, je découvris, sous des hardes, une tablette de chocolat, des morceaux de macarons, un sac de petits fours et dix bâtons de sucre d'orge. C'était une chose merveilleuse que les dents qu'il avait conservées à son âge et qui, aigues, égales, serrées, petites, de vraies dents de rat, lui permettaient de grignoter les croûtes les plus dures et de ronger jusqu'à l'os une côtelette. « O le méchant homme, pensais-je, qui peut-être se lève la nuit pour suçoter son sucre ou croquer son chocolat afin de ne m'en rien laisser ! » Il me fallut toute mon honnêteté pour ne pas céder à la tentation de prendre ma part de ces douceurs cachées.

Je ne connaissais point encore mon oncle Barboux : il s'était toujours présenté à moi sous des dehors plutôt rigides et maussades ; il était peu communicatif et ni le temps ni l'habitude n'y avaient rien fait : à peine il me parlait ; il ne me touchait jamais la main. Ce fut une révélation : j'appris à l'envisager sous un autre aspect ; il m'apparut dissimulé et sournois.

C'était un petit homme un peu courbé, très maigre et qui toussait dans le creux de sa main, le nez gros et piqué de trous noirs dans un visage

glabre, par dessus une large bouche pincée, mince comme une estafilade. Il m'arrivait de me demander comment un homme aussi laid avait pu être aimé de cette Jeanne Adelaïde qui lui avait donné son cœur et son commerce. Mais on se fait à tout, même à la laideur ; peut-être lui eussé-je conservé un sentiment de parenté tiède, après tout suffisant pour vivre tranquillement ensemble, si, à la suite d'un propos qui me fut tenu, je n'en étais venu à m'inquiéter de ce qu'il y avait de clandestin et de fuyant dans l'œil sans regard dont il déjouait les yeux qui se fixaient sur les siens.

Je m'étais prise d'amitié pour une bonne femme qui, à l'angle du passage et de la rue, s'acquittait d'un petit emploi que personne ne trouvait ridicule et dont autrefois, au temps de notre « richesse, » je me fusse probablement bien moquée. Je n'ai jamais su son nom de famille ; tout le monde l'appelait « Madame Clotilde » ; c'était bien suffisant pour faire honnêtement ce qu'elle faisait et même, comme elle me le laissait entendre, pour avoir inspiré au malletier du passage, vers le temps où j'y vins moi-même, une passion dont du reste, elle s'était refusée à apaiser les feux.

Cette Mme Clotilde avait, au surplus, des vues un peu sur tout ; elle aimait les lectures sérieuses ; elle avait relu vingt fois certains Mémoires de Mme de Maintenon et de Mlle de La Vallière qu'elle avait achetés à M. Populaire et tenait pour authentiques. Sa conversation était un curieux mélange d'allusions à l'ancienne vie des cours et aux fréquentations qui lui venaient de son industrie. Elle disait couramment :

— Quand Mlle de La Vallière allait à la cnaise, le roi en était informé et lui envoyait son médecin pour lui en faire rapport ; c'était une personne un peu serrée, cette demoiselle. Mme Laurencin aussi souffre beaucoup de cette infirmité : j'ai eu le plaisir d'avoir sa visite ce matin. Et y en a ! Mme Gribois, malgré toutes ses cascarines, eh bien, une fois la semaine seulement... Nous n'en sommes pas moins des amies.

Pour tout dire, Mme Clotilde était, depuis sa fondation, la buraliste des cabinets du passage : pour deux sous, on y avait un confortable relatif et qu'appréciait une clientèle généralement identique et peu difficile. Dieu merci ! nous avions le nécessaire chez nous.

Je ne passais jamais devant son établissement, aux heures où je partais en courses, sans entrer dire bonjour à l'excellente femme. Elle avait un petit comptoir près de l'entrée, mais, comme elle était seule pour tout faire, je la trouvais presque toujours trottant en chaussons de l'un à l'autre de ses mystérieux retraits que, dans ses moments de gaîté plus vive, elle qui, du reste, jouissait d'une perpétuelle bonne humeur, elle appelait un peu irrévérencieusement ses « confessionnaux ».

— Eh bien, mon enfant, comment va la vie chez votre bonhomme d'oncle ? J'espère bien qu'un gentil mari un jour vous tirera de là : faite comme vous l'êtes, vous ne moisirez pas longtemps parmi ses parapluies. Sa boutique n'est plus de notre temps : il a de l'argent caché qui lui aurait permis de se remonter, d'avoir une jolie vitrine avec des articles modernes. Moi, voyez-vous, ma petite, je

suis pour les choses nouvelles. Quand M. Balquin est venu me demander d'être sa buraliste, j'ai accepté, à la condition toutefois qu'il me donnât les derniers systèmes ; et c'est la seconde fois qu'on change. Il m'a fait peindre aussi des médaillons au dedans des portes avec, des colombes messagères de délivrance, en souvenir de l'arche. C'est M. Prophète, le fabricant d'enseignes qui est aussi peintre — mais oui, vous ne saviez pas ? — qui a eu cette idée : un symbole, ma chère. Enfin, comme vous voyez, j'ai pas trop à me plaindre, Dieu merci !

Elle faisait le tour de ses cabinets, puis revenant :

— Mon amour, j'aurais bien quelque chose à vous dire.

Et elle ne le disait pas. Mais voilà cependant qu'une certaine après-midi, comme j'étais sur le seuil de son couloir, surveillant de là la boutique en l'absence de mon oncle, parti faire un de ses balthazars clandestins, elle me confia que celui-ci, au temps de ma pauvre tante, avait été un vrai roquentin, sans qu'elle pût affirmer qu'il ne l'était point encore, malgré ses soixante-cinq ans bien sonnés.

Cela me bouleversa : j'éprouvai un sentiment dégoûté en me retrouvant le lendemain avec lui, car, ce soir là, comme tous les soirs où il dînait en ville, je me couchais avant qu'il fût rentré. Je n'étais pas prude : j'avais vécu d'une vie un peu garçonnière qui m'avait laissée ignorante des petites rougeurs de la fillette. Et puis, j'avais eu moi-même, à la maison, un exemple de dérèglement ; plus d'une fois je surpris mon beau-père traquant les servantes dans les coins : ce fut vraiment miracle si je n'en

vis pas davantage. Non, il y eut là, de ma part, un autre mouvement : je pensai à ma pauvre tante Adelaïde et aux humiliations de toute sorte qu'il lui avait fait subir. Je revis aussi la vie de ma pauvre maman si bonne, si attachée, et qui avait tant souffert de l'inconduite de son mari. J'eus l'impression qu'il en était de même dans tous les ménages ; le cynisme des hommes égalait leur despotisme ; je me sentis, moi, à peine une jeune fille, une solidarité soudaine avec mes sœurs opprimées.

Cependant la vie de César Napoléon semblait régulière : il venait bien des femmes un peu drôles à la boutique, mais c'était après tout pour des articles de notre commerce. Chaque soir, après la fermeture du magasin, il partait jouer une partie de billard chez Picavet, le café qui joignait *La Canne de Voltaire*. Jamais il ne rentrait après onze heures : il m'arrivait d'être encore éveillée; je l'entendais alors tourner la clef dans la serrure, tirer ses bottines et finalement monter l'escalier en pas de vis. Comme avec moi il se montrait d'une réserve et d'une discrétion invariables, je finis par me persuader que Mme Clotilde avait exagéré.

Je ne m'en défiais pas moins de ses yeux pâles et bas qui toujours regardaient le plancher ; et au fond, je n'étais pas heureuse. Qu'avaient à faire mes dix-sept ans dans ce rez-de-chaussée étroit et sombre où tout, les meubles, les marchandises et jusqu'à la poussière, sentait le vieil homme ? Je vivais là dedans, si c'est là vivre, comme une plante sans air, m'étirant, bâillant, pensant toujours à la vie que si longtemps j'avais menée chez ma grand'mère et chez maman. En semaine, du

moins, les heures s'écoulaient rapides et actives, coutures, recouvrages, besognes ménagères. Mais le dimanche, dans le vide des longues après-midis, c'était affreux : mon oncle veillait jalousement sur ma vertu, me laissant tout juste le temps de faire les courses nécessaires et me rappelant du pas de la porte s'il me voyait causer avec Mme Clotilde ou avec Mme Pinsonnet. Il se trouva ainsi que les petites libertés qu'il m'avait laissées dans les commencements, sans doute pour me donner l'illusion de l'indépendance, me furent à mesure retirées. Cette Mme Pinsonnet, qui avait le goût des arts, deux fois m'avait menée dans un beuglant voisin entendre une divette qui se fournissait chez elle les jours où elle n'avait pas d'amant. Il déclara immoral ce qu'on y chantait et me conduisit voir à l'Odéon une tragédie qui m'endormit.

Pendant près d'un an, il voulut m'accompagner à la messe, le dimanche. De grosses besicles sur le nez, il lisait dans son livre d'heures et priait près de moi, d'une sorte de blésement humide qui m'exaspérait. Après un tour de promenade, toujours le même, et où nous n'échangions pas vingt paroles, il me ramenait à la boutique en me recommandant comme délassement la lecture d'un abrégé des Evangiles, puis s'en allait à ses petits dîners ou à autre chose que les gens du passage ne savaient pas. Mme Pinsonnet était sûre qu'il voyait des dames : Mme Sagot, la bandagiste, m'assurait qu'il devait avoir une garçonnière du côté des Batignolles. Comme, naïve encore malgré tout, je demandais ce qu'il y pouvait bien faire, elle se mettait à rire :

— La petite fûtée qui voudrait bien se le faire dire !

Mon oncle Barboux, m'eût volontiers enfermée au double tour : il estimait que la boutique et la cuisine en bas, les deux petites pièces et le réduit à l'entresol suffisaient à mon hygiène et à mes activités. Il ne se doutait pas que je gardais une seconde clef de la porte d'entrée : sitôt qu'il avait tourné les talons, j'allais faire une partie de langue chez mes bonnes amies. Ma gaîté, ma jeunesse et ma candeur les amusaient ; on m'entendait rire du bout du passage. M. L'Homme, le coutelier, disait alors à sa femme :

— Voilà l'oiseau lâché !

Elle répondait par ce mot qui était toute sa philosophie :

— Bonté ! ça lui passera bien assez tôt : c'est le premier feu.

Elle le disait aussi bien des personnes dans un sens ou dans un autre, que des rasoirs dont se plaignait la clientèle s'ils étaient un peu durs.

Moi je riais en battant des mains, faisant de petits sauts de chèvre, pirouettant sur mes talons, toute moussante d'écouter ma vie en moi, loin des yeux pâles qui me guettaient sans en avoir l'air. Ce que j'étais heureuse aux courts moments où s'ouvrait la cage !

Mon rire fusait et tirelirait d'une folie d'oiseau qui prend le large. En une seconde j'oubliais tout, l'ennui de ma pauvre vie mûrée, le remugle de la boutique, l'odeur de colle-forte empestant celle des deux pièces qui servait d'atelier, la gêne et pis encore parfois d'une existence où l'on n'a plus même le secret de sa personne.

Après tout, on me tenait encore pour une enfant

dans le voisinage, bien que, depuis mon entrée chez mon oncle, j'eusse allongé d'un pli mes robes et que, par le visage, la taille et la grosseur des os, je paraissais plutôt une femme. Aussi ménageait-on devant moi les propos. Mme Sagot, assez mal embouchée généralement, s'ingéniait à des réticences. Mme Clotilde, elle, à l'occasion me faisait un petit cours de morale, tablée sur son expérience du monde. A la vérité, celle-ci n'était point trop sévère : si je l'avais écoutée, j'aurais pris un amant, riche comme les belles dames du grand siècle ou, au pis aller, je me serais mariée, mais de toute manière, je me serais assuré une vie. La vertu, pour cette lectrice assidue des Mémoires de Mme de Maintenon et de Mlle de La Vallière, n'était pas autre chose. Il se fit que je n'avais ni le goût ni la vocation.

Dans notre passage, les bruits de la rue arrivaient étouffés, lointains, comme du fond d'un puits : l'omnibus, à temps égaux, faisait un gros fracas qui brusquement ensuite, comme s'il n'avait jamais passé, se cassait. Les petits chevaux de fiacre très vite faisaient un tin tin argentin de marteaux tapant sur l'acier. On croyait entendre tomber du ciel le cri déchirant du vitrier, le grasseyement glorieux du marchand de tonneaux, le coup de gosier du marchand de mouron pour les petits oiseaux. Un instant ils s'arrêtaient, sur la clarté du dehors, comme des petites ombres chinoises, avec leur bouche grande ouverte.

Mais le dimanche, il ne passait plus de marchands : le roulement de l'omnibus et le claquement des fers des petits chevaux de fiacres seuls avaient leur bruit habituel. C'était un demi silence où les

boutiques chômaient, où Mme Sagot, Mme Pinsonnet et les autres dames se tenaient assises devant leur porte, les bras croisés, où toute la gosserie, en petites blouses et robes fraîches, jouait aux jeux qui peuvent tenir dans l'espace d'un étroit boyau. Et puis venaient les grands jours de l'été, tout le monde s'en allait, même la casanière Mme Sagot qui avait une fille mariée dans les modes et des petits enfants. Ensemble on prenait un train, un tram ou un bateau; on se jetait dans les banlieues à fritures et à carrousels.

Et alors c'était bien une petite mort qui coulait sur le passage, dans la joie de la lumière tourbillonnant aux extrêmités. Il n'y avait plus que les chats pour rôder dans ce désert : on les voyait sortir par toutes les ouvertures et faire leurs crottes sur le milieu des dalles sans être gênés. Cependant le bouquiniste M. Populaire, à peu près le seul avec Mlle Clotilde que ses fonctions mettaient à la merci de la clientèle, ne s'évadait pas. Jusqu'à l'allumage du gaz, il demeurait là dans son vieux fauteuil de paille, fumant sa pipe et lisant dans ses bouquins, une petite calotte à gland plan tée de côté sur ses longs cheveux gris. Il prétendait n'avoir vendu aucun de ses livres qu'il ne l'eût, de la première à la dernière ligne, lu d'abord. C'était avec mon oncle Barboux, l'unique célibataire mâle du passage; lui-même faisait son ménage de vieux garçon, un peu de tête pressée, du bœuf bouilli, ou de la boulette hachée qu'il achetait chez le rôtisseur voisin et dont d'Artagnan, son angora noir, prenait la meilleure part. Il y avait dix ans qu'ils vivaient ensemble, tranquilles, unis et sans doute consolés des femmes

s'ils en avaient souffert ; personne n'était là pour le dire. Quand il lisait sur le seuil de sa boutique, d'Artagnan dormait dans ses genoux, roulé en boule.

Et voilà, ce furent là mes dimanches d'été, à peu près jusqu'au jour où quelque chose fut violemment cassé dans ma vie. La petite vie monotone du passage, ses dimanches de silence et d'isolement, comme si toute la ville avait émigré au loin, ne me pesaient pas trop. Je causais avec ces dames ; je jouais avec les enfants ; j'avais une petite âme claire tout en haut de moi. Rien que d'ajouter un ruban à ma toilette j'étais heureuse : j'avais gardé du bon temps avec maman, si pénible que fût devenu vers la fin ce bon temps, une robe noire, une robe bleue et une robe orange. Jamais l'oncle Barboux n'avait voulu que je misse celle-ci, trop voyante et qui eût attiré les jeunes gens, disait-il. En semaine, je passais un long tablier à taille par dessus ma robe noire ; je réservais pour le dimanche ma robe bleue ; mon oncle, dans son avarice ne m'avait gratifiée que d'un petit manteau léger que je portais l'été comme l'hiver.

Quinze mois s'écoulèrent ainsi : j'aurais bientôt dix-neuf ans et mon cœur se taisait toujours. Je ne faisais point attention aux jeunes gens du passage : il semblait que l'homme par qui je devais tant souffrir, ne dût jamais exister pour moi. Cependant il arrivait fréquemment qu'en levant les yeux derrière la vitrine où je reprisais des accrocs de parapluies, je voyais passer et repasser de furtifs visages imberbes ou barbus qu'à la longue je reconnaissais. D'autres fois, quelqu'un de plus décidé, en se postant contre les vitres, faisait une ombre

sur mes mains, et c'était tantôt M. Samuel, le marchand de diamants, un homme d'un certain âge, mais encore bien, avec une grosse chaîne de montre et des breloques sur un gilet blanc, tantôt M. Arthène Darbois, l'employé de *La Canne de Voltaire* avec ses sourires prétentieux, tantôt M. Turbin, un client de Mme Clotilde. Ils s'arrêtaient, fouinaient des yeux pour m'apercevoir entre les articles de l'étalage, s'en allaient, mais pour revenir bientôt après, parfois toussant pour attirer mon attention ou bien cognant du bout des doigts la vitrine. Aucun ne me plaisait; leur insistance à tous m'agaçait comme une impolitesse.

Un dimanche, mon oncle parti, j'étais avec Mme Pinsonnet causant de la noce de la fille de M. Grimelin, l'épicier, pour laquelle elle avait fait trois chapeaux. L'été au dehors était ardent, mais une fraîcheur montait des dalles usées, comme à l'église, quand passe une odeur de vieil encens froidi. Mme Clotilde avait avancé, dans une cuvette emplie d'eau, un laurier-rose qu'elle soignait maternellement et qui, depuis le temps, s'en allait de sa petite mort, dans l'air renfermé de l'établissement. Tout s'étiolait, du reste, dans le passage : chez Mme Sagot, un pot de géranium vainement s'efforçait de rougir sur le rebord de la fenêtre à l'entresol. Moi, j'étais là tranquillement, sans penser à personne ni à rien, aussi tranquillement que les bonnes âmes de chiens et de chats couchés à la fraîche le long des soupiraux. Quand des petits groupes tout à coup passaient à la rue, c'était comme si on eût jeté dans le passage un paquet de cris et de voix ; et puis l'omnibus ronflait et puis encore une fois le silence était plus lourd. Mais voilà qu'il vient par l'autre bout une silhouette de jeune homme fringant, un petit canotier sur le coin de l'oreille et qui moulinait de la canne. Un instant il s'arrête devant les postiches de M. Landoret, le coiffeur, et il recom-

mence de faire tourner son bois d'olivier, et il s'avance, il grandit, il est sur moi.

« Mais je le connais », pensé-je aussitôt.

Où donc l'avais-je vu ? Lui aussi me regarde de ses jolis yeux en velours : il a un léger duvet sous le nez et un peu de pâleur aux joues. Je remarque que sa paupière se plisse pour mieux me dévisager ; il est sur le point de se rappeler qui je suis et sa canne ne tourne plus ; mais une ressemblance vague sans doute l'a déçu et il passe au moment où je me certifie que c'est le fils du coiffeur de la grande rue à Vernon. Alors tout me revient, la maison, les arbres de la place, la mairie avec son drapeau, les panonceaux du notaire, le café des *Six jeunes hommes* avec sa banne grise sous laquelle, au coup de six heures, les notables battent leur absinthe, et maman, qui, son filet à la main, s'en va le matin aux provisions.

J'ai envie de crier : « M. Ancelin, c'est moi, Andrée Piègre ». Mais la voix me manque, je demeure toute pâle et immobile, la bouche ouverte, comme une bête. Lui, au bout de quelques pas, se retourne et me regarde encore ; je crois bien qu'à présent il me reconnait aussi, mais probablement il ne peut se figurer que Mlle Andrée, la fille de l'inspecteur d'assurances qui, alors qu'il était tout petit et moi aussi, habitait la grande maison du coin de la rue, avec son balcon en fer forgé et ses quatre fenêtres au rez-de-chaussée, deux de chaque côté de la porte d'entrée, peut être la grande fille qui, sans chapeau, un nœud bleu passé dans son catogan, cause familièrement avec Mme Pinsonnet assise sur son petit escabeau de bois. Et, enfin, il tourne l'angle

du passage ; je cesse de le voir; il me semble que tout le passé est parti avec lui.

Mme Pinsonnet, qui me voit toute saisie encore, me dit :

— Qu'est-ce qui te passe, mon petit ? Sûrement, ce jeune homme te rappelle un doux souvenir. C'est-y ton petit amant ?

Moi, la-dessus, je me mets à pleurer et je lui dis :

— Oh que non, Mme Pinsonnet ! Mais de le voir, tout m'est revenu, la rue où nous habitions, six maisons au-dessus de chez le coiffeur, les petites de l'école sortant au coup de midi sous la conduite des sœurs, et le café des *Six jeunes hommes* avec sa banne que le vent gondolait et maman et Scholastique, notre vieille servante, et moi-même avec mes pantalons trop longs sous mes jupons trop courts. Voilà, c'est comme je vous le dis, je revois tout. Allez, c'est à la fois si doux et si triste !

— Mais voyons, qui c'est, lui, petite folle ?

— Ah ! c'est vrai, je ne vous ai pas dit. C'est Ancelin, le fils du coiffeur, attendez donc, voilà que je ne sais plus son nom. Ancelin... Ancelin... Bon, j'y suis, Ancelin Painparé. Comme j'aimais mieux jouer avec les garçons qu'avec les filles, des fois il était de nos parties, mais maman était fière et ne voulait pas. Le fils d'un coiffeur ! Pauvre maman ! Il lui fallut, depuis, mettre bien de l'eau dans son vin.

Là-dessus, je me prends à pleurer à chaudes larmes. Mme Sagot, qui me voit tamponnant mes yeux, arrive me demander si c'est l'oncle Barboux qui m'a fait de la peine.

— Mais non, fait en riant Mme L'Homme qui

arrive aussi, c'est son petit amant qui a passé là... Mais laissez faire, c'est le premier feu.

Alors Mme Sagot :

— Tu ne m'ôteras pas de la tête qu'il n'y ait eu quelque chose entre vous, si peu que ça a été.

Moi, entre mes hoquets, je secouais la tête et disais non, sans savoir ce qu'elle voulait dire. Jamais encore je n'avais eu un pareil attendrissement. Ce fut une vraie crise de sensibilité, comme si tout le monde que j'avais connu là-bas, était venu à moi, les mains tendues et me faisant fête. Finalement, j'éprouvai le besoin d'aller raconter mes histoires à Mme Clotilde. La chaleur de l'après-midi lui avait donné un étourdissement léger : elle avait prié une voisine de la remplacer à son contrôle et était remontée faire un somme. Ma vieille amie occupait une petite chambre au-dessus de ses « nécessités. » Comme je confiais ma peine à la voisine, j'entends un pas lourd descendre en chaussons l'escalier.

— Comment c'est vous, ma fille, que je trouve là tout en émoi ?s 'écrie-t-elle aussitôt. Vous est-il arrivé quelque chose ? Quelqu'un vous a-t-il demandée en mariage ? Quand le Roi lui eut parlé pour la première fois, Mlle de La Vallière ne cessa de pleurer pendant trois jours.

— Ah ! Madame Clotilde, ce n'est pas çà ; c'est le petit Painparé, Ancelin Painparé, qui vient de passer là.

Et je lui répète ce que j'avais dit déjà à Mme Pinsonnet, à Mme Sagot et à la voisine. Tout le passage le sut avant le soir : il y en a qui pensèrent : « Qui eût dit cela de cette petite Andrée ?

Non mais, en a-t-elle, du vice ! Un petit amant à son âge, vrai ! »

Mme Clotilde, le dimanche, avait du loisir : le gros de sa clientèle étant dispersé, il ne lui venait que quelques clients de choix qui aimaient à prendre leurs aises chez elle et avec lesquels elle s'entretenait du Grand siècle. Elle les accueillait avec un sourire spécial et leur faisait, en leur désignant ses sièges libres, un délicat geste inviteur. Celui-ci était si bien dans ses habitudes qu'elle le faisait même pour moi quand je lui arrivais.

Mme Clotilde accueillit assez froidement mes vieux souvenirs.

— Franchement, ma petite, ce n'était pas la peine de vous mettre, pour si peu, dans un tel état. A votre âge, si l'on veut réussir dans la vie, il faut commencer à être sérieuse. Comment ! personne de tout ce temps ! s'interrompit-elle tout à coup, en consultant la caisse. Si quelques habitués ne nous restaient pas fidèles même le dimanche, nous pourrions bien fermer comme tout le monde, bien que chez nous, comme chez le boulanger, il y a quelque chose qui va toujours. Oh ! oh ! cinq heures ! M. Turbin ne va pas tarder à venir ; c'est l'heure où il descend à la rue. Ah ! ma petite, un galant homme celui-là et qui eût tenu sa place à la Cour ! Et des sentiments ! Il a chez lui, dans son appartement, les derniers systèmes ; un prince du sang s'en fût montré satisfait. Eh bien, il préfère me venir ; il sait bien que ça me ferait trop de peine. Croyez-vous que vos horribles républicains soient susceptibles d'une telle délicatesse ?

Mme Clotilde était royaliste, naturellemeut.

Mes yeux s'étaient séchés. Je me trouvai un peu ridicule d'avoir attaché cette importance à un événement qui n'eût pas déplacé une poussière, et le temps de pirouetter trois ou quatre fois sur mes talons, je repris toute ma gaieté.

— Ma fille, voilà ton avenir qui s'avance, me dit soudain gravement la digne femme en pointant le nez vers le bout du passage.

Je regardai devant moi, et vis M. Turbin qui, s'appuyant sur son jonc à pomme d'or, très grand, un peu voûté, en bottines vernies et une mèche poivre et sel plaquée en travers des tempes, arrivait à petits pas sur nous. Jusqu'à ce jour, Mme Clotilde avait plutôt évité de me le faire connaître, le réservant pour de mystérieux desseins encore ignorés d'elle. Peut-être, l'heure avait sonné : la présentation se fit sans solennité.

— Mon cher monsieur, voici la jeune personne dont je vous ai parlé : Mlle Andrée Piègre, dix-sept ans, pas ça d'aventures et un petit cœur qui ne demanderait qu'à s'attacher. Croyez-moi, M. Turbin, un trésor, un vrai trésor.

M. Turbin s'inclina à demi, souleva son haut de forme, le petit doigt en l'air. Puis, rebroussant d'un rire sa moustache d'une teinture de cirage, il déchaussa un double ratelier qui eût fait honneur à la montre d'un dentiste.

— Mlle Andrée... Ah ! Ah ! très bien... Je serai enchanté de faire plus ample connaissance.

Il me regardait avec des yeux affamés, brillants comme son chapeau, comme ses bagues, comme ses dents. Mais je ne savais rien encore de ce que je devais apprendre plus tard et je ne ressentis nul

effroi ; j'eus bien plutôt l'envie de lui rire au nez. Il m'apparut, dans sa jaquette qui lui pinçait la taille, avec son chapeau de côté et sa mèche plate à la tempe, une de ces caricatures de vieil officier que je voyais à l'étalage de M. Populaire. Son sautillement à la pointe de ses escarpins vernis m'évoquait aussi un très vieux coq qu'avait eu grand-mère et qui, trop dur pour être mis à la broche, tout boîtant de la patte — jusqu'au bout avait fait le beau devant ses poules.

Cette dernière image se présenta même si nettement que je dus me retenir pour ne pas pouffer ; je n'étais, du reste, point sotte et tout de suite j'avais saisi le comique de cette présentation sur le seuil de l'allée où s'alignaient les dix cabinets, cinq pour les messieurs et cinq pour les dames. On peut dire que précisément, cette fois-là, ça ne sentait pas la rose chez Mme Clotilde ; mais ni M. Turbin, ni elle ne semblaient s'en apercevoir.

Par discrétion, je voulus me retirer. Le soleil projetait une longue traînée oblique où dansaient les vieilles poussières du passage, peut-être les mêmes depuis le temps qu'il était bâti. Quand quelqu'un passait là-dedans, on eût dit une apparition d'or et il fallait cligner des yeux. J'allai m'asseoir devant ma porte, un livre dans les mains, je ne sais plus lequel et dont mes yeux sautaient les lignes, occupés à regarder si Ancelin n'allait pas revenir. Dieu ! qu'il était charmant ! Je n'avais vu, dans Paris, aucun garçon de son âge qui eût sa tournure et sa grâce. Sans sa petite moustache, il aurait eu l'air d'une fille. Riez de mon ingénuité, je n'y puis rien et c'était comme cela ; en aperce-

vant un joli jeune homme, je pensais tout de suite qu'il ressemblait à une fille. Cependant, tout enfant, j'avais préféré les garçons.

Ancelin ne vint pas, mais à sa place le soir, un soir chaud, étouffant qui me terrassa littéralement de sommeil et, quand je gagnai mon petit lit dans le réduit, me fit laisser la porte entr'ouverte, avec la pensée qu'il serait bien temps de la refermer quand mon oncle Barboux rentrerait. Je me souviens que je me jetai en travers de mon matelas, par-dessus les couvertures, demi-nue sous ma légère chemise si usée qu'elle en était par endroits déchirée. Ah ! ces nuits du passage où il y avait partout, dans l'absence d'air des petits logis exigus, attendant la mince coulée de fraîcheur qui monte au matin, des tas de gens harassés, tombés là, en paquets de chairs chaudes, femmes, hommes, enfants, comme des mouches dans le fournil !

Un bruit me réveilla vers le milieu de la nuit en même temps qu'une clarté vive me blessait les paupières. Quand je les ouvris, l'ombre s'était refaite, cette ombre transparente et légère d'un minuit du mois d'août ; et sans en être bien certaine, il me parut que quelqu'un se retirait de qui je ne pouvais voir le visage. Il me resta aussi aux narines l'odeur de la bougie qu'on vient de souffler : mon oncle, en rentrant, cependant n'allumait jamais, par économie D'ailleurs, le sommeil tout de suite m'avait reprise. Je me retrouvai, au matin, couchée par dessus les draps, dans l'état où je m'étais endormie ; mais la porte que, dans mon accablement, j'avais laissée ouverte, était à présent refermée. Ma pensée n'alla pas plus loin.

Ce ne fut qu'en me retrouvant au matin devant mon parent que je ressentis une gêne : elle me rendit gauche et me fit renverser la cafetière. Il avait les yeux bas et son air renfrogné de toujours : il me gronda pour le café répandu. Après tout, ç'avait peut-être été de ma part une illusion ; il avait pu se borner à fermer la porte du réduit ; elle ouvrait sur l'atelier sur lequel également s'ouvrait sa porte à lui. Il n'y aurait eu là rien que de naturel. « Et puis pensai-je, un oncle, n'est-ce pas un peu comme un père ? Et une fille qui se montre nue, sans le savoir, à un père, encourt-elle le risque d'être impudique ? » La petite honte s'en alla ; il ne parut y avoir rien de changé entre nous. Je me sentais, au fond, si libérée de mon sexe ! Celui-ci s'était si peu fait sentir à moi ! Je n'avais vraiment pas cessé d'être un garçon comme quand j'étais petite, jouant avec des garçons qui parfois semblaient bien plus filles que moi. J'avais pourtant bien près de dix huit ans !

Le jeudi, à l'heure où mon oncle Barboux partait faire son petit dîner particulier, une ombre longue passa sur la vitrine et presque aussitôt M. Turbin entra. Sans doute, Mme Clotilde, toujours bien renseignée, l'avait averti de l'heure où il me trouverait seule au magasin. Il toucha son chapeau comme la veille, évitant de l'enlever, ce qui, en y réfléchissant, me donna à songer qu'il portait perruque ; puis sa moustache trop noire se retroussa sur le sourire de ses grandes dents, d'un luisant de porcelaine. Il me regardait du regard terrible d'un vieux loup reniflant de la chair fraîche, si bien que, tout d'une fois, je pensai au conte du *Petit Chaperon rouge*. Seulement, au lieu de revêtir le bonnet et le cotillon de la Mère-Grand, le loup, cette fois, avait pris les apparences d'un vieux monsieur.

M. Turbin me dit poliment qu'il venait pour m'acheter un parapluie. Je retirai de leur fourrure de papier les plus beaux que nous avions dans la boutique ; et après les avoir débarrassés de leur étui de soie, je les ouvrais et à mesure les lui passais. Il me sembla qu'il n'était pas connaisseur ; il s'occupait surtout de me regarder. Il finit par me demander celui qu'il me serait le plus agréable qu'il prît. Naturellement, je lui indiquai le plus

cher en lui assurant qu'à soixante francs, je le lui vendais au-dessous du prix. Il s'arrangea pour me toucher la main qu'il tint ensuite un petit moment entre les siennes en disant :

— C'est plus doux que la soie de vos parapluies.

Comme il me chatouillait, mes nerfs s'irritèrent et je ne pus modérer une petite quinte de rires.

— Qu'y a-t-il ? Quoi ! Etes-vous sensible à ce point, ma petite Andrée ? me disait-il familièrement. Moi, c'est au gras de la jambe, figurez-vous : je ferais des bonds.

De l'entendre me parler de sa jambe, cela me fit repenser au vieux coq et je me mis à rire de plus belle.

— Oh ! la petite masque ! fit-il en me pinçant le menton.

Il me questionna sur mon oncle, sur la liberté que celui-ci me laissait, sur mes goûts de toilette et les bijoux qu'il m'eût fait plaisir de porter. Il me parlait avec douceur ; il avait une onction paternelle en me caressant ensuite la nuque.

— Non, pas la nuque, M. Turbin ! disais-je.

— Pas la nuque ! Qu'elle est délicieuse !

Je commençai à le trouver un homme tout à fait distingué. Sa libéralité en outre m'avait touchée ; il n'arrivait pas sur toute une année que nous vendions un parapluie de soixante francs: il fallait que quelqu'un eût fait un héritage. Et je pensais à la joie de César Napoléon, mon oncle, quand il rentrerait et que je lui montrerais l'argent. Malheureusement M. Turbin préféra que le parapluie lui fût apporté ; et il exigea expressément qu'il le fût par moi.

— Vous verrez, mon enfant : j'ai toute sorte de surprises. Il y a même des machines drôles ; vous prendrez du plaisir. Et puis, je vous ferai un petit cadeau.

Il me chatouilla la main ; ses doigts ensuite glissèrent le long du poignet ; il me prit le bras tout entier et il me demandait une chose que je ne comprenais pas. M. Populaire, qui depuis un instant montait la garde devant la porte, entra tout à coup la tête et me dit que Mme Pinsonnet me priait de passer sitôt que j'aurais fini. Dès lors, il ne quitta plus le seuil, regardant toujours M. Turbin qui, de son côté, lui jetait des regards furieux.

— Est-il aussi de votre famille, celui-là ? De quel droit se permet-il ? C'est inconvenant !

A la fin il s'en alla après m'avoir dit son adresse et l'heure où il m'attendrait pour me montrer ses « drôles de choses » ; mais il en fut pour ses soixante francs. Ce fut mon oncle qui voulut lui porter le parapluie ; celui-ci, d'ailleurs, ne lui fut guère utile : une semaine après, il mourait entre les bras de Mme Clotilde, à l'issue d'une visite qu'il lui faisait. Il fut pleuré dans le passage qu'il honorait par sa ponctualité et sa richesse.

Mon oncle Barboux seul lui garda rancune. Je me rappelle encore de quel ton il me donna à entendre que son entrée au magasin avait eu un but intéressé.

— Mais lequel, mon oncle ?

— Je ne te le dirai pas, petite buse, si tu ne l'as pas deviné.

Un peu de sang lui était monté aux pommettes ; ses lèvres en lame de couteau tremblaient. Un

instant je vis se fixer sur moi l'éclair de ses yeux et ils étaient terribles.

— Je ne consentirai jamais à ce que vous receviez des messieurs en mon absence. Je ne veux pas, vous m'entendez. J'ai promis à ma chère sœur, votre mère, de veiller sur vous ; ma responsabilité est engagée.

Aussi eut-il un vrai soulagement quand il apprit que M. Turbin était mort. Mais la pauvre Mme Clotilde se montrait inconsolable.

— Je perds en lui mieux qu'un client, presque un ami, gémissait-elle. Il me faisait ses confidences ; ses moindres petits maux, je les connaissais ; et puis aussi, il me faisait une belle étrenne le jour de l'an. Ah ! ma petite, quel homme ! C'est lui qui vous eût fait un sort ! Il me l'avait dit : « Il ne tiendra qu'à elle, qu'il m'a dit un jour, que cette petite n'ait son buggy ! » Un buggy, ma chère ! Pensez à cela. Mais on peut dire qu'il n'y a pas de justice au monde. Il est parti comme il a vécu, en honnête homme ; il me payait toujours d'avance.

Moi, je ne comprenais pas très bien quel sort il m'eût fait et je demandai « si c'est qu'il m'eût épousée », comme parlait Mme Sagot, la bandagiste.

— Oui, et deux fois plutôt qu'une !

— Mais une fois suffit bien déjà ! m'écriai-je. Ma pauvre maman en a su quelque chose.

Comme ce monsieur habitait dans le quartier, on vit passer le corps dans un convoi de seconde classe; tout le passage fut là, même M. Populaire, qui ne quittait jamais ses livres. Et ensuite, sauf Mme Clotilde, on n'y pensa plus.

Une après-midi, trois jours après, par un temps de grosse chaleur orageuse, j'étais à l'entresol, dans l'atelier, tendant un gloria sur une monture quand je revois passer mon joli petit Painparé. Le soir tombait, quelquefois un coup de tonnerre partait comme une grosse caisse fait l'orage au théâtre, et tout le monde était en bras de chemise, humant le soupçon de fraîcheur qui venait de la rue, depuis que claquaient les premières gouttes, larges comme des pièces de cent sous.

Je plantai là mon gloria, je me penchai par dessus le rebord de la fenêtre ; je l'aperçus faisant mouliner son bois d'olivier comme la première fois et regardant dans tous les sens. Je n'y pus tenir ; j'appelai : Psitt ! Psitt ! J'aurais passé sur le corps de mon oncle s'il avait été là ; mais il était parti se plaindre chez le concierge d'une fuite dans le tuyau des eaux. Me voilà dégringolant le petit colimaçon d'escalier, je traverse la boutique, je suis dans la galerie. Je manque tomber dans ses bras.

— Ancelin ! M. Ancelin !

Je riais, j'étais haletante, je n'avais plus de voix. Habiter Paris depuis si longtemps sans y avoir rencontré une figure de son passé et tout à coup se retrouver bouche à bouche avec

un camarade d'enfance ! Nous voir là, l'un près de l'autre, les mains dans les mains, tous deux rouges, les yeux charmés, nous écoutant en dedans bien plus que nous n'écoutions nos paroles. Lui disait :

— Alors, c'est bien vrai ? C'est bien vous, Mamzelle Andrée ! Mon Dieu ! quelle joie ! Je l'espérais sans le croire. Deux fois, depuis l'autre jour, je suis revenu ; j'allais d'un bout à l'autre du passage, vous cherchant, pensant : « Pour sûr elle habite ici quelque part. » Et j'avais beau reluquer dans tous les sens, je ne vous voyais point. Allez, j'étais bien triste. Et vous voilà tout de même, Andrée, je veux dire Mamzelle Andrée !

Il était gentil de vie jeune et sensible, avec ses jolis yeux de fille et sa mèche châtain clair qui lui barrait le front sous son canotier. Ah ! je le voyais, d'une fraîcheur de peau que je n'avais pas, une fossette au coin des lèvres et quelque chose de doux, de tendre et de rusé qui lui plissait la paupière. Et il disait toujours :

— Ah ! mamzelle Andrée, quel bonheur ! Qui aurait cru ? Mais que faites-vous ici ? Chez qui êtes-vous ? Là-bas on disait que votre oncle vous avait prise avec lui.

— Oui.

— Moi, je suis venu me faire la main, j'étudie le métier. En province, on est des sabrenauds. Y en a pas un qui sache faire les ouvrages en cheveux. Ici, on est des artistes. On fait des médaillons, des paysages, des portraits, des tableaux, quoi ! Moi, je travaille dans le souvenir. Mais je te dirai ça. Pardon, je vous dirai ça, mamzelle Andrée, si vous pouvez venir un jour.

— Moi, j'suis pas heureuse, Ancelin. J'voudrais bien partir, mais où aller ? J'suis chez mon oncle Barboux.

— Vous laisse-t-il sortir au moins ?

— Jamais, mais justement le voilà ! Seigneur, pourvu qu'il ne te voie pas. Fuis, mais non, attends. Le dimanche, je suis seule à la boutique. Oui, après quatre heures...

Je ne remarquais pas que je l'avais tutoyé tout le temps.

César Napoléon ne fut plus qu'à un pas. Il flaira, en passant, ce petit homme qui sentait l'opoponax et avait l'air de se décoller de la vitrine. Il me flaira à mon tour ; peut-être nous avait-il vus ensemble. Cependant il ne me dit rien, il me demanda simplement si j'avais fini les parapluies auxquels je travaillais. Je fis un gros mensonge en lui assurant que je n'avais plus qu'un point à y mettre. Mais il se défia et monta à l'atelier.

— Je sais maintenant ce que je voulais savoir, fit-il, mais ce n'est pas pour avoir devant mon magasin des petits chiens levant la patte que je vous ai fait venir à Paris, mademoiselle ma nièce. Je vous enfermerai dorénavant d'un tour de clef.

Le dimanche arrivé, il fit comme il avait dit. L'oiseau aurait bien pu se cogner la tête aux barreaux de sa cage s'il n'avait pas eu la seconde clef de la porte, que mon oncle croyait depuis longtemps perdue. Jamais je n'avais été plus gaie que ce jour-là. J'étouffais dans ma gorge cent refrains qui me montaient du fond de ma vie ; j'épiais le moment où je pourrais leur donner librement la volée. Il me fallut aussi éteindre le feu de mes regards et me

contraindre à des gestes symétriques de peur que, soupçonnant quelque dessein secret, il ne s'avisât de rester au logis. Il n'en fut rien, heureusement, mon Dieu !

Que les minutes furent interminables ! Il me parut que l'horloge de la mairie, dans le silence du quartier retombé à sa monotonie dominicale, sonnait deux fois les mêmes heures. J'en profitai pour faire des points à ma robe orange. Quelle plus belle occasion de la porter ! Une fille associe toujours l'idée d'une toilette à un grand événement et j'avais décidé de dédier à mon cher Ancelin les prémices de cette exhumation. Me voilà donc en corset et en jupon devant mon petit miroir, mes épaules sorties toutes claires et nues de l'engrêlure de ma chemise. J'avais noué à mon catogan un des trois rubans que je possédais et qui, cette fois, fut jaune comme la robe. Je pensais vaguement à être jolie, bien que je n'eusse jamais été coquette, mais il fallait faire oublier au jeune M. Painparé ma déchéance, lui qui m'avait connue riche dans notre belle maison.

Je déployai ma robe en cloche par dessus ma tête ; elle glissa le long de ma nuque et des épaules ; elle moula mes hanches, mais hélas ! elle les moula trop bien, car voyez le désastre : m'étant baissée, je l'entendis craquer de la ceinture aux genoux. Il me fallut bien me contenter de la robe bleue. D'ailleurs, qu'importait puisque Ancelin allait venir ! Ancelin, maman, Scholastique, les terrains vides derrière les palissades, avec son herbe rase, pâturée par le bouc de la mère Carol, et le mail où, les jours de procession, on dressait le reposoir, la vitrine

du père Painparé avec ses perruques d'un ton déteint sur des champignons de bois ; au bout de la ville, le fleuve, le grand fleuve où passaient les bateaux, où gondolaient les voiles; et puis grand'-mère, la mère à maman, qui, tous les ans, à l'époque de la foire, quittait sa vieille maison de campagne où il sentait bon la pomme et s'en venait, avec ses deux cartons à chapeaux, passer une semaine chez nous : tout cela tournait, dansait la gigue et me rendait folle. Et je riais, je chantais, tout mon répertoire y passa. Qui eût dit en ce temps que je serais devenue une fille si sérieuse ?

Je lui avais donné rendez-vous pour cinq heures dans le passage, mais dès la demie après quatre, j'étais déjà à la fenêtre, le guettant, attirant l'attention des gens par mes chansons, mes gestes, mes yeux émerillonnés, comme une vivante enseigne qui se fût appelée *Au plaisir de se revoir*. Enfin le voilà qui, du bout de la galerie, arrive avant l'heure ; il m'aperçoit et me fait un signe de la main ; tout son visage rit de bonheur ; il ne prend pas garde à Mme Sagot et à Mme Pinsonnet qui sont assises sur le seuil, et par surcroît il manque écraser un chat qui lui passe entre les jambes. Moi, je descends, je cherche la clef pour ouvrir la porte et ne la trouve pas. Ah ! mon Dieu ! se peut-il ? Je croyais l'avoir sous la main. Je ne chante plus, je suis furieuse, les larmes sont près de jaillir, et tandis qu'il passe devant la porte, je tâche de lui faire sentir mon malheur, je lève les bras au ciel, je sanglote, je fais le geste de tourner vainement la clef dans la serrure. Lui, tout pâle, laisse tomber les coins de sa bouche ; mais déjà je me suis remise à chercher;

je trouve presque aussitôt la clef sur mon lit, où je l'avais mise en évidence.

Joie ! joie ! je puis ouvrir la porte et il entre. Je ne pense plus aux voisins. J'oublie que M. Populaire est assis devant sa boutique, d'Artagnan sur ses genoux, un gros livre dans les mains. Le feu prendrait aux cabinets de Mme Clotilde que je ne ferais pas un pas pour l'éteindre, puisqu'il est là, lui, Ancelin, l'ami d'enfance !

Est-ce que, d'ailleurs, il pouvait entrer dans une tête comme la mienne la pensée que je faisais là une chose qui n'était pas bien ? La notion du mal m'était totalement inconnue. Je n'avais jamais pensé aux hommes et Ancelin était un enfant comme moi.

— Mamzelle Andrée ! Que je suis content ! disait-il. Si vous saviez ! Je n'en ai plus dormi depuis l'autre jour. Et tenez, je vous ai apporté ce petit travail en cheveux pour que vous le gardiez en souvenir ! Je l'ai fait après mes journées.

Cela représentait une guirlande formée d'un ruban : les cheveux alternaient blonds et bruns, d'une souplesse de fil d'amiante. J'étais touchée qu'il eût fait cela pour moi

— Ah ! merci, Ancelin ! Je te les garderai toujours.

La porte était restée ouverte : nous ne nous gênions pas pour le passage ni pour le passant. Qu'aurions-nous eu à cacher, du reste ? Mille souvenirs nous venaient aux lèvres. — Vous en souvenez-vous, Ancelin ?

— Vous en souvenez-vous, Andrée ?

Il avait fait sa communion le jour où j'avais fait la mienne. Maman une fois avec moi était allée

acheter un tour de cheveux chez M. Painparé. Une après-midi nous avions détaché le bouc de Mme Carol et il était entré dans la boutique de l'herboriste où il avait mangé des botillons d'herbes sèches ! Il avait fallu tout un siège pour le reprendre.

Tout cela en soi n'était rien et cependant nous intéressait plus que tout ce qu'on aurait pu nous dire sur le mouvement des planètes dans le ciel. C'est que nous avions vécu ces petites choses : elles restaient toutes parfumées de jeunesse et de lointain, comme des parcelles de la vie des nôtres et de nous-mêmes.

Une heure, deux heures passèrent et le soir tomba, un soir frais de septembre, et nous ne le savions pas et Ancelin n'était pas parti. M. Populaire avait quitté sa chaise et sa longue pipe à tuyau guilloché dans la main, passait, repassait en jetant des regards curieux dans le noir de la boutique, où nos visages et nos mains faisaient des taches blanches. Mme Pinsonnet vint aussi et, un peu pincée, me cria :

— On s'amuse donc bien, mon petit, qu'on en oublie la petite causette des dimanches ?

— Ah ! Mme Pinsonnet, faites excuse. C'est que j'ai là Ancelin Painparé, mon petit ami du temps de maman. Et nous en racontons ! Nous ne finirions jamais de nous reparler du passé.

— Bon ! bon ! mais attention que quelqu'un n'aille le redire à M. Barboux...

Je fis la brave : je me moquais bien de ce méchant homme ; quand j'en aurais assez, je m'emploierais dans un autre magasin, maintenant que je connaissais l'article.

— Ah ! jeunesse ! jeunesse ! fit Mme Pinsonnet en levant la main et en s'en allant.

Elle n'était pas méchante ; mais elle avait eu des malheurs et était restée un peu envieuse du bonheur des gens.

Nour restâmes là encore un bon moment, sans pouvoir nous quitter. J'étais si heureuse de le retrouver jeune homme, un joli jeune homme avec son fin profil et sa petite moustache, lui que j'avais laissé là-bas encore adolescent, les jambes si faibles qu'en le poussant un peu, je le faisais rouler sur son derrière. Lui-même me le rappelait en riant.

— C'est que vous me battiez quelquefois, Andrée ! Vous avez des poings de garçon, vous étiez la plus forte de la rue.

Pourquoi ce souvenir me froissa-t-il tout à coup ? J'aurais préféré qu'il me gardât plutôt le sentiment qu'on a pour une vraie fille, bonne et douce : je n'aimai pas le plissement qu'il eut au coin des yeux. Je voulus rire à mon tour.

— C'est vous qui me battriez maintenant, lui dis-je.

— Oh ! fit-il aussitôt, nous ne recommencerions plus !

M. Populaire soudain témoigna de son désir de se mêler de notre conversation ; il se posta devant la porte, l'oreille tendue, faisant craquer coup sur coup des allumettes dont il feignait de rallumer sa pipe et qui lui servaient à voir ce que nous faisions de nos mains dans le noir de la boutique. Ni Ancelin, ni moi, d'ailleurs, ne paraissions songer à l'ennui de nous séparer tout à l'heure, ni à la nécessité de nous concerter pour nous revoir par la suite. C'était

comme si nous avions toute une éternité de certitudes devant nous. Pourtant nous ignorions tout l'un de l'autre. Je ne savais pas où il logeait : il m'avait seulement demandé où je couchais.

— Voilà l'heure pour les honnêtes gens d'aller se mettre dans les draps, dit étrangement M. Populaire soit qu'il se parlât à lui-même, soit qu'il s'adressât à nous. Nous tressaillîmes à cette voix parlant du nez et qu'il enflait comme le son d'une corne à bouquin : ce fut un froid. Neuf heures sonnèrent à la mairie ; nous nous retrouvâmes rejetés à la tristesse des réalités.

— Quoi, déjà ! me dit-il.

Je soupirai ; il me parut qu'en le perdant, j'allais tout perdre. J'en détestai bien plus mon oncle Barboux.

— Il le faut, Ancelin. Mais venez dimanche, un peu plus tôt.

Il me pressa la main, me dit cent fois adieu ; il ne pouvait se résigner à partir. A la fin ce fut moi qui le poussai doucement dehors et ayant refermé la porte, j'allai me coucher en évitant d'allumer la bougie pour mieux demeurer dans tout ce passé que nous avions réveillé.

Le lendemain, entre deux coups de balai sur le pas de la boutique, je courus chez Mme Clotilde ; j'avais hâte de lui raconter mon plaisir de la vielle. Je la trouvai un peu tiède ; elle me dit qu'elle ne pouvait comprendre comment une fille de mon âge pût se compromettre avec un godelureau comme ce petit jeune homme que j'avais fait entrer chez mon oncle

— Quel malheur que M. Turbin ne soit plus de ce monde ! finit-elle par me dire. En vous établissant, il vous eût épargné l'humiliation de déchoir. Ma pauvre enfant, je crains bien que vous ne soyiez jamais sérieuse : c'est cependant à votre âge qu'on a le plus d'atouts dans son jeu.

Elle ajouta que tout le monde en avait glosé dans le passage : plus de dix personnes qu'elle ne voulait pas nommer étaient entrées commenter ma légèreté.

— Mais, Madame Clotilde, nous n'avons rien fait de mal ! m'écriai-je.

— Il n'eût plus manqué que cela ! fit-elle en riant. Et puis, redevenant soudain grave, entre deux coups de plumeau à ses médaillons :

— Ma petite, vous avez tout pour réussir, votre jeunesse, votre candeur, vos bonnes manières,

votre éducation première, et votre fraîcheur. M. Turbin vous avait aussi trouvé dans le regard et l'allure quelque chose dont il ne se rendait pas compte et qui lui allait. « On dirait une fille-garçon, me répéta-t-il plus d'une fois. Eh bien, vous êtes en train de perdre tous ces avantages. Croyez-vous que Mlle de La Vallière et Mme de Maintenon seraient jamais arrivées à leur situation si elles s'étaient galvaudées ? Hé ! ne donnez jamais prise à la malveillance.

Je me sentis mousser ; une petite colère, pour tous ces commérages de voisins, me montait au nez.

— Ecoutez, Madame Clotilde, m'écriai-je, je ne sais pas ce que tout cela veut dire, et il est très probable que si votre M. Turbin m'avait demandée en mariage, j'aurais dit : zut ! Ce n'est pas à dix-huit ans qu'on se marie ; j'aimerais mieux une poupée que des enfants. Et puis, vous savez, je suis restée garçon : si j'avais osé, j'aurais demandé à Ancelin de jouer à la marelle avec moi devant tout le monde ; mais voilà, nous avions trop de choses à nous dire.

Là-dessus Mme Clotilde à son tour se montait :

— Mais, sac à papier, tu ne sais donc pas qu'une fille et un garçon ne sont pas conformés pour jouer à ce jeu là et que, quand on les laisse ensemble, ils sont bien près de jouer à celui pour lequel les a faits la nature ?

Je la considérai avec un air si ahuri qu'elle commença à se douter que ma candeur était encore plus simplette que M. Turbin ne l'avait cru.

— C'est qu'elle ne sait rien, vraiment, fit-elle en

s'interrompant de garnir les sièges de petits carrés de papier minces, exactement quatre pour chaque siège. Alors les enfants naissent dans des choux et on va les acheter au marché ? Non, mais, regarde-toi donc dans la glace, petite buse.

Il me passa une rougeur soudaine ; j'eus le sentiment que peut-être bien j'étais une créature anormale, autrement faite que les autres. J'aurais pleuré, et bien qu'il me fût impossible de me rendre compte en quoi un garçon et une fille comme Ancelin et moi avions pu faire le mal, je commençai à me douter subitement que nous avions mal fait puisque tout le monde le pensait.

— Ah ! Madame Clotilde, m'écriai-je, je ne sais vraiment pas ce que vous avez après moi !

— Va, c'est pour ton bien, mon amour, si je te gronde un peu. Vois-tu, l'honneur d'une fille est comme une tasse de lait qu'on porte dans les mains : il suffit qu'une goutte s'en répande pour autant dire qu'elle soit vide. Si tu veux revoir ton petit ami, revois-le devant tous, sur le pas de ta porte, et non point de l'autre côté. Un malheur est si vite arrivé, même quand ça s'appelle le bonheur !

Il était dit que je ne comprendrais jamais. Je la remerciai néanmoins de son conseil en l'assurant que je le suivrais et je retournai déblayer le seuil des oublis de M. d'Artagnan.

Ce fut une semaine de gros ouvrage : elle correspondait à la rentrée des classes et des internats. Dans toutes les familles. il y eut des parapluies qui eurent besoin d'être recouverts ou remmanchés : on ne cessait pas de venir en apporter. Moi, qui avais encore au cœur la joie de tout ce dernier

dimanche, je montrais du courage et de l'activité. J'étais là haut, près de mon oncle, tout contre la fenêtre, car avec la saison le jour avait baissé, et je tirais mes aiguillées, je tendais les soies, je mettais des pièces sur les accrocs. Mon oncle, lui, à petits coups de son marteau, faisait entrer les clous, redressait les montures, assurait les viroles. Le pot de colle tiédissait sur le réchaud pour les tiges à recoller ou les pommeaux à poser.

Il travaillait, le dos en boule, en bras de chemise, un tablier vert passé au cou et de grosses besicles sur le nez, sans presque lever la tête. Cependant, d'un glissement de mes yeux de côté, je voyais bien qu'il me regardait, croyant n'être pas vu. Se doutait-il ? Lui avait-on rapporté quelque bruit ? Il tapait ses petits coups de marteau, étendait sa colle et se taisait. Jamais il n'avait été plus muet. C'était une vraie souffrance pour moi. Une explication m'eût déchargé le cœur : si elle avait été violente, je serais partie. Peut-être aurais-je regretté le passage où j'avais de si bonnes amies.

Mon réduit donnait dans l'atelier ; un petit lit en occupait le fond ; je le repliais le jour. Un peu de clarté, comme une eau brouillée, descendait par l'imposte ; elle me suffisait à me laver et à passer mes vêtements de dessous. J'ouvrais ensuite la porte pour me peigner et achever ma toilette : c'eût été à peu près suffisant pour une servante. Mais je ne me plaignais pas, je ne m'étais jamais plainte ; mon oncle non plus, du reste, n'était pas largement logé. De son ménage d'homme marié, il avait gardé une glace, un fauteuil, une armoire ; le reste avait été vendu à l'encan ou garnissait le

magasin. Etait-il riche ? Etait-il pauvre ? On disait dans le passage qu'il avait de l'argent à remotis : je n'ai su que plus tard qu'il en avait réellement. Cependant nous vivions comme des rats ; s'il se payait des extras, je ne les connus moi-même que très peu de temps et dans des circonstances qui, depuis, me les rendirent à jamais méprisables.

Ma robe passée, j'allais ouvrir la fenêtre de l'atelier ; j'y restais un moment à aspirer l'air qui m'arrivait de la rue. Comme il se mélangeait des odeurs du passage, cela sentait à la fois le ruisseau, le bois brûlé du boulanger, le torchon mouillé, le marc de café, le chat et les cabinets de Mme Clotilde. J'avais au-dessus de moi le toit vitré aux verres mats craqués de petits éclats. En été, la chaleur était terrible ; l'hiver, quand la neige le recouvrait, le froid était glacial. Alors on n'y voyait plus ; il fallait conserver de la lumière presque toute la journée.

Nous étions là-dedans une soixantaine de ménages qui voisinions. Au matin, tout le monde aérait les magasins et les chambres ; on n'apercevait que des mains secouant des plumeaux comme si on se fût battu à coups de plumes de coq. De grosses femmes en peignoirs de nuit, avec leurs quatre cheveux qui, le jour, devenaient d'épais chignons, les yeux pareils à des moules marinées, et poussant devant elles des poitrines qui ressemblaient à des édredons, rangeaient l'étalage. Chacun se disait : « Qu'est-ce qu'on fera d'argent aujourd'hui ? » et comptait sur le client mystérieux qui, d'une fois, râflerait tout l'article. Il y en avait qui vivaient sur cet espoir depuis quarante ans et le client merveilleux n'arrivait jamais.

A cette heure aussi, le fils du crêmier allait de porte en porte, faisant cliqueter ses boîtes à lait ; la boulangère passait; il entrait des chiens à qui, aussitôt, la concierge, son balai à la main, donnait la chasse. Et déjà le lunetier, l'horloger, le relieur étaient au travail, faisant là leur éternelle petite besogne, toujours la même. Puis c'était le tour des ouvrières d'arriver ; deux, très gentilles, à minois chiffonnés, toujours en retard et qui travaillaient chez Mme Pinsonnet ; une, très vieille, toujours en avance, et qui découpait les patrons chez Mme Sagot. Et ainsi de suite. Et il passait, en outre, des employés pressés et qui coupaient au court en prenant le passage.

C'était là une petite vie à part, derrière les vitrines, comme des poissons dans un bocal; d'une porte à l'autre et de fenêtre à fenêtre on se disait bonjour en s'informant de ses santés et en échangeant des réflexions sur le temps, les affaires et le reste. On avait l'air de regarder passer la rue de l'autre côté du bocal, avec de petits coups du bout du nez contre le verre.

Pour moi, cela suffisait à mon bonheur ; j'aurais très bien accepté de vivre ainsi toujours à la condition que le fils de M. Painparé pût venir me tenir compagnie une ou deux fois la semaine. Il serait arrivé tout de même un moment où peut-être (mon oncle étant devenu très vieux, par exemple) j'aurais repris son commerce de parapluies.

Le point de vue changea tout à fait quand, le dimanche venu, notre bienheureux dimanche, mon parent parut décidé à demeurer chez lui. Il traînait en pantoufles par les chambres, enfonçait par çi

un petit clou dans un parapluie, lisait par là un journal, et le temps se passait ; il ne sortait pas ; ce fut une vraie angoisse pour moi d'entendre sonner les heures à la mairie. Mes nerfs dansaient, le cœur me battait jusque dans les doigts. Avec cela, je m'efforçais au calme pour ne rien laisser percer. Je lui dis qu'il faisait beau, clair, doux ; par malheur il pleuvait, il grogna quelque chose que je ne compris pas. Enfin, n'y pouvant tenir, je lui demandai s'il ne sortait pas. Cette fois, d'un air bourru, il me répondit nettement non.

Ah ! mon Dieu ! et dans une demi-heure Ancelin passerait ! Je bousculai les meubles, je jetai de toutes mes forces à terre le pot au lait qui se brisa en cent morceaux. Je lui déclarai que l'angora de M. Populaire était venu manger la charcuterie qui devait servir à mon souper : j'espérais qu'il m'eût dit d'aller m'en acheter pour trois sous chez le charcutier voisin. Ce fut en vain. La demie s'écoula : je m'étais mise à ma fenêtre et vis s'avancer mon ami. Il m'aperçut, me fit un signe, mais je secouai la tête et laissai tomber un papier sur lequel j'avais écrit le tour que nous jouait le méchant homme. Je lui donnais rendez-vous pour le jeudi suivant, mais cette fois, en dehors du passage, dans le bureau d'omnibus, au bout de la rue. Il ramassa le billet, m'adressa un douloureux adieu et partit. Moi, je me roulai sur mon lit, étouffant dans l'oreiller mes sanglots. J'en gardai un affreux mal de tête toute la journée du lendemain. Ce fut ma vengeance de laisser mon tyran se débattre tout seul au milieu de la presse de travail et de ne descendre que le soir. Il ne me dit pas un mot, du reste, qui se rap-

portât à mon mal : sans doute il flairait une comédie.

Puis le courage me revint : plus que trois jours ! Ah ! comme nous le bernerions, ce jeudi-là ! Cette fois sûrement il sortirait et moi, je tirerais la porte sur mes talons, je volerais à mon rendez-vous. A cette pensée, mon cœur soudain se mit à battre d'une manière que je n'avais pas ressentie encore. Un rendez-vous ! C'était le premier de ma vie, et bien que je ne songeais pas à l'amour, cela m'amusa comme une petite faute, pour le plaisir de faire une chose qui eût fait sortir de sa peau mon affreux homme d'oncle. Et puis être libre ! N'avoir plus ni M. Populaire ni Mme Pinsonnet ni Mme L'Homme ni même cette brave Mme Clotilde pour nous observer !

Mon oncle s'habilla, prit sa canne, sortit et rentra : je crus mourir. Il avait oublié une lettre sur le guéridon dans la boutique ; j'attendis qu'il eût refermé la porte et alors ce fut de la folie. Je jetai mon tablier, je me coiffai à la quatre-six-deux, je mis mon plus beau chapeau. J'en avais deux. Je ne sais pas comment il put me tenir sur la tête. Et me voilà courant à la rue comme une folle. J'aurais voulu esquiver Mme Clotilde ; mais elle était à son comptoir et je lui fis mon premier mensonge : mon oncle Barboux m'avait chargé d'une commission ; ça durerait un peu de temps ; et ceci et cela : j'étais toute palpitante comme un oiseau qui se sent pris.

— Ah ! ma petite, fit-elle, ce n'est pas à Mme Clotilde qu'on raconte ces histoires-là ! Tu as donné rendez-vous à ton petit ami et tu vas le retrouver.

La bonne conscience revint : j'étais bien honteuse.

— Mon Dieu, Madame Clotilde, c'est vrai. Je ne sais pas mentir.

Elle me regarda de son bon sourire de vieille femme du Grand siècle et tout en faisant des piles de cent sous :

— Bon petit cœur, va ! fit-elle. Et penser que ça se donnera quelque jour à un greluchon qui aura la moustache frisée !

Je me sauvai : il m'attendait. Nous faillîmes nous embrasser devant toute la rue. Je lui racontai mes ennuis, ma fureur, mes larmes : il m'entraîna vers un quartier solitaire ; il avait passé son bras sous le mien. Alors tout à coup, me trouvant seule avec lui, je repensai à ce que m'avait dit l'autre jour Mme Clotilde et que je n'avais pas compris. Je fus tout près de le comprendre. Bon Dieu ! que j'en riais, avec aux joues une petite rougeur de plaisir plus que de honte ! Lui, me raconta mille choses, où il travaillait, ce qu'il gagnait et chez qui il achetait ses chapeaux. Je remarquai qu'il était un peu fat : les femmes le regardaient. Et nous ne disions plus rien de là-bas : il sembla que tout le passé l'eût été moins depuis l'autre jour.

Le soir nous enveloppa : je regagnai en hâte le logis. J'étais heureuse; j'en avais, du bonheur, pour des jours. Et me voilà devant ma porte : je m'étonne qu'elle s'ouvre d'elle-même sans qu'il soit besoin d'introduire la clef. Tout de suite il me vient la pensée que mon oncle est rentré et, en effet, je l'entends marcher en haut. Il descend, m'aperçoit, me crie :

— D'où venez-vous ? A votre âge ? Qu'eût dit votre mère ? Voyons, parlez, d'où venez-vous ? Où êtes-vous allée ?

Il m'injurie : je crois qu'il va me battre, et subitement, sur son blême visage, une larme coule.

— Hé ! ma nièce ! Que vous ai-je fait pour que vous me détestiez ainsi ? me dit-il d'une voix tremblante.

Ce n'étaient pas des larmes feintes : sa peine avait l'accent de la sincérité, et de voir ce vieil homme pleurer, cela me mit moi-même dans un tel état que je fus sur le point de lui demander pardon. Mais alors, il fallait donc admettre qu'il s'était contraint à une attitude de dureté qui démentait son vrai sentiment ? Je me pris à pleurer à mon tour et je ne disais rien. J'aurais eu trop à dire s'il m'avait fallu parler.

Je passai une nuit agitée : je m'en voulais, je lui en voulais de s'être montré soudain différent de l'homme qu'il avait été jusque là. Du moins, alors, je n'avais aucun scrupule en le dupant : le pourrais-je encore aujourd'hui qu'il m'apparaissait sous un autre jour ? Je crus remarquer qu'il ne dormait pas mieux que moi ; il marchait dans sa chambre ; son pas mou faisait craquer les lamelles du plancher. Un instant je pensai qu'il allait ouvrir la porte ; il n'en fut rien, et, enfin je pus trouver le sommeil.

Le lendemain il me parut de nouveau changé : il vint à moi, prit ma main et je vis qu'il voulait me parler. Mais ses lèvres remuaient sans qu'il pût trouver les paroles. Je lui sus gré de ne rien me dire : qu'eussé-je répondu s'il m'avait reparlé de ma sortie et de l'endroit où j'étais allée ? Pas la vérité assurément.

Il ne fut question entre nous que des parapluies ; mais quelqu'un ayant lancé dans la boutique un bouquet au moment où nous étions en haut, il le prit, soupçonna un amant et finit par le jeter à mes pieds, en criant :

— Voilà ce qui arrive dans les maisons où il y a des filles.

Je passai en revue la liste de mes soupirants. Je ne m'arrêtai pas un instant à la pensée que ce pouvait être Ancelin. Pourquoi l'eût-il fait puisqu'il n'y avait entre nous qu'une amitié d'enfance ? Mais les ombres sur la vitrine se multipliaient depuis quelque temps : on était toujours sûr de voir un œil s'intercaler entre les parapluies. Peut-être c'était Darbois, le premier de la *Canne de Voltaire*, peut-être le marchand de diamants ou bien... ou bien... J'étais bien embarrassée pour le dire.

César Napoléon me bouda une partie de la journée, mais, dans l'après-midi, il vint s'asseoir près de moi à l'entresol, examina les raccommodages et me dit :

— Voici de la belle ouvrage. Ma nièce, je vous achèterai une robe nouvelle. Mais il faut me promettre de ne plus sortir quand je ne suis pas là. J'ai juré à votre sainte mère de vous prendre sous ma garde. C'est à votre âge qu'il faut être le plus sage.

— Mais, mon oncle, je le suis.

— Bon ! Bon ! Ah très bien ! Tu me le jures, Andrée ?

Il ne me tutoyait pas trois fois en un an. Je vis qu'il me regardait avec un petit point clair dans les yeux : son visage à picots gris s'était épanoui. Le changement fut si grand et il manifesta soudain un tel plaisir que moi-même, sans en connaître la cause, je me sentis heureuse de lui être agréable en jurant une chose qui me coûtait si peu.

Au fond je ne pensais qu'à le rassurer et par là même à nous assurer, à Ancelin et à moi, la liberté

de notre dimanche. Ah ! ce dimanche ! J'y songeais sans cesse : nous nous étions promis de nous voir dans le bureau d'omnibus où nous avions eu toute la peine du monde à ne pas nous jeter dans les bras l'un de l'autre. Cette fois, nous étions bien résolus à étendre notre promenade. J'avais besoin d'air ; j'étais comme le pot de géranium de Mme Sagot ; je m'étiolais dans notre logis sentant le vieil homme ; ma joie eût été de gagner ensemble les banlieues, là où il y a des arbres, de l'eau, du ciel. Oh oui, du ciel !

Mon oncle Barboux visiblement s'ingéniait à me faire oublier les effets de son vilain caractère. Il me parlait doucement, me prenait la main et la gardait dans la sienne. Jamais cela n'était arrivé entre nous.

— Je suis un peu vif parfois, mais au fond je suis tendre, me disait-il. Il ne tiendrait qu'à vous d'être la plus heureuse des nièces. Hélas ! je ne sais que trop bien que vous ne m'aimez pas.

Il sortit un instant dans l'après-midi ; je le vis qui entrait chez M. Populaire ; il en rapporta un livre qu'il posa près de moi sur la table en disant :

— Une jeune fille comme vous doit lire un peu, mais seulement les bons livres. Il y en a tant qui ne sont faits que pour perdre la jeunesse. En voici un que j'ai acheté à votre intention : M. Populaire me l'a beaucoup recommandé. Vous y trouverez de vertueux exemples.

Je lus sur la couverture : *Conseils aux jeunes filles* par l'abbé X... Je fis la moue intérieurement, car, ayant jeté les yeux sur la première page, je vis tout de suite que cet homme d'église ne trou-

vait de salut pour les jeunes filles que dans les étroites pratiques de la religion.

J'avais reçu, comme toutes les filles de ma condition, une éducation religieuse, mais je n'en étais sortie ni abigotie ni rigoriste. En allant le dimanche à la messe et en communiant une fois l'an à Pâques, je ne faisais que me conformer à l'habitude que jusqu'au dernier jour maman avait conservée pour nous deux. Je remerciai mon parent, mais me promis bien de ne pas lire un livre aussi ennuyeux. Ce qui fut mieux, c'est que M. Populaire me donna raison.

— Non, me dit-il, ce n'est pas ce qui vous convient. Entre nous, j'ai là des livres à images qui sont bien mieux faits pour plaire aux jolies filles comme vous. Venez me voir un de ces après-midis que votre oncle ne sera pas là : je vous assure bien que vous prendrez du plaisir.

Il me fixait avec des yeux de vieux singe en me parlant ainsi.

Enfin notre dimanche tant attendu arriva : il me fut la cause d'un tourment infini. Mon oncle, dès le matin, prit un air de mystère, et son visage, ses allures, je ne sais quoi de bénin et de clandestin m'annonça qu'il méditait quelque coup qui était encore son secret. « Pourvu que cette fois encore il n'ait pas l'idée de passer le dimanche ici avec moi ! » me disais-je, plus morte que vive. Ma salive séchait rien que de le conjecturer.

A midi, tout en chipotant l'omelette que j'avais faite pour notre déjeuner, il se mit à cligner des yeux de mon côté Je sentis venir la chose, je n'aurais pu dire laquelle : mon cœur s'était fait

tout petit. Cependant il se taisait toujours, comme s'il avait juré de prolonger mon supplice ou de me faire languir après mon bonheur. A la fin se frottant les mains :

— Ma nièce, dit-il, je vous mène cet après-midi à la campagne. Il y a du soleil, nous prendrons le bateau jusqu'à Saint-Cloud. Et puis, nous irons dîner quelque part. Est-ce gentil ?

Ma gorge sursauta dans mon corset, car il me regardait ; je vis ses joues se fendre d'un large sourire mouillé. Jamais son museau ne m'avait paru plus affreux. Ce n'était plus du tout le vieux petit marchand de parapluies, maussade et quinteux, à la tête de carême, et qui toujours rognonnait, les yeux de côté, comme un chien dans sa niche : il s'efforçait de m'apparaître bienveillant et paternel ; il ne m'en semblait que plus horrible et plus laid.

Mon sang n'avait fait qu'un tour ; je me sentis sur le point de faiblir ; j'eus le froid de l'agonie aux tempes. Il me prit la main : je la retirai et dans ce mouvement, la force me revint.

— Non, non, m'écriai-je, c'est impossible, je ne sortirai pas.

Je fus étonnée moi-même d'avoir parlé avec cette décision ; jamais je n'en aurais été capable avant. Sans doute, il comprit que la femme était née dans la docile jeune fille qui jusqu'alors s'était soumise à ses caprices et à sa mauvaise humeur. Il manqua étouffer en avalant un morceau de pain et, me regardant avec une mine redevenue aigre et froncée, il me dit que dans ce cas, il ne sortirait pas non plus. Encore une fois mon château

de cartes était par terre ; la vie me manqua ; je ne pus retenir mes larmes.

— Horrible petite fille, s'exaspéra-t-il aussitôt, vous voulez tromper encore une fois votre oncle. Pleureriez-vous si vous n'aviez pas eu l'intention d'aller retrouver votre galant !

J'eus le mot de toutes les femmes :

— C'est pas vrai. D'abord, je suis une fille sage ; je ne me laisserai pas dire.

Il haussa les épaules, ferma la porte de la boutique, sortit par le passage : j'aurais sauté par la fenêtre si, au bout de quelques minutes, il n'était rentré avec le *Petit Journal* qu'il était allé acheter à la papeterie.

Je montai à l'entresol ; je m'enfermai dans mon réduit, mais je ne pleurais plus. C'était comme une autre âme qui m'était venue, une petite âme mousseuse et révoltée. Peut-être tout mon avenir s'agita dans cette minute de rebellion confuse contre l'autorité de l'homme.

Je restai là longtemps, me rongeant, combinant des plans, pensant à m'échapper. Je cessai d'être une enfant ; une volonté s'agita au fond de moi, quelque chose de libre, de personnel et d'agissant. Ce vieillard, en m'imposant ses volontés, attentait à la chose vivante qui était mon moi! A distance je me figure, tout au moins, que je dus avoir cette idée. Certes j'étais attristée de savoir Ancelin m'attendant là-bas ; mais je crois bien que cet autre sentiment fut le plus fort dans ce moment. Je bouillais de colère, de rage et de rancune pour la tutelle dont on entendait m'opprimer. Sur quelle chose de ma personne lui fallait-il veiller comme il me

l'avait laissé entendre? En quoi risquais-je de manquer à cette sagesse dont me parlait aussi Mme Clotilde? J'eus pour la première fois le sentiment qu'il pouvait y avoir quelque chose de mal pour un jeune garçon et une jeune fille à se trouver ensemble : je ne voyais plus aussi simplement nos petits rendez-vous, à Ancelin Painparé et moi. Il me sembla que cela m'eût fait plaisir si tout à coup il m'avait prise dans ses bras et embrassée.

L'heure passa : sans doute, ne m'ayant pas vue au bureau d'omnibus, il allait venir à la boutique. J'avais quitté mon réduit ; je le guettai tout un temps sans l'apercevoir. M'en voulut-il de m'avoir attendue en vain, ou avait-il été empêché ? Toute ma peine me reprit ; je me vis à jamais malheureuse, sans appui, sans argent, sans presque un métier, abandonnée à moi-même qui tout à l'heure ne songeais qu'à secouer la tyrannie d'un parent détesté. J'avais accepté la vie qui m'était faite comme la plus assurée qu'une fille de mon âge pouvait se choisir. Toute la mobilité inquiète d'une âme qui n'avait point encore pris contact sérieusement avec le monde, fut dans cette défaillance. « Eh bien ! pensais-je, qu'il fasse de moi ce qu'il voudra, puisque, chez lui, j'ai le pain et que le tout est de vivre. » Je l'entendis qui m'appelait ; d'abord je ne répondis pas; mais comme il recommençait, j'ouvris la porte et lui demandai ce qu'il voulait.

— Rien, dit-il, mais descends tout de même, ma fille ; il va venir une surprise qui te fera plaisir.

Dans ma folie, je crus que j'allais voir apparaître mon cher Ancelin. Je refis mes cheveux, rajustai

ma robe, et quel fut mon étonnement quand sur la table, dans la pièce qui servait de cuisine et où nous mangions, j'aperçus une croûte bien dorée, une tarte aux fruits et une bouteille de champagne.

— J'en aurais dépensé davantage si nous étions allés nous promener, me dit-il. Sur l'argent que j'avais mis en réserve, il restera encore cinq francs que je vous donnerai. Vous en ferez ce que vous voudrez.

Il fallait bien que quelque chose fût changé dans le monde pour que mon oncle Barboux s'oubliât à une telle prodigalité. J'avais conservé du temps de maman qui l'aimait aussi, le goût de la tarte aux fruits. Une petite eau monta à ma bouche ; il y avait si longtemps que je n'avais été à pareille fête. Quant à savoir comment le pâté, la tarte et le reste étaient venus là, je l'ignorai toujours.

Je fis honneur au repas ; le champagne me tourna légèrement la tête. Dieu ! que tout cela eût été doux si mon petit ami s'était trouvé de la partie ! Ma défiance, mon dépit tombèrent. Je me laissai aller à raconter des histoires du pensionnat. Il parut s'en amuser et après chaque récit, il avançait mon verre et disait :

— Voyons, un petit coup !

Ma gaîté s'accrut : je m'excitais à mes propres rires ; ce fut vraiment un petit moment de folie. Je ne sais comment il se fit que je me trouvai soudain sur ses genoux, comme je l'eusse fait à l'âge où j'étais encore une petite fille. Peut-être il m'avait attirée et j'étais là, d'une gaîté de grande gosse, sentant ses maigres genoux entrer au gras de mes jambes et me balançant d'avant en arrière

comme sur une escarpolette, sans avoir la moindre notion de mon inconvenance. Lui, riait, très pâle, les lèvres tremblantes et me disant :

— Va, va toujours. C'est ça, plus fort.

J'y allai de si bon cœur que l'estomac me chavira et que j'eus tout juste le temps de grimper à ma chambre. Je ne sais comment cela se fit, mais je me retrouvai au matin, toute habillée sur mon lit, avec la pièce de cinq francs dans la main.

— Quelle bonne partie ! me dit-il le lendemain. Nous la recommencerons quelquefois, si coûteux que ce soit pour ma bourse.

— Ah ! mon oncle, m'écriai-je, j'étais un peu grise : je crains bien de m'être mal conduite devant vous.

— Mais non, petite fille, répondit-il en détournant la tête, tout a été pour le mieux. Mais ne va pas raconter cela dans le passage : ce sont là des petites fêtes de famille qu'il faut garder pour soi.

Il me regardait par dessus ses lunettes : il aurait voulu savoir ma pensée. Il arriva que le matin même. étant partie aux provisions, je m'empressai d'aller faire part à Mme Clotilde de notre petite bombance et de l'indisposition qui s'en était suivie pour moi. Elle me posa des questions, insista pour tout savoir, et elle en revenait toujours à me demander si j'avais souvenance de ce qui s'était passé quand je m'étais trouvée sur ses genoux. Moi, je riais :

— Oh ! là, là ! Mais rien du tout, ma chère madame ! Qu'aurait-il pu se passer d'ailleurs ? J'étais très gaie ; je lui disais mille folies et ça

l'amusait. Je vous assure que pour un homme aussi froid, il était très drôle.

— Il ne faut jamais trop s'abandonner avec les hommes, fit-elle sentencieusement.

Ce ne fut du reste qu'une détente dans ma vie de recluse. Il se remit à m'épier, prenant ombrage des gens qui passaient, restant maintenant parfois des heures derrière l'étalage à observer si personne ne plongeait les yeux dans la boutique. Il accourait aussitôt à la porte, blême, furieux, le poing menaçant et c'était souvent un brave homme qui n'attendait que le moment d'entrer faire une emplette. Moi, au lieu d'en concevoir du dépit, je ne voyais plus là qu'un sujet de moquerie ; Mme Clotilde à qui je me confiais, entra si bien dans ces vues qu'elle voulut être de la partie. L'un après l'autre, elle envoya ceux de ses clients qui lui étaient le plus familiers, se poster devant les vitres et demeurer là, les mains dans les poches, sifflant, bâillant, regardant à travers les parapluies. C'étaient ensuite des scènes où il s'emportait contre moi qui lui répondais hardiment :

— Est-ce ma faute si on me trouve de jolis yeux ?

Je revis Ancelin à l'heure de la messe, le dimanche qui suivit : je lui avais écrit à l'adresse qu'il m'avait donnée ; je l'avais prié d'aller m'attendre près du portail de l'église. Au lieu d'entendre l'office, nous fîmes une promenade tout le temps qu'il dura. Que de choses nous avions à nous dire ! La journée n'y eût pas suffi et nous n'avions qu'une heure à nous. Il me dit sa peine ; je lui dis ma triste claustration : quelquefois nous

parlions tous deux à la fois. Et puis la jeunesse, la vie l'emportèrent : nous nous laissions aller à des rires fous qui faisaient se retourner le monde. Il fut entendu que, pour un petit temps, nous nous rencontrerions seulement le dimanche matin, comme ce jour là, devant l'église. Je ne sais pas quels étaient ses sentiments religieux : quant à moi, j'acceptai très bien d'encourir la peine du péché si c'était à ce prix qu'il nous fallait nous revoir. L'heure fut là : nous étions tous les deux émus d'un mal singulier quand il nous fallut nous séparer : jamais cela ne nous avait autant coûté.

Un mois s'écoula : Ancelin évitait de se montrer dans le passage ; et j'étais redevenue la sage petite Andrée qui ne faisait point parler d'elle. Mon oncle paraissait charmé de ma soumission : il me fit don d'un boa : il m'avait acheté un chapeau et une robe. Je pus ainsi passer pour une des petites belles du quartier. J'en reportai tout l'avantage à mon petit ami. En m'habillant je pensais : « Quelle joie il aura à me trouver si belle ! » C'était encore de l'innocence, mais avec quelque chose qui nous venait d'être un garcon et une fille.

Il me sembla bientôt que je n'aurais plus rien eu à désirer si j'avais eu un manchon. Je le dis à mon parent et il m'en fit don comme du reste. Je savais, du reste, à présent comment m'y prendre avec lui et je ne m'en faisais pas faute. S'il désirait sortir, je commençais par dire non, sous des prétextes divers. Lui-même alors allait au devant de mes désirs, pour me voir répondre aux siens. C'est ainsi que j'eus le manchon pour être allé dîner avec lui dans un des petits

restaurants où il aimait faire ses secrètes bombances. Moi qui devais justifier d'un sou quand je faisais mes comptes avec lui, je ne savais comment expliquer ses largesses à mon sujet. Il me mena dans une boite de Montmartre : c'était loin de chez nous ; nous prîmes l'omnibus pour y aller, mais ce fut un fiacre qui nous ramena. L'endroit n'était pas d'une moralité franche ; il s'y chantait d'étranges chansons ; une farce qu'on y jouait fit voir deux amants qui se mettaient au lit après s'être à peu près entièrement dévêtus sur la scène.

Je ne goûtai pas ce divertissement ; je pensais à ma pauvre maman qui, une fois, ayant pris deux places pour aller entendre avec moi *Lucrèce Borgia* jouée par une troupe de passage, trouva la pièce si monstrueuse qu'à la fin elle m'entraîna dehors avec éclat. Qu'eût-elle dit si de là haut, elle m'avait vue, à côté de l'oncle Barboux, assister à ce déshabillage d'un monsieur et de sa belle ! Mes sens à peine éveillés, ne s'émurent point ; je n'eus que la petite honte dégoûtée d'un spectacle qui n'était pas propre.

César Napoléon, lui, au contraire, semblait tout affriolé ; il avait les prunelles rouges ; son haleine dégagait une fêteur qui me faisait souffler, la bouche fermée ; et quelquefois il me poussait le coude, sans cesser d'être prudent. J'ai pensé, depuis, qu'il eût aimé me voir mollir à ces tentations du péché ; sans doute, en menant à tout ce libertinage des yeux et de l'oreille une enfant qui ignorait encore le frisson du sexe, il avait escompté la défaite de mes sens. Mais ma candeur était si forte

que, parmi cette assistance en délire, je demeurai étrangère à toute sensation d'entraînement.

Une autre fois, ce fut encore un fiacre qui nous ramena. Mon oncle avait mis sa main sur mes genoux, sans rien dire, le corps par moments secoué d'un tremblement. Je lui demandai s'il avait froid.

— Non, fit-il d'une voix morte, ce n'est pas le froid que je ressens. C'est plutôt...

Il cria deux fois mon nom, en se tortillant sur le coussin comme s'il m'appelait à travers un vertige. Il me disait ensuite :

— Votre oncle est ensorcelé ; le diable est en moi ; et il faut qu'il sorte.

Peut-être cherchait-il à m'effrayer pour me prendre dans ses bras, et en effet, cette évocation du diable me rendit soudain toute froide, comme si j'étais encore à l'âge où Scholastique, quand j'étais désobéissante, frappait un gros coup dans la porte en criant : « C'est le diable ! »

— Mon oncle ! mon oncle ! dites une prière pendant que j'en dirai une, de mon côté, m'écriai-je ; le mal vous passera.

Il fit tomber la glace, respira l'air froid de la rue.

— Non, fit-il, c'est fini, mais, vois-tu, d'avoir vu cette dame qui se mettait au lit...

Il n'osa achever mais, un peu après, me dit durement :

— Ah ! tu ne comprends rien, toi ! Sait-on seulement si tu es une fille ?

Moi, naïvement et hardiment, je me mis à rire :

— Alors, mon oncle, vous croyez que je suis un garçon ?

Il ne me répondit rien et se rejeta dans le fond

de la voiture. Mais nous étions arrivés : je sautai à terre et courus ouvrir la porte, tandis qu'il essayait de filouter le cocher. Celui-ci criant comme un putois, il finit par lui payer le prix de la course. Et il revint, transi, furieux, disant qu'on ne l'y prendrait plus à faire toute cette dépense pour rien. Qu'est-ce qu'il voulait dire ?

Mon oncle commença réellement à m'inquiéter; il y eut des moments où je craignis qu'il ne devînt fou. J'avais rapporté à ma confidente habituelle les incidents de la voiture : je n'avais pas manqué de lui dire l'effet qu'avait produit sur moi l'évocation du diable. Elle se mit à rire d'abord en m'appelant « petite dinde ». Après quoi elle devint sérieuse et me dit :

— Tu as raison, ma petite. M. Barboux certainement doit être malade ; et s'il devient fou, ce sera d'un mal dont je ne veux pas te dire le nom : tu l'apprendras bien de toi-même.

Justement la coutelière, qui l'avantageait parfois d'une visite, quittait sa boutique et se dirigeait vers nous. Elle lui fit aussitôt part de l'événement, sans se départir devant moi d'une certaine réserve, car cette bonne femme, assez hardie dans ses sentiments et ses idées, évitait toute crudité en les énonçant.

— Ma foi, avec ce qu'on connaît de lui, ça pourrait bien être ce que vous croyez! dit Mme L'Homme après l'avoir écoutée. Mais, vous savez, il se peut aussi que ça lui passe après le premier feu. Et puis, ma petite, faudrait pas être trop difficile non plus.

M. Barboux est riche: ça serait point un mauvais parti. Et quant à l'âge... Le meilleur bail est le moins long.

Une lumière soudaine, à ces sous-entendus trop évidents, me dessilla les yeux.

— Hé quoi, Madame !... Vous croyez que mon oncle voudrait m'épouser, lui aussi, comme de son vivant M. Turbin.

— Tchiou ! fit Mme Clotilde en éternuant.

— Ça ou autre chose, reprit la coutelière assez cyniquement. Mais qu'importe, s'il s'agit de faire votre bonheur ! Ah ! je sais bien, à première vue, M. Barboux avec ses soixante-six ans... Mais il est encore vert, hé ! hé ! Il savait attirer les petites filles avant votre arrivée ! Et puis on se fait à tout. Ça vous passera comme aux autres : c'est l'affaire du premier feu.

Là-dessus, j'eus une belle colère.

— Je ne veux pas, moi. C'est dégoûtant, un vieil homme... Je m'en irai plutôt, je quitterai la boutique, et lui et tout.

Mme Clotilde, reprise à son office, cria du fond d'un des réduits, fraîchement vacant :

— Et où irez-vous, petite sotte ? Il vaut bien mieux écouter les personnes d'expérience.

— Eh bien ! m'écriai-je, je me placerai ; oui, j'entrerai plutôt en condition, je me ferai servante, comme Scholastique. Oh ! maman ! maman !

— Après tout, elle a peut-être raison, cette enfant. Elle peut espérer mieux de la vie... Et puis le tout n'est pas d'être riche, mais de vivre à son cœur ! sentencia la bonne dame à travers le bruit de Niagara de ses systèmes.

La coutelière s'engouffra, reparut, disant qu'après tout, elle s'en lavait les mains : son article ne comportait pas la sensibilité de Mme Clotilde,affinée à l'aveu de tant de maux secrets.

Je n'eus, d'ailleurs, à me plaindre de l'oncle ni ce jour-là, ni les jours suivants. Il m'arrivait de le regarder à la dérobée en me disant : « Se peut-il qu'un homme si laid puisse songer à m'épouser ? » Mais une fois, me voyant sourire à sa rentrée de chez le barbier, il me demanda d'un air en dessous à quoi je pensais. Je ne pus me modérer et riant tout à fait, je lui dis que c'était de le sentir tout parfumé d'une odeur que j'aimais : j'avais reconnu en effet la même essence qu'Ancelin se mettait dans les cheveux. Mais ce n'était pas seulement ce rapprochement d'idées qui me mettait en joie : je m'amusais à la pensée qu'un tel homme, avec sa face craquelée et ses peaux pendantes, eût eu l'aplomb de me souhaiter pour femme.

Un peu de clarté me vint vers ce temps, à force de resonger aux signes de sa maladie. Je me persuadai que ces variations d'humeur, ces soupirs, ces gaîtés sans cause et ces maussaderies, étaient l'état des gens qui sont amoureux. Dieu merci ! ce n'était pas le cas pour mon petit ami : il n'y avait pas de danger qu'il devînt fou, celui-là ! Et je me répétais avec une véritable gaîté :

— J'ai un amoureux ! Mon oncle César Napoléon est amoureux de moi ! Ce que c'est rigolo !

Or, voilà qu'un jour il me met un louis dans la main et me dit :

— Embrasse-moi : ceci maintenant est pour t'acheter des bottines. Je ne veux plus regarder

à rien. Je veux faire des folies pour toi. Plus tard je te laisserai le magasin.

Je l'embrassai ; il semblait heureux et disait :

— Encore... oui, encore un petit bécot, là, dans mon cou ! Ah ! mon petit pigeon, tu sens bon la jeunesse et la vie, quand moi je m'en vais.

« Cette fois ça y est, pensai-je ; il va me demander ma main ».

Il la prit, sans me la demander, pour la mettre sur son cœur.

— Sens comme il bat, c'est toujours comme à vingt ans. Non, c'est mieux, c'est plus fort. Ah ! ta petite peau ! On en mangerait !

Il m'attira sur ses genoux : je dus me débattre. « Oh ! oh ! me disais-je, c'est qu'il va trop vite ! Ancelin dans son cas, serait-il aussi hardi que lui ? » Et je me sauvai à l'autre bout de la pièce.

— Eh bien, va-t-en, ingrate ! me cria-t-il, je te déteste !

Les mauvais jours revinrent : il me refusa toute sortie, alla lui-même aux provisions, m'enfermant à clef quand il quittait un instant la maison. J'étais excédée : la révolte remonta : j'eus nettement le sentiment que j'étais, après tout, maîtresse de ma vie. « Qu'il y vienne encore, me disais-je, et je quitte pour jamais sa boutique ».

Je commençai, sans qu'il s'en doutât, à faire mes petits paquets. J'avais quelques bijoux qui me venaient de ma mère et qui étaient l'unique bien qu'elle m'eût laissé. Son alliance, une bague, une vieille broche brisée. Elle qui avait possédé des écrins, de l'argenterie, des titres de rente, elle était morte comme une pauvre paysanne, avec

tout juste les draps pour l'ensevelir : grand'mère était partie trois ans avant elle. Il me restait aussi son portrait, une petite miniature défraîchie où je baisais le souvenir de ses pauvres joues. Je me mis également à ranger soigneusement mon linge au fond d'un carton. Je n'osai dépendre encore mes robes, de peur d'éveiller ses soupçons : il m'avait dit qu'il me ferait enfermer dans la prison des filles si je n'étais pas sage ou s'il avait à se plaindre de ma conduite. Dans ma simplesse, je ne songeais pas à lui demander s'il en avait le droit.

— Que complotez-vous là-haut ? me cria-t-il. On n'entend que le bruit de vos talons.

Il sembla flairer mon dessein.

Il rôdait par la maison, humant l'odeur de l'air, farfouillant dans les coins. Une fois, l'entendant marcher dans mon réduit, je montai précipitamment et le vis qui saccageait sauvagement mon linge.

— Mon oncle, que faites-vous là ? Je ne vous ai rien volé, lui criai-je.

— Tu as fait pis, dit-il.

Il ajouta qu'il savait tout, que j'avais décidé de le quitter, mais que la police en était prévenue, qu'on me mènerait au dépôt, qu'il me ferait carter comme une fille. Il m'avait pris les poings et les serrait avec fureur entre ses pouces qu'il avait énormes.

— Et ce ne sera pas tout : je dirai que tu m'as vraiment volé ; je te ferai coller des mois. Et je me marierai, je prendrai une femme qui continuera le commerce après moi et à qui je laisserai tout, petite rosse que tu es !

Je poussai des cris.

— Lâchez-moi ! Ou je casse les vitres, j'appelle !

Il lâcha mes poignets, appuya sa main à mabouche.

— Non, tais-toi. Aussi bien, c'est fini. Je ne t'en veux plus. Mais jure-moi que tu resteras avec moi, que tu ne veux pas ma mort. Est-ce que je puis vivre sans toi ? Vois ce que tu as fait de moi. Je t'en prie, ne me quitte pas. Tu auras les clefs, l'argent ; je te laisserai tout plus tard. Mais reste, je le veux.

A-t-on vu souvent une jeune fille ignorante comme moi du mystère caché de l'amour et obligée de se disputer à un vieillard enflammé qui lui parle de son mal comme il en eût parlé à une femme expérimentée ? Je m'étais laissé tomber sur une chaise : il avait glissé à mes pieds ; je le poussai de la main et il roula, tomba sur le côté, toute sa force à bout. Mes nerfs étaient horriblement pincés. J'eus une longue crise de larmes. Et ensuite il se relevait, le visage affreusement ravagé ; il me parut avoir un museau de bête et il respirait par saccades brusques, en se tenant les côtes. Il ne me dit plus rien, d'ailleurs, descendit, remonta et en passant près de moi, il me regardait d'un regard vert comme j'en avais vu aux chiens dans leur niche.

La chose arriva dans la nuit. Je m'étais couchée sans manger ; comme la porte de mon réduit fermait mal, je l'avais assurée en passant une corde au bouton et la fixant au pied de mon lit. J'étais décidée à partir le lendemain ; rien ne pourrait plus m'en empêcher. Quand je m'écroulai, lasse, stupide, en travers de mon matelas, j'avais fait un rouleau de mes robes : il ne me restait plus qu'à aviser au meilleur moyen d'évasion.

J'avais le sommeil fort des filles au sang un peu

lourd. Sitôt étendue dans mes draps, je sombrais dans l'inconscience comme dans une pleine eau. Je n'entendis donc pas mon oncle qui pénétrait dans ma chambre : comme la porte était faite de lattes clouées sur lesquelles on avait collé du papier, sans doute il mit le poing dans le papier et coupa la corde. Il fut ainsi près de moi bien avant que je ne fusse avertie de sa présence. Une sensation de froid me fit ouvrir les yeux et, dans la lumière venue de l'atelier, je m'aperçus demi-nue, les draps rejetés, devant M. Barboux penché sur moi et qui me dévorait des yeux. Son souffle rauque me brûlait la peau, et il avait les mains hautes, planantes, comme s'il se défendait encore de me toucher.

L'horreur de cette vision ne devait jamais s'en aller et elle décida de ma vie. Ce fut le monstre, le satyre qui guette à l'affût de l'heure et de l'aubaine, comme la bête au bois. Tout de suite, j'eus l'idée qu'il voulait me tuer : je ne pensais pas à l'amour. Mais je m'étais assez battue avec les jeunes garçons de mon temps pour ne point craindre un vieil homme comme lui. Des deux poings je l'envoyai rouler à bas du lit, droite sur mon séant, mais il lutta, se rua sur moi de toute la frénésie de son désir, muet, les dents claquantes. Je sentis ses ongles m'écarteler les jambes et me déchirer le ventre. Alors je hurlai, je croyais hurler, mais sans proférer que des cris sourds ; et je tapais, je le frappais dans la nuque, les yeux, les joues, à l'aveuglette. Une abominable odeur, l'odeur chaude de son désir courait sur moi et me suffoquait. Tout à coup il me prit avec ses terribles pouces les poignets comme il l'avait fait dans la journée et

maintenant il couvrait mes seins et mes épaules d'écumes, de râles, de baisers, donnant de la tête en avant comme un chien furieux, fonçant du menton eu travers de mon pauvre corps nu, me faisant avec ses canines de vieil homme de proie une morsure au gras du bras ; le stigmate ne m'en est jamais parti. Maintenant il avait un cri sourd, mêlé à des injures.

Je dis tout et comme cela m'arriva, avec l'horreur de l'homme, avec la conviction réelle qu'il est resté à travers les siècles l'animal originel lâché à travers le hallier des espèces. Il faut qu'on sache que, même chez le meilleur, s'il est musclé, s'il a le signe physique auquel on ne peut se méprendre, le viol est en permanence ; tout dépendra de l'heure, de la circonstance et de la victime. Nulle jeune fille ne sera à l'abri de sa rôde, de sa poursuite, de ses fureurs. C'est la lutte, la lutte éternelle entre le faune constitué pour reproduire, n'importe comment, et l'être qui porte en soi le moule élémentaire de la vie. Et alors il arrive cette chose terrible, la femme et l'homme aux prises dans une rixe où le sang est près de couler, où il passe la fureur du meurtre.

D'une force surhumaine, du secours quasi miraculeux qui vient aux âmes dans le péril, je me sentis la plus forte. Il roula, demeura au pied du lit râlant, comme assommé. Je pus me jeter hors des draps, je passai une robe, j'ouvris la fenêtre, prête à crier à l'aide s'il recommençait. Il n'en fut rien ; je descendis à la cuisine et attendis l'arrivée du jour. Je n'avais plus qu'une pensée en moi : « Me voilà à la rue, me disais-je et je n'ai personne ; c'est à moi à me tirer de là comme je pourrai. »

Mon oncle, qui maintenant gardait toujours la clef de la porte sur lui, ouvrit sa boutique à l'heure habituelle. Je l'entendis ensuite allumer le réchaud dans la cuisine et faire le petit ménage que je faisais tous les matins moi-même. « Bon, pensai-je, c'est le moment ». Je montai à ma chambre. Je ficelai en hâte mes trois paquets, j'assurai la corde de mon carton à chapeau. C'était toute ma petite fortune : je n'avais point autre chose pour recommencer ma vie. Et de songer qu'il allait falloir, avec cette garde-robe dans les bras, les poches de ma robe et de mon paletot gonflées par surcroît de menus objets, défiler devant les dames du passage, cela me semblait plutôt comique. Je me sentis vraiment brave dans ce moment et au-dessus du ridicule : j'étais froidement résolue à tout s'il avait voulu me barrer le chemin.

Me voilà, après une descente pénible dans le petit escalier en colimaçon, quittant la boutique et courant tout d'un trait jusque chez la bonne Mme Clotilde. Elle prend peur d'abord, regarde si cet affreux bonhomme n'est pas sur le seuil à nous observer et finalement s'amuse de ce déménagement sommaire. Moi, en deux mots, je l'ai mise au courant : elle ne s'étonne pas : elle l'appelle un monstre

Mais il s'agit de mettre en sûreté mes petites affaires et c'est justement jour de grand nettoyage dans l'établissement.

J'entends Estelle, la bonne femme qui l'aide dans ces moments, écurer le carreau en pataugeant dans une écume de savon. Elle la fait venir et lui dit :

— Ma bonne femme, je ne puis garder tous ces paquets chez moi. Je dois vivre avec le monde, j'aurais peur de m'attirer la colère de M. Barboux. Et puis, c'est aujourd'hui que M. Balquin vient faire sa visite de semaine. Et vous savez, il est chipotier, ce M. Balquin, il n'a jamais fini de regarder dans les coins. Avec ça qu'avec ses sept succursales, ça lui en fait une à visiter pour chaque jour de la semaine ! Mais va demander à Mme Soleret si elle ne veut pas me faire le plaisir de prendre les paquets chez elle jusqu'au moment où la petite viendra les rechercher.

Estelle s'était toujours intéressée à mon sort. Elle monte jusque chez Mme Soleret, une vieille dame qui fait un peu de couture pour les personnes du passage : elle revient dire que celle-ci consent, qu'elle les hissera elle-même jusqu'à son cinquième et que par-dessus le marché, quand j'aurai trouvé un logement, elle les rapportera. Ah ! qu'il y a de braves gens chez les petites gens !

J'avais mon chapeau sur la tête ; je passe mes gants, je prends mon joli parapluie à crosse d'argent que mon oncle m'avait donné il y a juste deux semaines, et j'embrasse pour la peine Mme Clotilde. Je n'ai jamais vu femme plus émue : elle ne pleure pas ; peut-être elle avait pleuré toutes ses larmes

autrefois ; mais elle a une grosse goutte au nez, et elle me dit :

— Ah ! le vieux salaud ! Vous allez bien me manquer par sa faute. Voilà deux ans presque qu'on s'était habituée l'une à l'autre... Et à présent, ma petite, c'est la vie dure, il vous faudra trotter. Ah ! si j'étais la maîtresse, je vous prendrais ici avec moi : les bons jours, il y a de la besogne pour deux.

Moi aussi, j'avais le cœur gros.

— C'est un petit moment à passer, Mme Clotilde, mais je vous promets, j'aurai du courage.

Je suis sur le point de la quitter, je lui serre la main ; alors elle a une dernière parole.

— Surtout, ma petite, pas de bêtises et méfie-toi des petits amis. A cet âge-là, ça n'a que du lait dans le nez.

Je lui promets et me voilà partie. Estelle m'a indiqué une agence de placement et elle m'a donné, en outre, l'adresse d'un petit hôtel où, il y a vingt-huit ans, avant son mariage elle avait occupé une chambre. Mais j'ai une idée : pourquoi ne pas chercher mes ressources dans le métier que je connais ? Je crois bien que personne ne fait mieux que moi des petits points serrés ; j'étais adroite dans l'article fin. Mon Dieu, oui, je savais tout cela ; je ne savais rien de la vie elle-même.

Après tout, je n'étais pas bête. Là bas, à la pension, Sœur Perpétue, la bonne âme, me passait parfois la main sur le front en souriant et disait :

— Il est rond : il y a de l'idée là dedans.

Je me mets donc à marcher devant moi, le nez au vent, flairant, reluquant les étalages, me promettant d'entrer dans le premier magasin de

parapluies que je rencontrerai. Je comptais être très franche et demander du travail simplement, comme si cela m'était dû. J'avais gardé l'esprit de chez nous où tout le monde se connaît et où, quand quelqu'un a faim, les couteaux d'eux-mêmes entrent dans le pain. Je vais donc, les trottoirs vont comme moi : je marche toute une heure. La rue sentait bon la liberté, le grand air, la vie. Et je regarde en tous sens : il y a bien des parapluies chez le chemisier, le chapelier, les grands magasins de confection ; mais je ne trouve pas l'équivalent de la petite boutique au vieux Barboux ni de celle à Mlle Pomponet, la marchande de la rue du Petit Mystère où, au bon temps, maman m'acheta mon premier parasol blanc.

Je m'informe à un agent : il ne sait rien : mais il me conseille de consulter le Botin.

— Tenez, là, chez le bistro.

Il me désigne un débit à un pas. Je n'ai pas peur, j'entre et comme je n'ai pas déjeûné , je demande un café et je prends un croissant dans la corbeille.

— Garçon, le Botin et de quoi écrire.

Mais j'ignore le maniement, je m'embrouille dans le fouillis de ce vaste répertoire. Un gros rougeaud, les mains énormes, me suit des yeux, à la table voisine. Il me demande ce que je cherche, s'offre à me guider et quand je lui ai dit l'article qu'il me faut, d'un coup de pouce il fait sauter les feuillets et me le trouve. Là dessus, je prends des adresses, j'achève mon maza et je veux payer.

— Laissez donc, me dit cet homme, et acceptez une fine. Je vous l'offre.

J'ai le malheur de répondre :

— Mais je ne vous connais pas, monsieur.

Je lui donne ainsi prise sur moi.

— On fait connaissance, c'est pas une affaire. Nous irons déjeuner ensemble par là dessus.

Mais je savais maintenant à quoi m'en tenir ; le mâle encore une fois sortait du hallier, à l'odeur de la chair fraîche. Je règle, je lui fais un petit salut et je me remets à trotter par la rue. J'ai juste vingt-cinq francs, produit des largesses de mon oncle : je viens de dépenser six sous et je crois que j'ai toute la vie devant moi.

A la première adresse, c'est un grand magasin, des soies comme des matins d'avril, des cannes à pommes d'or, un étalage pour gens riches. J'entre : il vient un commis empressé, la raie bien droite, un joli sourire ; je lui dis ce qui m'amène ; il secoue la tête, fait la moue, poli tout de même. Non : ils ont tout leur personnel, rien à faire.

Je vais à six autres adresses, et à la dernière, une dame est entourée de trois petites ouvrières. Elle retire ses lunettes, me regarde, me demande si j'ai une machine chez moi. Je suis bien obligé de dire que je n'en ai pas : j'évite d'ajouter que je n'ai pas même de chez moi.

J'abats des kilomètres de marche. Je pousse des portes, je grimpe des étages, je vois le gros et le détail. Je m'affronte à tout un monde d'hommes et de femmes pour qui je deviens un atome négligeable, sitôt qu'ils ont entendu ma petite antienne (Seule, sans travail, courageuse, etc). Il y a là des petites panthères gentilles, de vieilles femmes dentées comme des hyènes et des hommes qui ont des sourires affamés de tigres. Tous n'ont qu'une pensée

comme moi-même, vivre, même si les autres doivent en mourir. Je crois être dans une ménagerie, chez les grands carnassiers.

Et la journée passe ; je me repose quelquefois dans un bureau d'omnibus ou sur le banc d'un square ; mais il vient toujours d'on ne sait où un être aux yeux allumés et qui rôde, guettant la proie ; et je détale. Le gaz prend par traînées : je commence à sentir la faim et je ne sais encore où passer la nuit. Je double les enjambées ; je ne perds pas confiance.

Quelque part, dans une grande rue, un homme triste, le dos fléchi, me dit qu'il y a trop de concurrence ; il se plaint des grands magasins qui vendent au dessous du prix ; il finit par me renseigner un réparateur qu'il fait travailler et dont la femme est malade.

— Mais ce n'est pas pour vous, ajoute-t-il en jetant un coup d'œil sur ma toilette.

— Oh monsieur, lui dis-je en souriant, ne vous y trompez pas. C'est toute ma fortune.

— Enfin, fait-il au bout d'un instant, revenez si vous ne trouvez rien.

J'arrive tout là-haut, à Montmartre comme on va à Dieu. Rue des Trois-Frères, je vois une boutiquette à la vitrine étoilée d'éraflures. J'entre : il y a, près d'une table encombrée, un homme courbé en faucille et qui, sous une maigre filée de gaz, coud d'une main fièvreuse.

— Je n'ai rien, fait-il, farouche sitôt que j'ai parlé. En trimant du matin à la nuit, c'est à peine si on peut vivre. Nous sommes de pauvres gens : il n'y a rien ici pour vous.

— Moi aussi, je suis une pauvre.

J'ai dit cela doucement, plaintivement et une affreuse toux sèche sanglote dans la petite chambre du fond, une toux de femme.

— C'est quasi fini, reprend-il très bas. Elle ne peut plus travailler, elle qui était si vaillante autrefois.

Je sens une vie de tristesse et de courage inutile ; son coup de gosier rauque s'est radouci en parlant de sa femme.

— Monsieur, lui dis-je, je n'ai pas peur du travail. C'est moi qui travaillais avec M. Barboux, mon oncle.

— Barboux, un petit vieux dans un passage ? Je vois ça.

Maintenant il me regarde d'un air moins rébarbatif.

— C'est que je ne paie pas grand chose et vous m'avez l'air d'une demoiselle.

Je devine que j'ai affaire à un brave homme et j'insiste, sentant là mon salut momentané.

— Je ne suis pas difficile. Vous paierez ce que vous pourrez. Mais je suis seule, j'ai quitté mon oncle à la suite d'une scène horrible. Je ne puis tout vous dire. Et à présent, il me faut travailler pour avoir du pain.

Cette fois il est touché. Il appelle sa femme.

— Hé ! ma femme, qu'en penses-tu ?

La petite toux du fond de la pièce répond :

— J'ai entendu ; si cette personne est pauvre comme elle dit et si elle peut se contenter de trente sous à la journée, elle pourrait venir : c'est tout ce que nous pouvons donner.

— Oh ! merci, madame : je viendrai dès demain.

— Enfin, on fait ce qu'on peut, pas ? dit l'homme. C'est donc entendu. A demain, mais vous savez, vous apporterez le fil et les aiguilles.

Et il n'avait pas cessé de travailler un instant ; il ne levait pas les yeux de dessus sa besogne. Peut-être y avait-il au fond du ton presque cordial qu'il avait maintenant, un peu de considération pour la demoiselle bien habillée, pour la nièce d'un collègue établi.

J'avais le cœur léger en redescendant de là haut. Trente sous, ce n'était pas le Pérou, mais tout de même c'était la vie. Avec cela, on pouvait manger, se loger, attendre l'accalmie, et puis, on était libre, on ne dépendait de personne. Et je me répétais : « Libre ! je suis libre ! » Il me venait une fierté comme pour une chose difficile et résolue.

Bon ! voilà que je pense à Ancelin Painparé. Serait-il étonné, celui-là ! Je pensais souvent à lui ; je l'écoutais rire en moi, avec son rire haut de fille et ça me faisait du bien comme si, à travers, me revenaient les bruits de chez nous, si loin, si en arrière, le battement du fer sur l'enclume du forgeron, les solos de trombone du pharmacien dans les longues heures du dimanche, la cloche du marchand de pétrole et la cliquette du vieux Toine, l'aveugle, qui, avec ses yeux blancs, allait de porte en porte, mendiant et disant : « Une charité pour un aveugle de profession ». Ancelin était tout cela et bien d'autres choses encore : je pensais à lui sans folie, d'un goût de grande sœur pour un frère cadet : ça s'était arrangé ainsi dans ma tête parce qu'il avait un an de moins que moi. Et tout de même,

de lui prendre la main, de sentir la chaleur de sa vie près de la mienne, c'était une sensation agréable. Et j'allais le revoir dans deux jours, quelle joie !

Là dessus une crampe d'estomac : la faim me tenaille et toujours pas de logis. J'ai bien l'adresse que m'a donnée la bonne Estelle, mais il me faudrait faire une demi-heure d'omnibus. Et puis l'omnibus, c'est encore trois sous s'il fait beau et six sous s'il pleut. Je chante une chanson de Scholastique pour ne pas sentir la faim et je vais, je m'aperçois que je suis revenu sur mes pas. J'avise un petit hôtel à couloir étroit, fermé d'un lattis. Je passe sur l'autre trottoir, j'inspecte la façade et j'entre. Un homme à tête sinistre, en bras de chemise, demande si c'est à l'heure ou à la journée. Un escalier noir, fétide, un coupe-gorge s'entrouvre derrière lui. Je ne sais ce que je réponds et je fuis.

Nouvel hôtel dans une rue voisine. Au moins, là, il y a, dans une cage vitrée, en marmotte et palatine de lapin, un vieux museau de femme qui me sourit. Elle m'appelle sa « petite belle » et m'offre une chambre à six francs la semaine. Elle huche après Amable, son fils, un affreux petit tortillard, l'air mauvais d'un singe, qui me montre, au quatrième, la chambre, une couchette en fer, une toilette, une chaise. A la bougie, ça me parait assez propre. Je redescends, je dis à cet échantillon de mon sexe :

— Ça me conviendrait, mais c'est trop cher, je ne pourrais pas.

— Bah ! gentille comme vous l'êtes, vous n'aurez pas de peine. Et vous savez, il nous vient pas mal de monde ici.

— Eh bien, c'est entendu.

Enfin, j'ai un logis. Je me rejette à la rue, je vais pouvoir manger.

Au fond, c'est une sensation plutôt amusée, moi, petit puceron, d'avoir à me débrouiller dans toute cette ménagerie. Je me suis tâté ; je crois être sûre de mes forces. Et je vais, je tape des petits coups de talon décidés sur le pavé; ils sonnent dans la rue. J'ai bientôt à mes trousses un homme brun, sans âge, un feutre sur le nez. « Si tu savais ce que tu me dégoûtes ! » me disais-je. Je le sens, dans mon ombre, louche rôdeur de nuit qui peut-être espère me fatiguer. Il se rapproche, me dévisage à la clarté des étalages, tousse, essaye de me frôler, et enfin il me parle : il me demande si je suis de Paris ; à mon allure peu dégourdie, son flair de chien de chasse a vite reconnu que j'étais d'ailleurs. Moi, je ne réponds pas, je trotte sans paraître remarquer qu'il y a là une voix qui se fait cajôleuse pour mieux me prendre.

A la fin cependant, ce coup de botte derrière moi, continu et régulier et qui répond à mes petits coups de talons, m'obsède, me fait l'effet d'une prise de possession de ma volonté. Je comprends son jeu : toute enfant, à table, avec d'autres chasseurs comme lui, mon beau-père reparlait quelquefois d'une grande chasse à courre à laquelle il avait assisté et où on avait fatigué la bête pendant des heures. Je suis ici la bête et l'homme au feutre sur le nez me donne la chasse, avec une ruse de chasseur expert. Je suis brisée, je n'ai mangé qu'un croissant depuis le matin ; je me sens perdre du terrain. Il s'en doute et murmure à mon épaule :

— Pourquoi vous obstinez-vous ? Je sais rendre une

femme heureuse... Et vous ne m'échapperez pas.

Je serre les dents, je ne veux rien dire, mais il s'enhardit; il me chuchote une obscénité. Alors je perds la tête et je lui crache ma salive à la figure, toujours sans rien dire. Cette fois il sent la partie perdue ; il me lâche une injure et je cesse d'entendre la voix qui me propose je ne sais quelles caresses. Dépisté le chasseur ! Pour une première fois qu'il me faut me défendre dans une traque, je n'en suis pas trop mal sortie. Je puis dîner maintenant.

Là bas, près des Halles, par une vitrine où, au dessus d'un saladier de moules et d'un aloyau, est affiché un menu dans les prix doux, j'entrevois des tables sans nappes, autour desquelles pâturent de petits gens de métier. Je retire mes gants, je pousse la porte, personne n'a l'air de prendre attention à moi, et je dîne, je dîne pour quinze sous. Je pense : « C'est évidement trop au-dessus de mes prix, mais il faut bien fêter ma liberté par un petit extra ». Et je me répète toujours : « Je suis libre ! je suis libre ! »

Combien, parmi celles qui me liront, comprendront cela !

Je vous assure que, le petit carafon de vin aidant, j'eus là une vraie chaleur d'orgueil et de plaisir. C'étaient de braves têtes autour de moi : les voix étaient basses, demi-endormies après un jour entier de travail. Tout ce monde prenait son repas comme on va à communion, comme on accomplit un devoir religieux, et moi aussi, en gagnant ma journée, j'avais mérité de manger comme eux.

La porte s'ouvre : je vois entrer une jeune femme en chapeau un peu fou, boutonnée dans un paletot

de fausse loutre, les mains dégantées. Elle s'avance tranquillement, sans regarder personne ; elle aussi a fini sa journée. Mais moi qui la regarde, je crois reconnaître la Mélie de chez le passementier du passage. Et une histoire me revient : on l'avait dite enceinte de Gustave, le fils de la maison. Un jour la passementière l'avait mise à la porte et personne n'en avait su davantage.

Voilà qu'à son tour elle m'aperçoit : elle a un petit sursaut, incline la tête gentiment et vient à moi.

— C'est-y pas mamzelle Andrée ? Ah ben, en voilà une rencontre !

Elle me demande de s'asseoir à ma table : elle a des gestes doux et un peu humbles, et tout de suite, avec le besoin qu'on a de se confesser aux gens qu'on a connus, elle se met à me raconter sa vie. Gustave un jour l'avait quittée : elle avait accouché d'un enfant mort dans la rue ; il fallut la porter à l'hôpital. C'avait été le meilleur temps de sa vie : elle qui dès l'âge de six ans, jamais n'avait pu dormir à sa mesure, réveillée à l'aube par les claques d'une mère ivrogne, dormit là de pleines journées. A douze ans, l'aîné de ses frères la violait : elle demeurait déchirée, s'allita pendant près d'un mois, toute sanglante. Après quoi, une bru s'étant chargée du ménage, elle entrait en condition chez le sacristain du village qui, à son tour, la violait. Elle avait fait, ensuite, toujours traquée, prise par les maîtres et les domestiques, huit services. Elle était depuis trois mois chez le passementier quand elle se trouva grosse du fils, plutôt que du père, croyait-elle.

Elle n'avait pas d'injures pour ses séducteurs : elle parlait de toute cette infamie posément, sans rancune, avec un visage usé, mais doux comme sa voix et ses gestes. Je commençais à peine à connaître l'humanité et cependant je fus avertie que c'était bien là la pauvre bête humaine, vouée aux basses œuvres de l'amour. Tous l'avaient prise et aucun n'avait eu de pitié : elle était la triste esclave qui leur donnait l'amour et ne l'avait pas reçu.

— Pauvre Mélie ! lui dis-je ; mais elle me regarda avec étonnement.

— Oh ! je ne suis pas à plaindre, fit-elle en souriant.

Ses mains étaient restées enflées malgré les pommades qui à la longue les avaient blanchies; elle les portait vulgairement à sa bouche et mangeait d'un gros appétit de servante. Avec la même impudeur tranquille, elle m'expliqua qu'elle « faisait le truc ».

— Les premières fois, ça a été un peu dur. Il y en avait qui me tuaient et puis, j'avais toujours cette plaie au-dedans. Et puis, ça ne m'a plus rien fait. J'ai appris le métier comme les autres. De six heures à onze heures, des fois minuit, je bats mon quart sur le trottoir, presque à ma porte, c'est moins fatiguant. Les agents sont très bien pour moi, y m'connaissent, j'leur z'y fais une politesse. Je fais un homme ou deux, les bons soirs. Il vient aussi, dans la journée, des gens du quartier : ça c'est ma clientèle. Il y a des hommes chic, des pères de famille, des gens à porte fermée, y a des pensionnés. Vous seriez bien étonnée. Et voilà, j'arrondis ma pelote. Je compte bien me retirer avant dix ans. J'irai vivre à la campagne ; j'aurai des poules et

des lapins. Mais faites excuse : je ne suis pas polie ; je ne vous ai seulement pas demandé comment y s'fait que je vous trouve ici.

A mon tour, je lui confessai la folie de mon oncle, ma fuite, ma volonté de gagner ma vie : j'étais heureuse de lui parler comme à une amie.

— Vous avez bien raison, me dit-elle, si c'est votre idée. Ah ! le cochon ! Une si jolie et si honnête personne ! Je vous croyais faite pour le bonheur.

Là-dessus, tout à coup, avisant un homme tout blanc, d'aspect grave, et qui dînait au fond de la pièce, elle me dit, s'oubliant à me tutoyer :

— Tiens ! tu vois bien celui-là, là bas ? C'en est un de mes bons. Y vient les jeudis, toujours ; il apporte avec lui des cartes transparentes qu'il regarde à la bougie, et il veut que je le fouette avec des cordes qu'il a dans sa poche. C'est un homme très bien.

Un écœurement me prit : c'était trop soudain, trop violent.

— Assez ! dis-je.

Elle me regarda étonnée.

— Pourquoi ? Ça vous fait donc quelque chose ? Bah ! avec le temps... Et puis, faut bien vivre. Mais tout de même, de bonnes et braves filles comme vous, y en a pas beaucoup, mamzelle Andrée. Je suis qu'une putain et vous avez bien voulu me tendre la main. Allez je l'oublierai pas, et si je peux vous servir un jour à quelque chose...

Elle me donna son adresse ; elle ajouta qu'elle venait dîner là presque tous les jours, à la même heure. Et tutoyant le garçon qui lui apportait un fruit comme elle m'avait tutoyée :

— Pas que tu me connais, toi ?

— J'crois bien, mademoiselle Emilie. Voilà bien six mois déjà.

Je payai ma dépense : dix-huit sous avec les deux sous pour le service ; puis, me levant :

— Je perche tout là bas... Au revoir, Mélie. Et bon courage !

— A vous aussi, bonne chance ! Je penserai souvent à vous, mademoiselle Andrée.

Tandis qu'elle me parlait, une lueur brillait dans ses yeux de bonne bête soumise, comme une toute petite lampe dans un grand puits.

Bonne chance ! C'était le vœu de l'épave échouée à la petite barque qui prenait le large. Je partais, j'enflais ma voile quand elle, avait rentré la sienne, de la boue et de la honte jusque par delà le mât. Après tout, était-ce sa faute ? L'homme avait passé par là comme un typhon ; il avait saccagé cette pauvre vie désemparée et elle avait coulé à fond, comme quelque chose de mort et qui ne doit plus jamais remonter. Me faudrait-il désormais rencontrer partout le sinistre bourreau et sa force brute de machine à broyer ?

J'étais exténuée, l'âme malade. J'achetai un peigne, une brosse et un savon qui me manquaient, puis me fendis de trois sous d'impériale pour être plutôt au lit, le lit du passant où tant d'autres avaient dû coucher avant moi, où peut-être des Mélie, des petites prostituées comme elle avaient vendu l'amour au rabais ! Et voilà, je ne sais comment, au lieu que cela me décourage, petit à petit c'est le contraire qui arrive. Oui, à force de penser à l'humble

vaillance résignée de cette petite servante de la passion des hommes, il me vient à moi-même une nouvelle ardeur. Je me dis : « Si une créature humaine, une simple, un être sans ressorts a pu tout de même vivre à travers de telles humiliations, pourquoi moi, qui ai de l'éducation, de la conscience, de la fierté, ne trouverais-je pas bien plus facilement la force de vivre en honnête fille ? »

Enfin, j'y suis : la vieille à tête de guenon me passe un lampion, détache une clef ; et je grimpe à ma chambre. Je suis sur le point de redescendre quatre à quatre en m'apercevant que les draps sont restés frippés du passage d'un dormeur et que d'étranges taches poissent la couverture de laine. Mais le sommeil l'emporte ; je souffle la bougie pour n'être point vue du dehors : il n'y avait à la fenêtre que d'ignobles guipures déchirées. Et puis, tout d'une fois, comme on se jette à l'eau, je me laisse tomber en travers du matelas. Je m'endors aussitôt : à tout hasard, j'avais assujetti ma porte en y poussant une chaise et en tirant le lit jusqu'à la chaise.

A je ne sais quelle heure de la nuit, j'entends un gros tapage qui me réveille, des cris, des coups dans les portes, un tumulte de pas le long de l'escalier. Peut-être c'est une hallucination, car je me rendors et au matin, à mon lever, la maison me parait calme. Mais quel triste réveil ! Le papier maculé et lacéré, la cuvette grasse, des « moutons » et des peignures dans tous les coins ! Et par delà les vitres sales, un trou à pic, noir, barré de tuyaux de décharge et d'où monte une épouvantable odeur qui par la fenêtre s'infiltre ! Chez mon oncle, du

moins, le lit, les draps, la toilette, tout était propre.

Je me passe toute à l'eau et m'habille au galop, pressée d'être dehors. Comme je remets ma clef à la tenancière, elle frotte son pouce contre son index.

— Vous savez, ma petite dame, c'est à la journée quand y a point de bagages. Faut-y retenir la chambre encore cette nuit ?

Je venais de faire mes comptes : j'avais dépensé depuis la veille, sur mes vingt-cinq francs, près de cinquante sous, moi qui allais devoir me contenter de trente sous à la journée !

— Oui, répondis-je.

Ensuite on verrait.

La fraîcheur du matin dissipa la mauvaise impression. Cela sentait bon l'air, le pain du boulanger, les oignons, le thym, les légumes verts de chez la fruitière. Qu'il y avait du temps que cette bonne odeur de la terre m'était inconnue ! Au passage, il puait la crotte de chat, le marc de café, l'escafignon de tous ces ménages sous cloche : ici, j'écarte les narines, je crois respirer encore la senteur saine qu'on avait chez nous en ouvrant les fenêtres. Mon courage remonte. Je prends le temps de flâner un peu. Ma journée ne commence qu'à la demie après huit.

L'homme, quand j'entrai, était à sa table, comme la veille, derrière la vitrine étoilée de boue séchée. En me voyant, il eut un mot bourru.

— Tiens, vous ! j'croyais pas que vous seriez revenue !

Mais, dans l'autre pièce, la pauvre petite toux graillonna entre des crachats.

— Je te l'avais bien dit qu'elle viendrait. Moi, j'entends l'âme des gens.

— Comme vous aviez raison, madame ! dis-je d'un élan.

J'accrochai mon chapeau, je fis tomber ma jupe pour ne pas la salir ; je restai en jupon de dessous ; et comme je cherchais à m'asseoir pour me mettre

au travail, le raccommodeur alla prendre une chaise dans la pièce où était la femme. Avec sa tête crépue et grise, son épaule en pointe et une boiterie qui le faisait plonger à chaque pas, il n'avait pas l'air d'un trop méchant homme.

A mon tour, je me trouvai installée de l'autre côté de la table : il avait posé devant moi un paquet d'ouvrages fins, de ceux que faisait autrefois sa compagne. J'entendis celle-ci qui sortait de son lit et passait une robe : elle arriva en se traînant de meuble en meuble, effrayamment maigre, l'œil brillant dans un visage cavé ; et elle me regardait :

— Oui, c'est bien ainsi que je vous voyais. Vous savez, l'homme parle un peu rudement, mais il a du bon. Voilà six mois que je suis à bout et il ne me bat pas ; il comprend qu'on soit malade. Il a toujours été très bien pour moi.

Il s'appelait Thomas ; elle s'appelait Sophie ; je ne leur ai jamais connu d'autres noms. Il se levait à la lampe, se mettait aussitôt au travail et quelquefois à minuit, il travaillait encore. L'argent passait au médecin, au pharmacien, à l'entretien des deux enfants malades, placés chez un parent à la campagne.

La pauvre femme allait de la boutique à son lit, prise de quintes pendant lesquelles elle se retenait à la porte, à la table, à ce qu'elle trouvait sous la main, toute tremblante et secouée, cherchant à expulser le caillot qui résistait. Une fois, je me levai pour la soutenir et la menai à son lit, un grabat aux draps sales, tout jaunes de ses sueurs d'agonie, dans la puanteur d'un réduit encombré de hardes.

— Vous savez, c'est bon pour une fois, fit le

mari ; on n'en finirait pas et la besogne presse. D'ailleurs, elle s'en tire très bien toute seule.

— Oui, il a raison, dit Sophie : j'y suis habituée, je m'en tire très bien toute seule, comme il dit.

L'odeur aigre du linge et des crachats me piquant les narines, je m'efforçais de tenir la bouche fermée ; ce fut le supplice de toute cette journée. Jamais, du reste, je ne pus me faire à l'air sûri qui régnait dans ce logis exigu et bas. Heureusement la porte s'ouvrait souvent, le froid alors assainissait un peu la boutique. C'étaient des porteurs avec des charges de parapluies et de cannes provenant des magasins et qu'on leur donnait à réparer. Ce travail était peu payé, mais ne chômait pas. Moi, tout en faisant mes petits points, je songeais à la fureur de mon oncle Barboux, là bas, tout seul pour les affaires, le travail et le ménage. Sans doute, maintenant, tout le monde connaissait la chose dans le passage. « S'il avait un peu de cœur, il se pendrait », me disais-je. Dans ma simplicité, il me semblait encore qu'un homme était au ban de la société pour s'être porté à des violences sur une jeune fille sans défense. Je ne savais pas qu'ils s'en faisaient un titre de gloire entre eux.

Je fis, du reste, de bonne besogne. Thomas qui, l'œil collé à mes serges, scrutait, cherchait le défaut, reconnut que je savais le métier. Il avait un peu grondé en s'apercevant que je n'avais pas apporté le fil et les aiguilles ; il m'en fit l'avance sur le prix de la journée. J'appris ainsi à les ménager.

A midi, il vint une fillette qui leur servit un miroton, du pain et un litron de vin. Sophie écarta les parapluies, mit deux couverts, et Thomas

ne s'était pas levé. Tous deux, l'un en face de l'autre, dépêchèrent le repas. J'en profitai pour aller m'acheter deux sous de pain; je pensais : « Quand je le pourrai, je déjeunerai d'une grosse saucisse. » C'était une idée que j'avais : rien, à mon gré, ne valait la saucisse qu'on faisait à Vernon, et tout en mangeant, je marchais pour me dérouiller les jambes. J'étais sortie tête nue, comme je faisais dans mon passage. A la fin j'allai m'asseoir sur un banc qui occupait le milieu d'une petite place. Je restai là un bon moment à me gonfler les poumons de grand air. Le cœur me sautait à l'idée que j'allais revoir le lendemain mon cher Ancelin. Un petit mari comme lui m'aurait plu : chacun aurait travaillé de son côté. Après des années, on se serait mis à la campagne; et puis doucement, la mort serait venue.

Quelqu'un tout à coup siffla dans mon dos. Je me retournai et aperçus, se balançant sur les reins, un beau gas qui, une cigarette soubresautante sous sa petite moustache noire en crocs, l'air fat et dégourdi, me clignait de l'œil. Il portait les braies larges des hommes de métier, un tricot noir brodé d'une ancre et un béret rouge qui lui tombait sur l'oreille. Je le revois, le cou puissant, les épaules comme des dalles, les hanches mobiles, avec sa crânerie de bel animal humain. Et je m'y connais, pour avoir été longtemps un homme moi-même et qui eut des succès auprès des femmes, sans m'en vanter.

Il cessa de siffler, se planta devant moi et d'une voix de velours :

— Je te suis depuis le boulanger ! Vrai, t'es

gironde. Mais on voit bien que t'es pas du quartier.

Il roula une nouvelle cigarette, la grilla et moi, simplement, j'avais dit non en détournant la tête ; il crut que j'avais peur.

— Pas de danger, la môme ! T'as pas l'âge. Voyons, quel âge tu as ?

— Dix-sept.

— Je t'en croyais seize : j'avais une petite sœur qu'est morte à cet âge-là. La Rouquine, qu'on la nommait : on s'aimait bien.

Là-dessus, il se met à me faire la conduite en se dandinant sur les reins, les mains dans les poches. Sa cigarette s'est éteinte : à chaque mot qu'il dit, elle a l'air de saluer. Et il me parle toujours de la Rouquine.

— Me voilà chez moi. Bonjour, monsieur, lui dis-je en posant la main sur le bec de cane.

— Tiens, chez Thomas ! Un aminche ! Comme ça se trouve !

Et il entre à moitié le corps dans la porte.

— Hé ! mâme Thomas, je vous ramène votre gosse. Vous dérangez pas !

— Tiens, m'sieu Jules, dit seulement Thomas ; et il repique du nez dans le parapluie dont il recolle le manche.

Puis la porte se referme et je renfile mon aiguille. Je demande :

— Qui c'est-il, m'sieu Jules ? J'étais sur le banc de la place quand il est venu me parler.

— Qui c'est, m'sieu Jules ? fait Thomas. Ben, c'est m'sieu Jules : je peux pas dire autrement. Faudrait pas s'attraper avec lui ! Avec ça, bon enfant, le cœur sur la main.

— Quel métier ?

C'est Sophie, cette fois, qui, avec son grand visage immobile, répond :

— Des fois aucun, et des fois déménageur, menuisier, lutteur, marchand de fleurs, selon que çatombe.

Je fais l'entendue et, piquant à la machine, sans lever le nez :

— Dos aussi ? m'écrié-je sottement.

Thomas, très vite, de dessous ses crins gris, me pointe un œil méchant.

— Y vit avec la grande Adèle et chacun turbine de son côté. Y a pas de mal à ça.

— Bien sûr.

Au bout de l'heure M. Jules passe, la cigarette au coin de la bouche, regarde dans la boutique, me fait un petit salut.

— On ne voit que lui dans la rue. C'est un homme comme ça, me dit la femme.

Le soir tombe : il reste une coulée de jour bas qui ne descend pas jusqu'au fond de la boutique : il faut allumer le bec de gaz. Un instant je porte la main à mes yeux, un peu éblouie par le coup de lumière et encore une fois M. Jules repasse, et comme tout à l'heure, regarde dans la boutique.

Puis sept heures sonnent. J'ai fait une dizaine de parapluies et M. Thomas les examine. Il me dit:

— Ça ne fait pas le compte, et puis, vous travaillez trop fin.

— Mais, m'sieu Thomas, j'ai fait pour le mieux.

Ma voix tremble un peu, je crains qu'il ne me remercie.

— Voyons, dit alors Mme Sophie, elle a fait ce qu'elle a pu. Tu ne vas pas la chiner, hein ?

— Pour une fois, je ne dis pas. Mais tout de même, ça ne fait pas le compte.

L'homme, comme l'a dit sa femme, est un brave homme et qui ne manque pas de sensibilité ; mais on le sent intraitable sur la question d'argent, cet argent pour lequel il s'exténue, maigre comme un clou et dont il fait des rallonges à la vie de cette pauvre Mme Sophie. Pas une minute n'est perdue pour son travail sans trêve et, tout en cousant, ajustant, piquant ses pointes, il calcule ce que toutes ces minutes ensemble lui feront de sous.

Je repasse ma robe, j'épingle mon chapeau et je redescends dans Paris. J'évite de penser à l'affreuse chambre où il me faudra dormir encore une fois cette nuit. D'ailleurs la faim me talonne ; mais je ne me presse pas ; je vais au fil de la rue, m'arrêtant aux magasins, regardant les étalages, avec la joie d'être libre, de disposer de mes heures comme je l'entends. Il arrive malheureusement que, tandis que je stationne dans le cadre clair des vitrines, avec l'auréole des gaz autour de mon chapeau, une voix me chuchote par-dessus l'épaule.

— Dites donc, la jolie brune...Si le cœur vous en dit...

Je tressaille. Je toise l'individu d'un œil de mépris. Je ne suis pas suffisamment aguerrie sans doute. Mais, comme disait Mme L'homme, la coutelière, ça me passera après le premier feu.

L'heure avance : les rampes des gaz s'éteignent ; les boutiques se ferment. Vite je prends possession d'une petite table, dans une mangeoire où le menu est inscrit à la craie sur un tableau noir, contre la vitre. Je fais une petite prière en me passant

la serviette au cou, comme quand j'étais pensionnaire chez les sœurs. « Mon Dieu ! je vous remercie d'avoir fait de moi une honnête fille. Mon Dieu ! je vous remercie aussi de m'avoir donné de la force afin de gagner mon pain quotidien. » Cette fois, je parviens à dîner pour dix sous : je suis heureuse d'avoir réalisé une économie sur ma dépense de la veille. Et je remonte ensuite la butte à petits pas de flânerie. Heureusement il ne pleut pas, car je viens de sentir craquer l'empeigne d'une de mes bottines. Il me semble que chaque pas que je fais me rapproche d'Ancelin. Je me répète à moi-même : « Mon petit Ancelin Painparé... » d'une joie puérile.

Nuit horrible ! Un poing violemment bat ma porte ; une voix ignoble, à travers des hoquets d'ivresse, crie :

— Ouvre ! ouvre donc, nom de Dieu de chameau !

Je n'entends plus ensuite que des rires tandis que quelque chose roule et ronfle à travers le palier. Il doit y avoir là un homme couché qui barre le chemin. Il doit aussi passer des couples qui l'escaladent.

— Appuie-lui la botte sur la gargoulette, dit une voix éraillée de femme.

L'homme qui l'accompagne sans doute a essayé, car l'autre, cette masse humaine que je me figure échouée sur le palier, émet un cri mou. Ensuite les pas du couple s'enfoncent dans l'escalier ; une porte bat.

Puis plus rien, un grand silence. Mais le ronfleur, après de patients efforts, s'est remis droit : il tâtonne, il secoue doucement ma porte et il supplie, il sacre en soufflant comme une bête. Personne n'a l'air de s'occuper de cette brute dans la maison. Au bout de quelques instants, sa fureur reprend : il bourre la porte de coups de poing. Il hurle :

— Ouvre donc, salope... Je t'ai payée pour la nuit.

La porte cède à demi : je me suis arc-boutée, je

pousse de toute ma force avec les reins ; mais tout mon corps tremble, je suis sur le point de faiblir. Et il me semble voir l'animal à face humaine qui est de l'autre côté, les yeux injectés de sang, tout à coup rouler, la tête en avant, par la chambre. Des minutes d'angoisse s'écoulent, l'homme grogne toujours, et puis une voix de femme, qui n'est pas celle de tout à l'heure, crie :

— V'là ton reste !

Je ne sais pas ce qui se passe alors ; j'entends un grand bruit, comme si un corps tombait en arrière, rebondissant de marche en marche et cela dure longtemps, cela dure une éternité. Puis un râle, puis encore une fois plus rien. Et j'attends fiévreusement le jour. Vers le matin, des pas lourds montent et redescendent : des portes s'ouvrent ; on chuchote. Je pense : « Si l'on allait croire que c'est moi qui l'ai tué ! »

Je n'ai plus qu'une pensée, fuir. Je m'habille en hâte, je descends, les jupes hautes, tâtant du pied devant moi, par je ne sais quelle peur du sang. L'homme n'y est plus et il n'y a personne dans la loge ; je jette par le carreau, dans un papier qui traîne à terre, le prix de la nuit. Et je me sauve, je voudrais crier, pleurer. Une église est ouverte : je me prosterne sur les dalles. La paix revient.

J'éprouve ensuite le besoin de me purifier le corps : il me semble que j'ai emporté à la peau les souillures de cette maison infâme. Je prie un agent de m'indiquer un établissement de bains dans le quartier. Il y en a un dans l'une des rues voisines. Je lis la pancarte : quinze sous avec serviette. Ce serait le double que j'entrerais tout de même,

tant j'ai l'horreur de moi. L'eau tombe, la buée monte ; le bain met à mon cou et à mes genoux ses ondes comme des anneaux et il me vient une douceur d'oubli : je suis là toute alanguie, poussant de légers soupirs d'aise et goûtant un sentiment de purification, comme après le confessionnal autrefois. J'ai chaud dans ma vie profonde. Je me rappelle longuement le mot de maman :

— Il faut tous les jours se laver tout ce qu'il est permis sans manquer à la chasteté, pour apparaître proprement devant Dieu s'il nous rappelait à lui.

Quand je me crois suffisamment nette, je fais lentement ma toilette.

Dimanche. C'est dimanche, mon dimanche et il me semble, en sortant de cet établissement, que c'est aussi dimanche pour mon corps. Je vais, l'âme et le pied légers. D'abord j'épargne mes gants ; je ne les enfile que quand l'heure est venue. Si tu savais, mon cher Ancelin, comme j'aspire à te revoir ! Toi seul, avec ta bonne affection de frère, peux me consoler de cette affreuse humanité que je hais. Et le voilà, il est là : je me précipite, je lui prends la main ; je ne sais quoi lui dire. Je lui répète.

— Si tu savais ! Viens vite, j'ai tant de choses sur le cœur !

Je l'entraîne ; je ne sais par où commencer, et ce sont des tas de mots où je m'embrouille. Je mêle les dates, les évènements, les choses. Mais comme je vais lui conter la grosse scène, je deviens très rouge et je lui dis simplement que mon oncle m'a battue. Moi qui, très à l'aise, d'une enfilée avais tout raconté à Mme Clotilde, j'aurais eu comme

le sentiment d'être toute déshabillée devant Ancelin, s'il m'avait fallu lui dire la vérité.

Il eut un beau mouvement : son stick brandi, il parla d'aller tout casser dans la boutique. Mais déjà j'étais repartie ; je battais des mains ; je criai :

— Tu ne peux croire comme je suis heureuse ! Libre ! libre ! pense donc ! Nous pourrons nous voir quand nous voudrons. Et je travaille ! Figure-toi, je gagne trente sous à la journée !

Cette fois, il s'arrête, me regarde, stupéfait.

— Trente sous ! Et tu veux vivre avec trente sous !

— Ah ! momentanément, tu comprends. Il faut bien commencer.

Je le sens refroidi, je n'ose lui avouer que je travaille là haut, chez un pauvre diable de réparateur. J'évite aussi de lui parler du coupe-gorge où j'ai logé. Tandis qu'à notre première rencontre, c'était moi, l'ancienne fille riche, qui, à travers le souvenir de notre grande maison, l'intimidais, je suis prise maintenant d'une petite honte pour ma déchéance ; mais cela passe vite, nous ne goûtons plus que le bonheur d'être à deux.

— Tu sais, je te reste toute la journée.

Je ne lui dis pas « jusqu'au soir ; » j'ai combiné que j'irais dire bonjour à Mme Clotilde à l'heure où mon oncle Barboux, selon son habitude, serait sorti.

Il a une vraie joie d'enfant.

— Nous prendrons le bâteau, nous irons manger de la friture à Auteuil.

Mais aussitôt se mordant la langue :

— Oui, mais comment faire ? J'ai quarante sous.

Il m'explique que c'est la fin du mois, qu'il vit de l'argent d'une petite pension que lui envoie son père. Il m'avait dit le premier jour qu'il gagnait de grosses journées chez son patron. J'éprouve un froid léger au cœur. « Il me ment déjà » pensé-je.

— Bah ! je mettrai quarante sous de mon côté, dis-je en riant.

Dans ce Paris d'un matin de dimanche, sous un ciel clair et frisquet, nous fûmes l'aventure d'un couple jouant au ménage. Il n'avait jamais été plus joli, tout frais de vie jeune sous son feutre mou, renfoncé d'un coup de poing par le milieu. Moi-même, après mon bain, je m'étais trouvé les yeux plus vifs que d'habitude. Avec ma peau brune et mes gros sourcils, j'aurais pu passer pour le garçon ; n'eût été la moustache, il eût pu avec ses gestes un peu vains et maniérés passer pour la fille. Ah ! que nous étions heureux ! La vie nous appartenait : nous faisions se retourner les passants sur notre joie d'oiseaux lâchés.

Comme nous arrivions au quai, il me vint tout à coup l'idée que jamais personne ne m'avait menée voir les tableaux au Louvre.

— Vrai ? Eh bien, allons-y. Ce sera une économie au prix que ça se paie, dit-il. Et puis c'est rigolo ; il y a là de grosses femmes nues, tu verras.

Nous entrâmes : ce fut un saisissement pour moi ; en province on ne sait rien et j'avais continué à vivre en provinciale, chez ce César Napoléon Barboux qui si scrupuleusement veillait sur ma vertu pour s'en garder le bénéfice. Des femmes et des jeunes filles complaisamment s'arrêtaient devant

des nudités dont la réalité eût été, dans la rue et même dans la maison, un objet d'horreur. J'ignorais les distinctions que le monde fait entre l'art et la vie : je ne prenais attention qu'au fait brutal ; mais comme personne, dans toute cette foule, ne semblait être de mon avis, je me persuadai que, là-dessus comme sur bien des choses, j'étais faite autrement que les autres.

Cependant il me fut impossible de cacher mon impression à Ancelin : il me semblait que nous nous étions risqués dans un de ces quartiers ainsi qu'il y en a dans les villes à garnison. Je remarquai qu'il me regardait du coin de l'œil, un peu gêné, lui aussi d'abord, à cause de moi, et puis en riotant, il risqua des plaisanteries sur le développement parfois exagéré de certaines parties du corps humain. Mon étonnement s'accrut quand je vis que même les tableaux de sainteté ne se défendaient pas de montrer des personnages peu décents.

— Pourtant réfléchis : autrefois on était nu, femmes aussi bien que les hommes.

Et encore une fois, il avait son petit rire doux et rusé. Il mettait, du reste, une certaine insistance à m'arrêter devant les toiles d'un peintre flamand qui s'appelait Rubens : nous restâmes tout un temps assis dans la galerie dorée où justement de grands diables et de grandes diablesses sans voiles semblaient sur le point d'en venir aux prises, comme des lutteurs et des lutteuses de foire qu'une fois j'avais vus se tombant dans une arène, chez nous.

— Crois-tu qu'il y en a des comme ça ? demandai-je.

Et je ne sais pourquoi au même moment je pensai à M. Jules.

— Ça dépend... Peut-être des fois. Mais vois-tu, ça n'est tout de même pas la même chose que la réalité.

Il me donna ainsi, sans le savoir, ma première et mon unique leçon d'art. Quand plus tard, au cours de ma vie agitée, pendant l'ennui des heures inoccupées, je pus revoir de la peinture, je gardai l'impression d'une espèce de transposition de la nature qui ne me gênait plus et me procurait, au contraire, un tranquille bonheur.

Je le sentis qui tout à coup passait son bras sous le mien et se serrait contre moi avec un élan de tendresse câline, comme j'en avais eu moi-même, toute gamine, pour mes petites compagnes de classe. Elles s'en étaient allées de ma vie et je n'avais plus ressenti le même besoin de caresses. Son mouvement gentil ne me déplut pas et je serrai à mon tour son bras sous le mien, d'une affection de grande sœur pour un frérot. Il me parut alors que tout doucement, son geste remontait et que du dos de sa main il touchait mon sein gauche.

— Laisse, lui dis-je, je suis chatouilleuse.

En me retournant vers lui, je vis qu'il avait les yeux un peu fous, ses petites dents blanches au clair, ce qui lui donnait une expression presque cruelle.

Ce fut la faim qui nous avertit de la fuite de l'heure. Je tirai ma montre : il était près de deux heures. Il me mena dans un gargot qu'il connaissait près de la Bourse du travail. Nous nous amusâmes beaucoup des tirants de botte qu'on nous y servit

sous prétexte d'entrecôte. Mais nous avions des dents jeunes et nous en fûmes pour nos trente sous, pourboire compris, qu'il paya d'un beau geste.

Il était trop tard pour prendre le bâteau : le temps avait froidi et de toute manière, il ferait nuit avant cinq heures. Du reste il était pris à partir de cette heure là : il s'étonnait de ne pas me l'avoir dit. Comme sa voix n'était pas très franche, je pensai qu'il me mentait encore une fois.

— Mais à propos, s'avisa-t-il tout à coup, vous ne m'avez pas dit : où logez vous, Andrée ?

Quelquefois il me disait « vous », comme par considération pour la petite riche d'autrefois.

Je fus sur le point de lui avouer que, pour le moment, je ne logeais nulle part et que j'avais la rue pour domicile, comme la dernière des vagabondes. Mais le respect humain m'arrêta.

— Oh ! une chambre laide et chère, au quatrième. Mais je quitte, je cherche ailleurs.

« Moi qui lui reprochais de me mentir ! » pensais-je. Il s'offrit, si ce n'était pas trop pressé, à me chercher ce qu'il me faudrait. Pour soixante francs il me trouverait quelque chose. Soixante francs ! il allait bien, mon petit Ancelin !

Je le remerciai : je ne voulais rien lui devoir, j'avais décidé de me tirer de mes ennuis toute seule.

Il arriva que là-dessus, cherchant mon mouchoir dans ma poche, je fis tomber le petit paquet qui contenait mon peigne et mon savon. Je ne finissais pas d'en rire. S'il avait pu se douter que c'était là tout mon nécessaire de toilette et mieux encore, l'unique fortune avec laquelle il allait falloir me mettre en ménage !

A mesure que l'heure avançait, Ancelin se montrait agité : il toussait, parfois fumait en deux bouffées ses cigarettes et semblait toujours avoir quelque chose à me dire. Il finit par me demander si je ne pouvais lui avancer cent sous jusqu'au prochain dimanche. J'étais trop heureuse de lui faire ce plaisir puisqu'il était encore plus pauvre que moi. Dès ce moment, il redevint très gai : il s'était remis à me tutoyer; il faisait mouliner sa canne; il voulut à tout prix m'offrir des gâteaux, et comme il s'inquiétait de l'heure, je vis qu'il paraissait maintenant pressé de me laisser.

Ce n'est qu'ensuite que je sentis vraiment la tristesse de ma situation. Sur le pavé comme la veille, comme peut-être demain encore ! Mais tant d'autres avaient connu le même sort. Cela me rendit le courage. « Ma petite, me dis-je, il faut voir la vie à la hauteur de tes yeux ». Ce fut comme si ma vie même m'avait parlé. Ou plutôt il y eut là soudain comme la présence visible de la providence. Du reste, qu'elle vînt de moi ou d'ailleurs, cette petite chose ne s'en alla plus dans les moments difficiles. Elle équivalait à dire : « Demeure au-dessus des accidents du chemin ; regarde devant toi à la hauteur de ton âme et surtout jamais ne désespère. » La petite plante qui pousse à travers les gravats doit aussi penser cela.

Dans une rue paisible, je remarquai un hôtel de bonne mine simple, J'entrai bravement et demandai le prix d'une des petites chambres. J'eus sans doute, aux yeux du garçon en tablier blanc qui me guida par l'escalier, l'apparence d'une honnête jeune fille venue de la campagne et descendue là entre deux trains

— On voit un arbre en se penchant un peu, me dit-il en soulevant le rideau.

Sans doute c'était pour lui une fête qui lui rappelait les champs de sa petite enfance.

La chambre, pour trois francs, était fraîche, avec des rideaux et un lit tout blancs, comme dans les hôtels de « chez nous. »

Le garçon m'avança une fiche et un crayon, me priant d'inscrire mon nom. J'écrivis : Andrée Pièrge, Vernon. Il me demanda si je ne désirais rien, me souhaita le bonsoir et ferma la porte. Je consultai ma montre : il était sept heures, l'heure où les autres vont au plaisir. Moi, je pensais à aller au sommeil, au rêve, au bon oubli. Je m'étais bien promise au matin de pousser jusque chez Mme Clotilde : elle aurait eu tant de choses à me dire ! Mais voilà que soudain, tout cela me parut sans intérêt, comme une part morte de ma vie d'autrefois. Sans raisonner, d'un élan, je fis voler ma robe, ma jupe, mes pantalons. Je m'allongeai de tout mon corps au frais des draps biens repassés les mains à plat, tâtant leur douceur satinée au bout de mes bras écartés. « Mon Dieu ! que la vie est belle et que je vous remercie ! » Je fis ma prière comme chaque soir. N'étais-je pas libre comme je l'avais voulu ? J'avais échappé au servage, je ne dépendais plus que de moi seule. Qu'importait après cela la petite folie de cette dépense, puisque celle-là aussi je l'avais voulue ! Et toutes les épreuves qui allaient suivre, qu'importait puisque, en m'y soumettant, j'avais décidé de faire acte de libre volonté.

Ah ! il faut avoir senti s'éveiller en soi une âme personnelle pour comprendre tout ce qu'il y

avait là de joie et d'orgueil ! Je n'avais jamais été trop vaine de ce que les autres femmes peut-être auraient appelé ma beauté non plus que de la condition déjà relevée où j'avais vécu au temps de la grande maison. Mais d'avoir ma vie entre mes mains et de me dire que j'avais agi et que je continuerais à agir d'après ma volonté, oui, c'était pour moi de la fierté. J'allais pouvoir « regarder la vie à la hauteur de mes yeux. »

Que j'avais donc froid à mes petits pieds (ils pouvaient passer pour petits) en trottinant le lendemain matin sur les trottoirs glacés ! Je n'ignorais pas ce que m'auraient répondu mes bottines si je leur avais reproché de si mal me servir ou plutôt ce que la semelle trop mince eût répondu pour elles. Elle m'eût dit : « C'est ta faute; si tu avais été économe de mes services, ça ne serait pas arrivé ! »

Je repris du reste mon travail du même cœur vaillant que je l'avais commencé l'avant-veille. Thomas me dit que sa femme était restée au lit tout le dimanche : lui-même avait travaillé jusqu'au soir ; et puis il était allé jouer une partie de billard anglais avec les amis. Il m'annonça que M. Jules avait quelque chose à me dire : il avait l'air de savoir quoi, mais Mme Sophie lui cria de son lit à travers une toux :

— Laisse-les arranger cela ensemble. Après tout, ça ne nous regarde pas, ce que fait cette demoiselle.

M. Jules m'attendrait à midi sur le terre-plein où il m'avait abordée l'autre fois.

Me voilà bien intriguée en attendant l'heure de la sortie. Au coup de midi, je pars acheter mes deux sous de pain, puis, tout en grignotant, je m'ache-

mine à petits pas vers le banc. Il est là, fumant son éternelle cigarette ; tout de suite il me dit :

— On a trouvé ce matin un maccabée dans l'escalier de ton logement : tu venais de te défiler quand la rousse est arrivée. Une minute en plus et t'aurais écoppé. Oh ! moi, j'sais tout, j'suis-t-y pas le grand Jules ? Ben, t'as pas de tasseau, quoi ! te mettre dans une boîte à marmites ! Voyons, dis, pourquoi ?

J'étais à la rue, pas de domicile : alors j'étais entrée là, je ne connaissais pas Paris. Il roula une nouvelle cigarette, souffla dans sa moustache et remuant ses épaules :

— Ben... ben... si c'était pas que tu me rappelles la Rouquine...

Il empoigna son béret, se le recolla d'une claque sur l'occiput et il se dandinait, avec le balancement de son grand torse. Soudain, se décidant, il disait d'une voix basse, profonde :

— Voyons, personne ?

Je levai les épaules, ne comprenant pas. Il reprit :

— Je te demande s'y a eu personne encore. Mais oui, si t'as pas eu d'amant ?

Je me levai du banc et m'en allant, je lui dis doucement :

— Je ne mérite pas que vous me parliez ainsi.

Il me saisit par le bras et plongeant dans le mien son regard de franc garçon :

— Si c'est comme ça, n'en parlons plus. C'est bon ! Tu seras pour moi comme la Rouquine... Maintenant écoute-moi. Si t'as pas de piaule, j'ai ton affaire. J'dis pas que c'est ruppin, mais on n'est pas des princes. Pour quatre thunes, tu seras

chez toi, au mois, dans une maison où que j'ai un copain. C'est à dix minutes d'ici, pas besoin de faire atteler. Et si t'as un baluchon à transporter, psitt ! j'suis là.

Je fus sur le point de lui dire que je m'en tirerais bien toute seule, de cela comme du reste. Mais, le voyant planté devant moi dans sa force de géant, les jambes écartées et faisant sautiller sa cigarette à sa bouche, je sentis que je devais accepter et que je le pouvais sans défiance.

— Tenez, M. Jules. C'est fini, je ne vous en veux plus. Eh bien, faites pour le mieux.

Au soir, il vint me prendre chez les Thomas ; il avait passé un veston et une cravate. Ce fut le signe de la considération dont il s'était pris pour moi. Et nous voilà partis. Je fais mes petits pas à côté des siens ; il y en avait bien trois dans une de ses enjambées. Il me dit qu'il a vu son copain et que c'est une chose arrangée. Et nous arrivons : c'est une maison meublée. Le concierge, à qui M. Jules serre fortement la main, nous mène, lui et moi, voir la chambre. Une fenêtre au dessus des toits, lit, toilette, petit poêle, une table. C'est vieux, usé, mais point trop loqueteux et la confiance du grand garçon m'en donne à moi-même. Avec quelques petits bibelots quand je serai riche, cela n'aura pas trop piteuse mine.

— Ben, la gosse, ça fait-y ton affaire ? Le père Chamelin est mon ami. Pas, Chamelin ? Et c'est un bon. Avec lui, pas de chichi daus la maison. On vit en famille, quoi !

Je me décide ; je loue. Je range sur la toilette ma brosse, mon peigne, mon savon et je descends

à la loge écrire au crayon un mot pour Mme Clotilde : je la prie de remettre le carton et les paquets à M. Jules. Il part : je le vois fendre à coups de reins la flâne des sorties d'atelier et de ses grandes jambes s'enfoncer dans Paris.

Deux heures ne se sont pas passées qu'il me revient, le carton au bras et le paquet comme un ballon entre ses épaules.

— Ça y est. T'as les compliments de cette dame. Et là dessus bonsoir. Je repique à ma taule. Faudrait pas qu'Adèle fasse du potin.

Il avance son énorme patte où je laisse tomber la mienne.

— Ah ! Monsieur Jules, merci ! Si je peux vous faire plaisir un jour !

— Y a pas. Et puis là, c'est pour la Rouquine.

Me voilà cette fois dans un vrai chez moi, avec une patère au mur où je puis accrocher mes trois robes, une planchette où je mettrai mon linge et un fauteuil que j'essaie tout de suite et qui d'abord m'épouvante de son bruit de quincaille effondrée. M. Chamelin m'a prêté de la bougie ; il y a bien une lampe, mais pas de pétrole : je ne serai vraiment installée que demain. Je me disais : « J'achèterai de la saucisse et du pain ».

Le grand Jules avait eu raison : on vivait là-dedans en famille, mais la famille était un peu mêlée. Dans le long boyau malpropre de l'escalier, avec tout là-haut un petit rond de jour, des dames en cheveux et d'autres en chapeaux passaient, repassaient, accompagnées. Je remarquai que les visages des hommes changeaient souvent : leurs

chapeaux et leurs vêtements laissaient aussi parfois à désirer ; sans doute ils venaient en voisins. Quant à ces dames, mon Dieu ! ce n'était ni la fleur de la jeunesse ni la fleur de l'élégance : elles avaient des rires de bouches rouges, dans des faces maquillées. Ce qu'elles disaient le mieux, c'était « mon chéri ! mon joli blond ! » etc .

Sitôt que le soir était là, les portes battaient, l'escalier s'emplissait de claquements de talons, et des ombres se coulaient à la rue. On les retrouvait faisant les cent pas sur le trottoir ou postées au coin de la rue : je pus me convaincre qu'elles faisaient un métier qui n'avait rien de commun avec celui qui si durement me valait mes trente sous au bout de la journée ; et je pensais à la Mélie du passementier qui, à un métier pareil, espérait gagner au bout de dix ans, sa petite maison à la campagne.

L'immeuble, du reste, en dépit de sa population singulière, était plutôt tranquille. Des pas montaient ; une porte se refermait ; on entendait des bruits vagues de faïences ; et puis la porte se rouvrait, les pas redescendaient et cela durait à peu près jusqu'à minuit. M. Chamelin s'entendait à faire respecter la bonne réputation de la maison : il vous avait une manière de prendre les gens difficiles par le fond du pantalon et de les vider à la rue, qui ne donnait pas envie de recommencer. Le grand Jules avait donc pu avec sincérité garantir que je serais là pour le mieux. Chamelin avait pour lui une vraie amitié. Quelquefois, quand je passais, il me donnait de ses nouvelles, ajoutant qu'« il n'y en avait pas comme lui pour le cœur et la poigne ». Ah dame, fallait pas lui marcher sur le

pied ! Mais quand il avait du sentiment pour quelqu'un, c'était jusqu'au bout.

Toutes ces dames, dans la maison, pensaient à cet égard comme le concierge. Sitôt qu'on sut que M. Jules me voulait du bien, elles eurent pour moi des politesses dont je me serais bien passée. L'une d'elles, la Marcelle, qui logeait sur le même palier que moi et qui m'avait d'abord dévisagée avec un parfait mépris, ouvrit tout à coup sa porte au moment où je fermais la mienne.

— C'est-y vrai que t'es la môme au grand Jules ? Vrai, t'en as de la veine, j'peux bien le dire : il était mon homme avant d'être avec Adrienne et par après y a eu Armande et puis l'Anguille et puis la grande Adèle, un chameau. T'es gironde, t'es gosse : prends garde à elle, c'est un chameau, que je te dis. Une fois qu'on se crépait, elle a tiré son couteau : un cheveu de plus et c'était fini de la fille à maman. J'en ai gardé la marque sous le sein. Je te montrerai.

— Mais, Madame, lui dis-je, il y a erreur. C'est à peine si je le connais, M. Jules.

Elle eut l'air de me flairer sous le nez et tapant sur ses cuisses, elle lâcha un rire éraillé :

— Vrai ? L'aurais-tu encore ? Non, mais l'as-tu, dis ? T'es un amour.

Je pus m'apercevoir bientôt que mon histoire avait fait le tour de la maison. On m'attendait dans l'escalier pour me voir passer ; mais aucune de ces femmes qui, elles aussi peut-être, avaient connu, dans leur horrible vie, une heure d'honnêteté et d'innocence, ne songeait à me brocarder.

Je crois bien que la petite ouvrière que j'étais, avec son vieux bibi et sa pauvre robe noire, en leur

rappelant cette heure de leur passé, faisait remonter ce qu'il y avait encore d'un peu propre tout au fond d'elles. Est-ce que la flaque elle-même, toute boueuse qu'elle est, ne renferme pas un peu d'azur quand elle reflète le ciel ? Un soir, comme je rentrais, mon souper dans un sachet, six sous de pain et de charcuterie, une petite blonde qu'on nommait Mimi-la-gale, et qui avait une jambe de bois, me lança un mot ordurier ; aussitôt elle fut « ramassée » par la Marcelle :

— J'veux pas, t'entends ! Si tu recommences, j' te fous mon billet que j'te mouche.

C'ÉTAIENT, celles-là, les amazones du trottoir, ruées à la vie avec les armes que leur avait fournies la nature. Elles donnaient la chasse à l'homme, formées par lui à la traque, épiant l'heure louche du mauvais désir. Au fond, ce n'étaient que de basses prostituées qui, même la Marcelle avec son catogan noué d'un ruban rouge, comme une grande fillette vicieuse, avaient passé l'âge où la femme est désirable. Mais ce qu'elles faisaient, elles le faisaient avec l'activité régulière et vivante d'un métier. Il existait même une rivalité entre elles au sujet de leur connaissance des secrets. Toutes se vantaient d'avoir été toujours follement aimées de leurs amants d'une heure et même d'un quart d'heure.

Mon Dieu, non, je n'avais pas d'entraînement pour elles : je les plaignais de tout mon cœur, mais de loger sous le même toit et de les coudoyer dans l'escalier, je n'éprouvais pas non plus la répulsion dégoûtée qu'auraient eue les autres femmes pour ces sœurs déchues et misérables. Je la gardais, cette répulsion, pour les hommes qui étaient cause de leur ignominie. Chez la plupart, comme chez la pauvre Mélie, il y avait eu la séduction première, quelquefois le viol, presque toujours

la grossesse avec au bout l'enfant mort ou l'avortement. Ma vertu, « ma farouche » vertu me venait du mépris auquel je les vouais tous et non pas du dédain de l'amour. Quand il m'arrivait de pleurer en songeant aux femmes heureuses, à celles qui avaient un tranquille foyer avec un mari qui les choyait et refermait sur elles les bornes de l'univers, je savais bien que je n'étais ni froide ni insensible. Mais la funeste image ne tardait pas à se lever, je me disais : « Peut-être il apporte à cette femme aimée, les baisers mal essuyés qu'il reçut d'une autre ; peut-être, en sortant de ses bras, ira-t-il se rejeter aux bras de celle qu'a reconnue la bête en lui ». Il suffisait pour qu'à jamais la pensée de l'amour me fût odieuse. Je ne pouvais me figurer un homme amoureux sans l'épouvantable grimace et le halètement bestial qui, une nuit, avaient terrifié mon réveil de vierge. L'horrible jeu du vieux Barboux m'amadouant par de feintes douceurs pour mieux me capter, l'hypocrisie patiente et sournoise avec laquelle il avait guetté le moment furent pour moi les signes de l'Ogre. Il me sembla que l'amour, dans ses fureurs, tenait du meurtre ; il fallait tuer quelque chose dans la femme pour la posséder, et l'amant, le mari, en pénétrant secrètement dans la chambre nuptiale, avaient sans doute le visage homicide d'un bourreau. Ainsi toute une partie de ma vie, comme un champ foudroyé, devait demeurer dévasté à cause du dégoûtant libertinage sous l'aspect duquel s'était manifesté pour moi le désir.

Je demeurai là un mois. J'avais fini par m'habituer à ce compagnonnage avec des filles soumises.

Je leur disais bonjour en passant près d'elles, et elles me gratifiaient de leurs confidences, vous jugez lesquelles ; elles avaient fait un homme, ou deux, ou pas du tout. C'était là leur unique affaire, comme pour moi mes parapluies, comme les affaires de la boutique au temps de mon oncle. La plus jeune, qui avait bien trente ans et qui s'appelait la Guigne, me disait : « J'ai récité le matin tout mon chapelet, je suis sûre que la bonne Vierge m'enverra un miché ». Elle se donnait sans ôter son scapulaire : toutes d'ailleurs haïssaient mortellement l'homme duquel elles vivaient : il arrivait alors qu'elles cherchaient un autre amour. Un soir, la Marcelle était entrée dans ma chambre et m'avait suppliée de la laisser venir passer la nuit. Comme je me débattais, elle avait eu une crise de larmes et de passion, me jurant qu'elle ne verrait plus jamais aucun homme, si je voulais. Cette fois le monstre, l'être tentaculaire prenait, pour me séduire, un visage de femme, mais un visage enflammé et furieux, où je reconnaissais encore l'homme, le mâle éternel. Au centre de l'humanité, il y aurait donc toujours et partout, comme l'axe même du monde, la démence et l'hystérie des sexes, se cherchant et rêvant de s'accoupler, dissemblables et pareils !

— Grande dinde, me dit-elle à la fin, tu ne sais pas ce que tu refuses. J'serais riche si j'avais écouté toutes les femmes qui me l'ont demandé, et vois-tu, c'est encore le plus sûr pour se faire des rentes. Mais je voulais pas, parce que j'étais pas amoureuse, et pour une fois que ça m'arrive, pas de chance ! Mais, nom de Dieu, pourquoi aussi que t'es venue te coller contre mon mur ? Ça m'excite de te

sentir de l'autre côté avec ta jolie peau et ta chair qui ne sait rien.

Il devait me rester de cette Marcelle, avec son air de passion noire et sa terrible bouche rouge d'une chaleur de sang, l'impression troublante d'une machine de plaisir, d'un moulin qui moulait de la mort au coup de vent de ses baisers. Celle-là aussi, après tout, eût pu s'appeler la Guigne : avec la folie qu'elle avait dans le corps et sans doute ses diaboliques ruses d'amour, elle eût mérité de figurer parmi les grandes pécheresses adulées. Au lieu de cela elle faisait son métier de sentine publique, inconsciente de l'abjection où elle avait sombré, elle qui cependant avait dû être une tentation vivante au temps où elle ressemblait encore au joli portrait qu'elle gardait dans sa chambre.

Mais assez ! La vie si souvent devait m'induire en de laides fréquentations qu'il vaut mieux ne pas insister sur celles qu'il me fallut subir dès mon initiation à ma vie personnelle, en attendant que j'aie à parler des autres. Elles ne me pervertirent pas et furent plutôt pour moi des leçons de charité, de tolérance et d'oubli. En ce sens, elles me profitèrent ; du moins elles m'aidèrent à devenir ce que, en bien ou en mal, je fus par la suite.

Il y avait aussi, dans la maison, au fond de la cour, un bureau où un industriel, la plus redoutable tête d'aigrefin que j'aie jamais vu, opérait des saignées sur les « poires » en leur rachetant des reconnaissances du Mont-de-piété. A l'entresol M. et Mme Meyer (vente et achat de cheveux) filoutaient à de pauvres filles qui souvent

n'avaient plus que cette suprême fortune, les touffes profondes et lourdes que des mères avaient caressées et dans lesquelles des amants avaient mis des baisers. Ils passaient pour des négociants irréprochables ; ils avaient l'estime du quartier, lui très brun, parlant poliment et bas, des dents et des mains de dentiste (peut-être l'avait-il été autrefois ;) elle, d'une peau de pruneau, des cheveux plus noirs que nature et qui lui déteignaient dans le cou, et toujours habillée de soie, avec une grosse chaîne d'or et des bracelets d'or à chaque poignet, tous deux sournois et doucereux, comme s'ils complotaient des crimes. On sentait qu'une fois le bout des cheveux palpé par leurs inexorables doigts, toute la tête y passait : celles qui entraient dans leur antre n'en sortaient que scalpées, après le sacrifice de leur riche vie chaude, comme de petites nonnes le jour des vœux. Et c'était affreux de les voir redescendre presque rases, avec leur air de faux garçon ou comme des pustuleuses qu'on a bretaudées pour aérer leurs croûtes. J'avais, en passant devant la porte, la sensation d'un cimetière de cheveux où un fossoyeur à mesure enfouissait les belles toisons rousses, blondes et brunes, où toute cette vie voluptueuse des longues crinières pourrissait, morte comme du vieux foin mal retourné.

« Eh bien pensais-je, je ferai comme elles, le jour où je serai à bout » La nature ne m'avait-elle pas donné, à moi aussi, une crinière qui, déroulée, faisait descendre une nuit brune jusqu'à mes reins ? Mais une chose en moi aussitôt protestait : « Tu en sortiras bien sans cela ! »

Ce fut un rude apprentissage de la vie : je ne mangeais plus à ma faim. Je connus les nourritures approximatives avec lesquelles on tâche d'éluder la nature. L'oncle Barboux était ladre ; mais enfin l'argent ne manquait jamais pour la dépense courante et si on n'avait pas des menus princiers, du moins, il y avait toujours le nécessaire sur la table. Avant la fin du mois, il ne me resta de mon petit magot que quelques francs. L'achat d'une paire de pantoufles, deux ressemelages successifs de mon unique paire de bottines, les premières nécessités de l'installation m'avaient à peu près tout emporté. Je dus épargner sur le feu et la lumière ; avec un sou de savon je fis ma lessive ; j'achetai un fer à repasser pour lustrer tant bien que mal mon linge en l'étendant à terre. Et comme l'hiver tout à coup s'était mis à sévir terriblement, j'acquis pour vingt sous, chez un regrattier, une paire de galoches qui empêchèrent la neige et le dégel de me pourrir les pieds.

Ah ! ma pauvre maman, si tu avais pu voir ta petite Andrée du temps où nous étions pauvres, mais tout de même heureuses ensemble, si tu l'avais vue dans sa chambrette de misère, faisant son ménage de Jenni l'ouvrière et sur ses trois sous de

feu, mettant bouillir les quatres chemises et les trois pantalons qui étaient toute sa toilette de dessous.

Je pris l'habitude de jeûner le matin. A midi, malgré le froid, la pluie, les tapées de flocons blancs, j'allais m'acheter mon quignon de pain. Le soir, je me cuisais deux œufs qui, avec encore une fois mes deux sous de pain, étaient mon dîner; mais les œufs, au prix où je les payais n'étaient pas frais. Il arriva qu'après quinze jours de ce régime, je fus prise de maux d'estomac et d'un flux qui ne s'arrêta qu'avec un médicament du pharmacien. Je n'en continuai pas moins à traîner chaque matin mon pauvre corps en bouillie jusqu'à la boutique de Thomas. J'avais maigri, j'étais très pâle, mais je serrais les dents sur le mal de ma vie qui par moments me semblait s'en aller. Et jusqu'à la nuit je cousais, je faisais mes petits points en bonne ouvrière sans me plaindre, escomptant mes trente sous. Après tout j'avais là du feu : l'horrible odeur de linges sûris, de crachats, de pourriture qui empuantissait l'air autour de cette moribonde lâchant partout des caillots sanguinolents, me faisait expier durement ce mince avantage.

M. Jules passait moins ; M. Thomas m'apprit qu'il avait eu, à mon sujet, une dispute violente avec son Adèle qu'il avait à demi assommée. Là-dessus séparation ; ils avaient fini, toutefois, par se remettre. Il s'employait pour le moment au balayage des neiges, dans une foucade de travail.

Je dus, pour me soutenir, renoncer à mes repas trop sommaires : j'étais une des innombrables petites pauvres qui, par un miracle du bon Dieu,

arrivent à vivre de leur pauvreté sans cesser d'en mourir tous les jours. Malheureusement la nature, en me transmettant le sang rouge d'une race fortement dentée, m'avait donné du même coup un besoin torturant de pâture. La grande Marcelle me renseigna un gargot voisin où pour dix sous on avait des balthazars. Dix sous, la ruine, mais aussi le retour à la vie. Deux fois, rien ne passa, mais dès le troisième jour, je pus m'empâter de viandes tour à tour coriaces ou trop flasques, macérées dans des vinaigres ou de vagues madères.

Après la semaine, il ne me resta plus que six francs, mais ceux-là, pour ne pas y toucher, avec je ne sais quelle idée qu'ils pourraient servir à me faire dire une messe de pauvre si je mourais, je les tenais cachés dans un trou du plancher et de toutes mes forces je m'efforçais de les oublier. Ah ! oui, il y aurait bien eu les cent sous prêtés à Ancelin ; mais comme il ne m'en avait plus reparlé, je ne lui en parlais plus non plus. Des trois dimanches du mois, je ne le vis qu'une fois ; justement il tomba une telle neige, ce jour-là, que nous le passâmes près d'une bouche de calorifère, à Cluny. Le pauvre garçon, je crois, avait dû vendre son pardessus et, tout blotti contre moi, nos bras enlacés, il frissonnait sous son veston léger, boutonné jusqu'aux oreilles.

Je me trouvai sans charbon et sans pétrole, avec la mort au bout sous son double masque de dèche et de famine Je pensais ; « Si cependant on pouvait se passer de manger ! » J'essayai, je pus gagner un jour, je pensais sans cesse à la grosse saucisse qui se vendait à Vernon. Cela me mettait à la tor-

ture ; j'éprouvais le besoin d'en parler avec Thomas, j'en aurais parlé aux gens de la rue.

Ce soir-là, en rentrant chez moi, je tombai : je restai longtemps sur le plancher glacé ; une coulée de froid terrible soufflait sous la porte. A la fin une hallucination me prit ; je crus voir la saucisse dans un papier sur mon lit ; je me relevai, je farfouillai dans les draps : la saucisse n'y était pas. Au dedans de moi, j'avais la sensation d'un trou immense : quelque chose criait, un cri sourd, égal et continu, et qui était comme l'aboi d'une bête sous ma peau. J'étais calme pourtant ; je pensais en riant que je n'aurais eu qu'à aller à la cachette, à enlever ce qu'il y avait dessous et à frapper contre le mur : la Marcelle serait venue ; elle aurait fait monter du vin, un consommé, de quoi ne pas mourir, Je ne voulus pas : je me persuade aujourd'hui encore que ce fut là de ma part le signe de l'énergie indomptable que je mis plus tard à vivre, à vouloir vivre. Je m'écrasais l'estomac dans mon matelas, je m'étais serré le ventre avec une de mes trois chemises sur laquelle j'avais tiré autant que je pouvais ; et j'attendais toujours.

Au matin la grande douleur était passée ; il me parut que je pourrais gagner encore un jour. Je descendis en me tenant à la rampe, je me trouvai dans la rue comme un corps sans âme. Le froid était si terrible que presque aussitôt je me sentis fléchir On me porta à la loge où Mme Chamelin me ranima d'un chaudeau. Après quoi, son mari me prit dans ses bras et me monta comme une enfant à ma chambre. Je ne souffrais pas, il me semblait vivre en dehors du réel, parmi des ombres qui ondulaient,

glissaient jusqu'à mon chevet, et puis devenaient quelque chose de très lourd qui m'écrasait. J'avais les yeux grands ouverts : la sensation du silence surtout était effrayante ; j'étais morte et je vivais, je vivais d'une vie intense, au sein de la mort même. Et je ne parlais pas ; je disais au dedans de moi : « Maman ! maman ! » d'un grand cri sans paroles et qui ne sortait pas.

Elle fut près de moi ; elle tenait ma main dans la sienne ; elle aussi me disait des choses sans voix et que je ne comprenais pas. C'était, après tout, très doux, infiniment lointain et doux, comme dans un autre monde. Et puis des cuillerées d'eau qu'on me fit prendre, très peu d'eau à la fois, stimulèrent la vie. Dans un nuage je reconnus la Marcelle assise près du lit et me tenant la main. Lentement une parole se formula :

— Qu'est-ce qui est arrivé ?

— Rien. Un étourdissement.

Cette pauvre bête de fille à tout le monde me baisait les joues, le cou avec une passion de pitié. Elle demeura près de moi jusqu'à la nuit, en jupon effiloché, un châle sur ses épaules nues, des savates aux pieds, telle qu'elle avait couru chez le pharmacien. C'est lui qui avait diagnostiqué mon mal, la faim. Elle essaya de me gronder, du coup de gueule qu'elle avait à la rue, m'appelant son pigeon et chameau à la fois. Mais cette voix dure et éraillée me cassait le tympan ; elle vit que je souffrais de son bruit de paroles, jusqu'à en mourir. Pendant des heures, elle ne parla plus, me collant à la peau sa bouche chaude et puis se levant, laissant du bout de la cuillère filtrer entre mes lèvres la petit gorgée d'eau.

La nuit tombée, elle me dit :

— J'fais rien depuis deux jours ; fait trop froid les michés sont gelés ; mais sois tranquille, j'descends à la rue, faudra bien que j'en lève un. Demain tu manqueras de rien.

Je voulus la retenir ; son châle me resta dans les mains ; la porte se fermait ensuite sur le glissement de ses savates. Je l'entendis qui ouvrait la sienne : elle demeura chez elle le temps de s'habiller et sortit.

Comme une paralytique, sans pouvoir bouger, j'écoutais, toute morte, avec la vie de ma pensée en moi. Des pas bientôt remontèrent, un bruit de grosses bottes et de petits talons. Cela s'arrêta à sa porte et une clef tourna. Là, de l'autre côté du mur, un être humain, une chose de chair et d'âme après tout comme moi, se prostituait pour me donner du pain, alors que, dans le trou du plancher, il y aurait eu de quoi lui assurer à elle-même le droit de ressembler, ne fut-ce que deux jours, aux autres femmes. Je ne sais pas s'il peut se présenter quelque chose de plus affreux dans la vie d'une fille encore vierge et méprisante de l'homme que l'acceptation forcée du denier de ce même homme prélevé sur le sacrifice amoureux de la femme. Cependant je ne sentis pas tout de suite l'horreur de cela ; ce ne fut qu'une perception assez confuse, comme pour une chose qui se serait passée en dehors de ma vie immédiate. Je me disais: « Elle est sortie, elle rentre, il y a deux pas dans l'escalier : elle va revenir ».

Mes idées n'allaient pas plus loin.

Elle rouvrit sa porte, jura un bon coup en

injuriant l'individu dont les bottes talonnaient de marche en marche et tout à coup, riant de sa grande bouche rouge, elle entrait dans ma chambre, déposait sur la table une pièce de quarante sous.

— Tiens, prends toujours. On tâchera de faire mieux demain.

C'est alors seulement que le sens de la réalité me revint. Je me mis à crier des mots sans suite, le haut du corps hors du lit et montrant avec la main un endroit du plancher.

— Là ! là !...

Elle se baissa, chercha, retira le petit paquet dans lequel j'avais ficelé les quelques pièces.

— T'avais donc de l'argent que tu disais pas ? fit-elle avec un sursaut. Eh bien, j'suis qu'une putain, mais je n'aurais pas fait çà. Si bien que c'est tout comme si j'avais turbiné cette fois pour l'honneur.

Et soupesant les pièces dans ses mains :

— Y a pas, y a pas, c'est des vraies pièces. T'es rien rosse, ma fille !

Moi je lui disais doucement :

— Pardon, pardon, je vous dirai plus tard. Mais prenez tout, je ne veux rien garder.

Elle se calma et me recouvrant les bras :

— Bon, on verra, mais prends pas froid. Là ! t'es tout de même mon amour.

En racontant après tant de temps cette étrange histoire, il me passe encore une rougeur. Que je n'eusse point eu cet argent caché, il m'aurait fallu ou mourir ou accepter l'obole infâme. Mais l'ayant reçue, je n'aurais pu mériter de m'appeler encore une honnête fille qu'en descendant à mon tour me

prostituer à la rue pour la lui remettre sans délai, cette aumône d'amour, sacrée comme toute dette qui a pour enjeu la vie !

Le lendemain je pus prendre un peu de bouillon : ce fut elle encore qui alla m'en prendre pour trois sous chez le boucher. Je n'oublierai jamais sa joie quand elle me vit le lapper à petits coups comme un chat : ni elle ni moi ne possédions de cuillère. Et elle battait des mains, elle criait :

— C'est qu'elle boit !

Et là-dessus un gros juron.

C'est ce jour-là que je lui fis ma confession. La vierge ignorante raconta sa vie à la fille publique, sa pauvre vie sans péché et qui n'avait subi que l'effleurement de la souillure, Elle la lui dit avec humilité comme elle eût parlé à une autre femme, son égale, restée droite et simple de cœur. Je ne sais pas comment cette autre femme eût pris la confidence ; je sais seulement que celle-ci, dans son abjection, pleura ; il lui monta du fond de la vie des larmes naïves, sincères, spontanées, de belles larmes fraîches de Madeleine pour le mal d'innocence d'une sœur. Et il y eut encore ceci : c'est que la prostituée se laissa tomber à genoux près du lit, bredouillant :

— Ma gosse, ma pauvre gosse, y en a plus comme toi. T'es pour moi comme la sainte Vierge au temps où j'allais au catéchisme.

Dans le grand désarroi de ma vie présente, j'éprouvai le besoin de me rattacher à quelque chose de ma vie passée : la première ne m'avait pas réussi. Je sortais de l'épreuve comme d'une maladie, à l'hôpital près ; sans la grande Marcelle, il eût bien fallu m'y porter. Je me traînai donc un soir, un peu avant la fermeture de son établissement, jusque chez Mme Clotilde. Tout de suite, à ma pâleur, à ma faiblesse elle devina :

— Ah ! ma pauvre enfant ! Dans quel état vous nous revenez !

Je lui racontai l'horrible mois. Elle me gronda, me reprocha de n'être pas venue plus tôt. Avait-elle souvent parlé de moi avec Estelle !

— Pardonnez-moi, ma chère madame, mais je ne voulais pas vous causer de la peine. J'espérais toujours que la chance tournerait. Et voilà que tout de même c'est moi, votre petite Andrée, qui suis là.

— C'est vrai, te voilà ! Eh bien, il s'en est passé depuis que t'es partie ! M. Barboux a pris une petite servante, une fille qui le mène par le nez et lui mange son argent. Mais va, tu es bien vengée : il est la risée du passage.

En poussant la tête hors du couloir, je pus voir

la boutique fermée : en haut, derrière le rideau, une lumière brûlait : cette guenuche sans doute occupait la petite chambre où j'avais vécu si longtemps. Et la bonne femme repartait :

— Ah ! ma fille, ma pauvre fille ! Si seulement tu m'avais donné ton adresse ! Je t'aurais cherché quelque chose. Avec tout le beau monde qui vient ici, ce n'eût pas été difficile.

Elle se donna tout à coup une petite tape sur la tête.

— Mais j'y pense, sac à papier ! Oui, peut-être une affaire pour toi. L'autre jour, il est venu un monsieur qui m'a demandé si je ne lui connaissais pas pour sa mère une jeune personne. Ah ! ma mémoire ! Attends, ça va venir. Une jeune personne pour lui faire la lecture et qui eût fait aussi les petites besognes de l'appartement. Je crois même qu'il m'a laissé sa carte, ce monsieur.

Elle fouilla dans le tiroir du petit meuble qui lui servait de bureau et finit par retrouver un carton sale et recroquevillé, où se lisait « Léonce Adhémar Le Blairot », avec l'adresse, un numéro d'une rue voisine.

— Ah ! Mme Clotilde, m'écriai-je vous avez raison ; c'est peut-être le salut.

Je résolus d'y aller le lendemain. C'était, au quatrième, dans le dédale de corridors d'une vieille maison délabrée, un appartement très sombre et qui dès l'entrée m'apparut d'une malpropreté peu ragoûtante. On ne m'avait pas ouvert tout de suite : il m'avait fallu tirer plusieurs fois le cordon de la sonnette ; mais le concierge m'avait prévenue que la dame était un peu sourde. Et à la fin, une voix

grasse et essoufflée, de l'autre côté de la porte, avait demandé qui était là :

— C'est la jeune fille pour la place.

— Ah bon, attendez.

Je demeurai là assez longtemps encore et enfin une main tira les verrous. J'aperçus, par l'entrebaillement, un paquet humain en forme de cloche, avec une petite tête grise sous un chapeau sans brides. Presque aussitôt apparut, visiblement apeurée et s'effaçant derrière les bras qu'elle ouvrait comme pour le protéger, une espèce de grand garçon étirant et rentrant un cou en canon de lorgnette, avec des yeux clignotants d'oiseau de nuit.

— N'entrez pas tout d'une fois, faites un pas, et puis encore un pas. Et surtout parlez haut à cause de mon fils qui a l'oreille un peu faible.

— Maman a comme cela ses idées ; ne prenez pas attention, mademoiselle, fit le grand garçon.

Je passai dans une pièce encombrée de meubles comme un encan : une lézarde de lumière fendait les rideaux. Et maintenant je pouvais voir l'extraordinaire assemblage de cette mère et de ce fils. Elle avait bien huit à dix jupons passés l'un sur l'autre, d'une rondeur de grosse poire à la base et qui dans le haut s'amincissait, finissait dans une figure roséolée, au nez épais et aux bajoues tombantes, sous un ridicule tapin à forme de cabriolet.

Constamment elle se retournait sur son fils et, bien qu'il se tût, elle lui criait :

— Adhémar, tais-toi donc. Voyez-vous, mon enfant, c'est chez lui une manie : il tient à placer son mot partout.

— Bon, on le sait bien ! disait le grand garçon en tirant sur les manches d'un veston gras à carreaux de toile à matelas, et qui ne parvenait pas à recouvrir ses poignets.

Je fus bien étonnée : avec son visage ratatiné et glabre, une mousse de cheveux rares sur sa tête en pointe, long, très maigre et courbé, il avait l'air d'un grand singe malade. Je vis qu'il m'observait de ses étranges yeux larveux, détournant son regard sitôt que moi-même je l'observais. Celui que j'avais pris pour un grand garçon était plutôt un vieil homme déjà.

Après un entretien de plus d'une heure, tous les trois, comme des ombres, dans la demi-nuit de cette grande pièce, il fut entendu que j'entrerais le surlendemain, aux gages de quarante francs le mois. Mon principal office consistait à faire tous les jours trois ou quatre heures de lecture à Mme Le Blairot jusqu'à ce qu'elle s'endormît. Une femme du quartier arrivait le matin vaquer au gros du ménage.

Je descendis en courant apprendre la bonne nouvelle à Mme Clotilde. Elle voulut bien m'avancer l'argent nécessaire à payer mes petits arriérés ; nous étions toutes deux très émues. Il me semblait que ma vie allait changer d'aspect et elle me rappelait qu'au Grand siècle, bien des grandes dames de la Cour avaient commencé par l'évier : je partais de plus haut qu'elles. Je grimpai ensuite faire mes adieux aux Thomas. L'homme, bourru à son ordinaire, me donna raison, mais Mme Sophie montra de l'aigreur. Ce fut une délivrance quand je quittai leur affreuse boutique empestée d'une odeur de char-

nier. Le pis vint ensuite : il me fallut avertir la grande Marcelle. J'avais le cœur gros en allant frapper à sa porte.

— Ah! la petite rosse qui me plaque! cria-t-elle aussitôt que j'eus parlé. Moi qui m'étais faite à l'idée que tu aurais été là toujours près de moi. Qu'est-ce que tu veux que je fasse quand tu seras partie ? Mais dis donc que c'est pour te mettre avec un homme! Voyons, c'est-y ou c'est-y pas ? Tu sais, je suis jalouse : si jamais je le connais, je le saigne.

Elle n'avait pas dû avoir plus de fureur et de peine en perdant le grand Jules, qui avait été son vrai amour. Je me sentis secouée entre ses poings comme un chiffon.

Je dus lui promettre que je viendrais la voir un jour, après quoi, elle m'embrassa à pleines lèvres et me rouvrit sa porte. Comme depuis deux jours elle était grippée, je la suppliai de se soigner. Elle eut son terrible rire de bête

— De quoi ! C'est-y seulement que ma peau est à moi ?

J'entrai le surlendemain chez Mme Le Blairot. Je n'y étais pas d'une heure que je vis à quels maniaques j'avais affaire. Cette vieille personne suintant le gras-fondu, ne quittait son chapeau que pour se mettre au lit. Elle retirait alors une partie de ses jupons et gardait les autres avec lesquels elle se couchait. Elle occupait un lit à baldaquin, vaste comme un carrosse et dont les panneaux, à la tête et aux pieds, avaient dû être raffermis par des ferrures. Toute la pièce s'encombrait de meubles. Il y avait six fauteuils à haut dossier et garnis de gobelins, une immense armoire ne

chêne où s'entassaient des mois entiers de linge sale, et sur une grossière table de bois blanc, un délicieux cabinet florentin en écaille figurant un petit salon de glaces entre des colonnes de cuivre torsé. Des paniers, des cartons, une niche à chien, des mannes de livres renversées, toute une défroque démodée, élimée, mangée des mites s'empilaient sur les fauteuils. Le salon, la salle à manger, les autres pièces de l'appartement offraient le même tohu-bohu. La mère et le fils vivaient là, dans un désordre et une saleté sans nom.

A dix heures, Mme Camus, la ménagère, arrivait tirer la sonnette : c'était une femme à visage blanc comme la mort et qui avait dû être belle. Elle disait les mots les plus grossiers avec des gestes dégoûtés et dignes. Je sus tout de suite l'espèce de considération qu'elle avait pour ses maîtres.

— Ah ! ma petite, si vous saviez ce qu'il y a d'argent et de titres de propreté dans toute cette crasse ! Ça vit dans le caca et c'est riche à millions. La vieille fait dans son lit pour qu'on ne s'avise pas de toucher aux liasses sur lesquelles elle couche. Et vous savez, ses dix jupons, c'est cousu avec des billets de banque. Voilà six ans que je fais le ménage : jamais ce chameau-là ne m'a seulement permis de déplacer un des fauteuils. C'est son grand dadais de fils qu'elle oblige à jouer du plumeau quand, à force de poussière et de tout le reste, l'appartement est devenu comme une grand'route. Oh ! la vache ! Ça a des châteaux et des bois, ma chère, et tout un village. Et vas-y voir, c'est mangé de poux et de punaises.

A midi Mme Camus cuisait sur un réchaud les

invariables côtelettes : chacun en avait une, jamais plus, qu'on déposait sur une table sans nappe, mais recouverte d'un châle des Indes raide de sauces et de bavures séchées. L'air n'était pas renouvelé ; cela puait les détritus, les vieux os jetés derrière le paravent, les fonds de chaises et une odeur de corps non lavés. Après celle dont j'avais tant souffert chez les Thomas, je n'avais vraiment pas de chance.

Sa côtelette dépécée, M. Adhémar disparaissait dans les deux pièces qui lui étaient réservées et où personne ne pénétrait. Mme Camus m'avait assuré qu'il se passait là des choses inexprimables : elle l'entendait parfois hurler derrière les portes ; il semblait toujours parler avec quelqu'un. Lui-même faisait son lit : une fois elle avait trouvé dans le salon un paquet de draps où il avait couché et qui étaient tiquetés de petites taches de sang.

Mme Le Blairot, sitôt qu'il était parti, se laissait tomber dans un fauteuil à oreillères, ayant près d'elle une canne dont je ne devais pas tarder à connaître l'emploi. Ses huit jupons par-dessus son gros ventre lui mangeaient presque toute la taille en sorte qu'on ne lui voyait, une fois assise, que les épaules et l'éternel cabriolet d'où s'échappaient de rares cheveux d'un gris limonadeux. La tête renversée en arrière et les yeux fermés, elle ressemblait à un lézard monstrueux digérant au soleil. Moi assise près d'elle, très bas, sur un tabouret, je faisais mon office de liseuse : pendant des heures je lisais, je ne cessais pas de lire, prenant tout juste le temps de me mouiller la bouche du bout de la langue, et pour une minute de silence,

quand par exemple, j'étais obligée de me moucher, la voyant tout à coup ouvrir un horrible œil de cacatois et me fixer comme si je lui volais un des instants qu'elle me payait.

Ce que je lisais ? Le fonds d'un cabinet de lecture voisin, tout ce qui peut traîner de vieux romans gras, cent fois lus, dans une petite boutique de papetier. Comme je n'avais jamais pu beaucoup me livrer à la lecture, je prenais goût aux aventures extraordinaires d'un Dumas, d'un Soulié et d'un Sue. Mais je n'arrivais pas toujours au bout du volume : Mme Le Blairot levait sa canne et d'un coup sec me faisait tomber le tome des doigts. Je savais ainsi que je devais passer à un autre récit. Et le jour, le pauvre jour d'hiver remontait ; je me collais contre le froid des vitres, lisant toujours, lisant jusqu'à la dernière filtrée de clarté, les yeux rouges et malades. J'allumais ensuite la lampe, un vieux carcel à l'huile grasse qui répandait sur les pages une tache de lumière brouillée où il me fallait suivre de ligne en ligne les caractères, la vue par moments si affaiblie que je devais m'excuser et lui demander la permission de me tamponner les paupières.

Jamais M. Adhémar n'assistait à ces lectures : elles duraient jusqu'au moment où la canne tombait des mains de Mme Le Blairot. Sa tête alors chavirait du côté de l'oreiller, au bout de son cou caronculeux d'où partait un bruit étrange et sifflant, qui ensuite remontait dans le nez ou fusait au coin des lèvres en petits claquements de salive.

C'était pour moi la trêve. Je pouvais alors me mettre à la couture, car il m'était strictement

défendu de demeurer les mains inactives. Et je reprisais du linge fétide et souillé, je rapiéçais des hardes, je redevenais une espèce de femme de chambre après avoir été la demoiselle de compagnie et la lectrice. Oui, mais je gagnais mes quarante francs au mois, mais j'avais un lit, mais je mangeais à peu près à ma faim, et pour l'instant c'était l'essentiel.

Tant de pauvres filles comme moi s'étaient succédé chez Mme Le Blairot qu'elle ne retenait plus bien les noms et m'appelait tantôt Arthémise, Adélaïde ou Manon. Je n'étais plus un être vivant, mais un emploi, une fonction qui consistait à lire pour endormir cette vieille dame qui ne trouvait le sommeil que lentement assoupie par le bourdonnement de la voix. Elle se réveillait au bout d'une heure et goûtait alors de tisane, de petits pains, de rondelles de charcuterie dont elle se gavait économiquement. M. Adhémar quittait ses deux chambres et venait, en mangeant ce qu'elle lui laissait, passer un bout de soirée près de ses huit jupons.

Elle le tyrannisait, l'empêchait de sortir, le traitait en enfant. Je sus par Mme Camus qu'il avait plus de quarante ans, tout usé et recroquevillé dans l'ombre de cette femme bigote et qui l'avait lui-même abigoti. Au lit, le matin, pendant des heures, elle marmottait des prières, ses épais fanons sillonnés de la salive qui lui coulait de la bouche. Comme elle avait les jambes enflées et ne pouvait plus se rendre à la messe, son fils la lui chantait, une chemise blanche passée comme un surplis sur un vieux veston gras. J'avais, quant à moi,

obtenu la permission d'aller à l'église, mais à la condition de dire trois chapelets pour elle.

Le temps s'écoulait ainsi : après une dernière lecture qui parfois se prolongeait, comme celle de l'après-midi, pendant des heures, elle sentait enfin venir le sommeil. Je lui ôtais la moitié de ses jupons et l'aidais à se hisser sous son baldaquin. Je couchais, moi, dans un cabinet qui joignait sa chambre. Mais il me fallait encore, avant de me mettre au lit, lui apporter les clefs de toutes les pièces de l'appartement, sans oublier celles qui fermaient les chambres de M. Adhémar. Après quoi enfin, je pouvais faire ma prière.

Un soir, en rentrant d'une course dont Mme Le Blairot m'avait chargée dans le quartier, je fus témoin d'une scène extraordinaire ; sans doute on avait cru mon absence plus longue. Ayant entendu un grand remue-ménage dans le salon, je mis l'œil à la serrure et vis le vieil enfant qui, du bout de la canne de sa mère, fourgonnait furieusement sous les meubles. Mme Le Blairot, ses jupes remontées, comme par peur de se souiller à un contact impur, lui désignait elle-même les coins où il travaillait de son bâton. Le carcel éclairait la danse fantastique des ombres sur les murs et le plafond. A chaque coup qu'il frappait, je l'entendais qui criait :

— Vade retro Satanas !

Mme Camus à qui je racontai la chose, me dit que c'était leur façon de chasser le diable de l'appartement. Ils vivaient dans la crainte perpétuelle du péché et, sitôt que l'un ou l'autre croyait en avoir commis un, ils se mettaient ensemble à traquer le

malin esprit, qu'ils rendaient responsable de leurs défaillances.

C'était là une singulière condition pour une jeune fille propre, tranquille et assez libre d'esprit. Je m'y serais faite peut-être à la longue, sans l'attention que le fils de Mme Le Blairot prit tout à coup à moi. Ses yeux de poisson s'allumaient tandis que, sans me regarder ouvertement, il suivait mes mouvements. Il soupirait, poussait de petits cris de bête blessée, se signait et toujours cherchait l'occasion de se frotter à mes jupes. Un jour il me pinça au gras du bras. Et aussitôt après, d'une peur d'animal traqué, il fuyait, courait s'enfermer dans sa chambre.

Je remarquai bientôt qu'il avait les vices du singe dont il avait aussi le visage. Il m'en parut d'autant plus dégoûtant. Maintenant il ouvrait sa porte, quand je passais; il voulait me parler, mais il tremblait si fort qu'aucun son ne partait. Un jour, cependant, en sanglotant il me supplia de prendre en pitié ses tourments.

— Mais qu'avez-vous, monsieur ?

— Ce que j'ai... oh ! oh !

Il me passa aux doigts une corde à gros nœuds et hérissée de pointes de fer et cette fois, il se mit à crier :

— Je suis un si grand pécheur, je péche le jour et la nuit. Oh ! oh ! oh ! prenez cette discipline et frappez de toutes vos forces, jusqu'à ce que le sang coule. Oh ! n'ayez pas peur, je ne vous ferai rien, je ne veux que cela, oui, que mon sang coule pendant que je prierai Dieu.

Je rejetai avec horreur la corde : je ne comprenais rien au service qu'il attendait de moi. Il recom-

mença à quelques jours de là, gémissant comme un chien dans l'ombre et toujours me suppliant de le flageller avec la corde à têtes de clous. Je ne sais comment il se fit que, cédant à la fin à ses prières, je m'y appliquai de toutes mes forces.

— Bien ! mais plus fort, frappez plus fort, criait-il. Encore ! encore ! Ah ! quel supplice délicieux ! Mon Dieu, acceptez-le en signe de mon repentir. Plus fort, plus fort, plus fort !

Il arracha sa veste : il ne portait pas de chemise ; je vis son dos écorché et dégoûtant de sang. Et il rugissait à voix basse, les yeux révulsés :

— Seigneur... Plus fort...

J'ignorais les folies de ce sadisme que devaient m'apprendre plus tard les livres. Je fus épouvantée et perdant la tête, dans ma fureur et mon dégoût, je me mis à le cingler comme on corrigerait un animal. Je ne sais ce qui se passa : il se tordit, son masque était ravagé par d'atroces souffrances ; les yeux lui jaillissaient de la tête. C'est bien ainsi qu'on se figure les damnés parmi les flammes éternelles. De ses dents serrées comme un étau ne sortirent plus que des cris sourds, des plaintes inarticulées et soudain, il se jetait sur moi : je me sentis prise entre ses mains qui s'accrochaient à mes vêtements. Je me débattis, il roula sous moi sans toutefois me lâcher. Dans la lutte, la manche de ma robe s'était déchirée : à la vue de ma chair à nu, il lui prit une fureur nouvelle ; j'eus son haleine à ma peau et de ses mauvaises dents il me fit au gros du bras une morsure dont il aspira goulûment le sang. Je le vis ensuite se convulser dans un spasme, tandis que je me rejetais du côté de la porte.

Mon mois finissait le lendemain : c'était un samedi, veille de l'unique jour de sortie que m'accordait Mme Le Blairot. Je décidai de ne rien lui dire de la démence de son fils : je l'avertis seulement que ma santé ne me permettait pas de demeurer à son service. Cette vieille femme aussitôt trouva un courage singulier pour me poursuivre, la canne levée. Mais Mme Camus qui était là se mit à l'accabler de grosses injures en lui rappelant qu'après tout j'étais libre d'agir comme je l'entendais. Grâce à elle, je pus, l'après-midi, descendre mes paquets chez la concierge, une petite femme malade qui m'avait témoigné de l'intérêt.

J'avais écrit à Ancelin qu'il me réservât son dimanche ; mais voilà que le dimanche arrivé, au moment où je me disposais à la quitter définitivement, Mme Le Blairot m'accuse d'avoir ensorcelé son fils. Elle parle d'ameuter le quartier ; elle envoie chercher un abbé qui leur faisait parfois visite. C'était un petit homme remuant, un gros pince-nez en corne sur un nez en poire, avec une bouche de polichinelle, une taroupe entre les sourcils et des picots de vieille barbe aux joues. Il arrive, paraît comprendre tout de suite de quoi il s'agit. Il demande à voir ce dégoûtant Le Blairot, le sermonne,

déclare à sa mère qu'à coup sûr je lui ai jeté un sort. En même temps il me regarde d'aguignettes, comme pour me dire qu'il n'est pas dupe de toute cette comédie. Comme je lui avais dit, à son entrée, que celle-ci avait uniquement pour but de me retenir dans une maison dont j'avais horreur, il finit par exiger de Mme Le Blairot qu'elle me congédie sur le champ. Ce n'est qu'alors qu'elle se résigne à me payer, pièce à pièce, en écus vert-de-grisés, les quarante francs qu'elle me doit.

Je crus échapper à une clinique d'hôpital, à un asile d'aliénés : il était dit que j'entrerais dans la vie par une porte qui ouvrait sur les infirmités et les laideurs de la créature. Mais ne l'avais-je pas voulu ? De quoi me serais-je plainte dès lors, puisque le mal comme le bien résultait de l'exercice libre de ma volonté ? Il me suffisait de raisonner ainsi pour me retrouver en force devant l'événement.

Avec mes quarante francs, le monde me sembla à moi. Sitôt que j'aperçus Ancelin, je courus vers lui, de l'élan de nos premières rencontres : il y avait un mois entier que je ne l'avais vu. Tout aussitôt, il examina rapidement ma toilette ; sans doute il en tira la conclusion que je ne m'étais pas enrichie depuis notre dernier dimanche. J'avais la robe bleue qu'il avait tant aimée dans les commencements, mais un peu plus défraîchie, et, dans ma précipitation, j'avais oublié de fixer le ruban à mes cheveux.

La chance, au contraire, lui avait visiblement souri à lui. Il portait un pardessus neuf et des bottes vernies : je lui demandai en riant s'il avait fait un héritage ; il me répondit, un dit peu gêné, qu'il s'était renippé sur une petite somme qui lui avait

été envoyée de chez lui. J'eus l'impression encore une fois qu'il me cachait la vérité. Ce qui est pire, c'est que je ne le voyais plus avec les mêmes yeux. Je craignis qu'il ne me devînt indifférent : il me parut avoir perdu de son charme de gentillesse et de sensibilité. Non, ce n'était plus mon petit Ancelin Painparé du dernier été, si frais, si jeune et si spontané. Sans doute nous eûmes à la rue l'air d'un jeune ménage un peu rassis déjà, car personne ne se retourna sur nous ; et je me rappelais ces autres dimanches où nos rires à nos lèvres sonnaient une si joyeuse fanfare.

Je dus lui prendre le bras qu'il n'avait pas songé à m'offrir, et enfin je lui lâchai la nouvelle : j'étais encore une fois à la rue. Il en montra du dépit.

— Vrai, fit-il, tu manques de souplesse.

Je me souviens d'avoir beaucoup ri du mot dans le moment. Il finit du reste par convenir que je m'avais pas eu tort quand je lui eus appris, sans aller jusqu'au bout, que le fils de Mme Le Blairot n'avait mordu le bras dans un accès de folie. Presque aussitôt, il se mit à me parler de sa vie à lui : le patron était content et lui confiait les travaux fins. Mais on ne lui tirait pas facilement de l'argent.

— J'avais même un peu compté sur vous, Andrée. Si vous pouviez me faire une nouvelle petite avance, je vous la remettrais avec l'autre avant la Noël. Je serai riche d'ici là.

Il cessait de me tutoyer quand il s'agissait d'argent. Je lui remis dix francs ; je ne savais pas refuser ; je lui aurais donné la moitié de ce que je possédais s'il me l'avait demandé.

Oh ! tout avait bien changé ! Comme le passé main-

tenant se reculait de nous, ce passé qui était notre enfance, la famille, le pays ! Nous parûmes l'avoir oublié ; il raconta qu'il pariait aux courses ; il avait gagné ; il était plein de projets. De nous deux, c'était lui qui, joliment habillé et en passe de devenir un « artiste » en cheveux, établi pour son compte, avait monté. Moi, je cessais d'être la petite Mlle Piègre qui avait habité la plus belle maison de la rue : je n'étais plus qu'une pauvre fille qui péniblement gagnait son existence.

Ce fut une journée assez maussade : aucun de nous n'était en train ; il me donna à entendre qu'il avait renoncé à une joyeuse compagnie pour passer le dimanche avec moi.

— Tu le regrettes, méchant Ancelin ?

— Je t'assure que non.

Il me parla surtout d'une dame qui était la mère d'un de ses amis et qui avait de l'agrément. Le mari absent, on s'amusait chez elle à jouer aux petits jeux. Je vis qu'il m'observait du coin de son joli œil rusé : il sembla vouloir me faire une confidence.

— Avoue donc que tu lui plais et qu'elle te plait à toi aussi, lui dis-je sans l'apparence d'une jalousie.

Il se défendit. Non, ce n'était pas cela ; mais comme le fils de cette dame était aussi dans la partie, il se pourrait qu'elle les établît un jour tous les deux. Ce fut un aspect imprévu du gentil Ancelin : il m'apparut soudain un petit requin chez qui les dents commençaient à pousser. J'eus un gros soupir : il me sembla que c'en serait bientôt fini de nos jolis dimanches d'autrefois.

Je fis les frais d'un petit dîner dans un restaurant

qu'il connaissait. Il y salua des jeunes gens à haut col et ce fut lui qui commanda le menu. Celui-ci fut important et me donna à penser qu'Ancelin ne cessait pas de me traiter en fille riche. Il me proposa ensuite de me mener dans un music-hall pour lequel il avait des billets; mais j'étais sans logement, et la nuit s'avançait. Nous nous embrassâmes en nous donnant rendez-vous pour Noël. Je tâtai si j'avais toujours dans ma poche le peigne et le savon et j'allai me retenir une chambre.

Au fond d'un couloir, dans un escalier puant l'ammoniaque, des filles en chapeaux à nœuds de rubans qui me dévisagent et tout de suite s'informent pour quelle place je viens. Mon tour arrive : je pousse la porte que signale une plaque de cuivre : *Agence de placement de sujets*. Et je suis chez Mme Floriane, un monstre qui tousse, renâcle, souffle, très rouge, le nez bubonné, tassée dans un fauteuil de moleskine, devant une table malpropre et encombrée. Quand je lui ai dit mon désir d'entrer comme demoiselle de compagnie chez une vieille dame, elle sursaute et me regarde par-dessus son pince-nez.

— Pas dégoûtée...

Elle ouvre un registre et m'inscrit : elle me dit de repasser le lendemain Elle m'allège d'une pièce de cent sous pour l'inscription, j'aurais autant à payer, une fois placée.

Le lendemain rien, et le surlendemain Mme Floriane, très digne, m'annonce que c'est très difficile, qu'il n'y a guère d'occasion, et elle me conseille de me placer, en attendant, comme seconde femme de chambre, chez une dame où il y a des profits.

— C'est justement une jeune fille gentille qu'il lui faut. Elle reçoit du joli monde. Une dame très bien.

Je suis déçue, mais je songe à la baisse de mes fonds. Après tout, pourquoi pas cela en attendant, comme la grosse femme me l'a dit ?

L'adresse : Mme de Saint Léon.

Une grande fille hardie, en bonnichon blanc sur des cheveux hauts et très noirs, m'ouvre la porte, me flaire, l'air pincé et froid.

— Madame est occupée. Repassez dans une heure.

Quand je reviens, madame est toujours occupée, mais elle a été informée de ma visite par Mme Floriane et elle m'attendra à deux heures. Enfin je puis la voir. Je me trouve devant une femme sans âge, des lunettes d'or sur de jolis yeux couleur fleur de lin, grande et distinguée, avec de belles mains.

— C'est vous la jeune personne ! Ah très bien ! Tournez vous... Je vous habillerai. Il vient du monde, il faut être douce et polie... Vous faites vos devoirs religieux ? Oui ? C'est parfait. Le gage? Quarante francs, mais il y a des bénéfices.

Elle parlait d'une voix claire, musicale, en souriant. Je n'eus rien à dire qu'à incliner la tête, et sans savoir de quelle industrie on s'occupait dans la maison, je me trouvai engagée. Je ne tardai guère à être renseignée. Mme de Saint Léon, qui avait, m'assura-t-on, de la naissance, s'employait à initier de vieux messieurs étrangers à la connaissance de la langue française. Il y avait dans le salon une dizaine de fauteuils que cette assistance choisie venait occuper trois fois la semaine. On servait du thé, des grogs, de la bière tandis que, assise sur une petite estrade, Mme de Saint Léon lisait des auteurs.

La grande fille à bonnichon blanc recevait,

m'aidait dans l'antichambre à ôter les pardessus et à délivrer les numéros du vestiaire. Je remarquai qu'elle avait du succès auprès de certains clients de la maison, à type exotique accentué, le teint basané et les moustaches en faucille. Colette me laissa entendre qu'ils avaient été pour la plupart présidents d'une république quelque part, dans des pays de singes : tous portaient des noms à désinences sonores et précédés du titre de « général ». Il y avait en dehors de cette clientèle relevée, deux américains rasés à masque d'acteur et un lot de lords anglais assez avariés : l'un d'eux, notamment, pendant la lecture, émettait des bruits de digestion.

La soirée commençait vers neuf heures et durait deux heures, avec des entr'actes pendant lesquels la belle Mme de Saint Léon, dans sa grande robe de velours ponceau ennuagé de dentelles, circulait entre les rangs de sièges, disant à chacun des paroles aimables, ponctuées de sourires, tandis qu'aux feux des girandoles, les verres de ses lunettes d'or avaient l'air de se casser en petits éclats micacés qui ressemblaient à des clins d'yeux semés à la volée.

Mme de Saint Léon avait le don des langues : elle parlait aussi bien l'espagnol aux brésiliens, chiliens, péruviens etc. que le slang aux vieux lords et le twang aux fils de la République étoilée. Cela créait, de fauteuil en fauteuil, de petits apartés demi-graves et demi-badins qui allumaient les prunelles de tigre des vieux dictateurs cuir de Cordoue et faisaient baver le plus déliquescent d'entre les trois mylords. Elle avait d'ailleurs, des soins particuliers pour chacun d'eux et ne cherchait pas à étendre sa clientèle : quand, par malheur,

elle leur présentait un nouveau produit des civilisations avancées, il était acceuilli par des grognements et des grincements de dents. Mais avec sa grande traîne ponceau qui leur frôlait les genoux, il lui suffisait de passer à travers la noble assistance et ne tardait pas à les calmer. Cette femme raisonnable et pratique ne se montrait nullement jalouse de l'attention que les vieux messieurs égaraient jusqu'à la grande Colette et moi. Je devais surtout me défendre contre les libertés de geste des américains dont le tempérament paraissait spécialement s'approprier au genre de jeune fille que j'étais. Il arriva même que mon succès fut si vif que Colette alla se plaindre à Mme de Saint Léon de ce qu'elle considérait comme une atteinte à d'anciennes prérogatives. Je trouvais généralement, en me déshabillant pour me mettre au lit, des monnaies variées qui, je ne sais comment, s'étaient insinuées jusque dans mon corset.

Je n'avais pas perdu mon effarouchement provincial ; mais la maison gardant, malgré tout, un air de décence, je m'efforçais de m'accommoder d'un régime qui n'était pas sans avantages pour la petite pauvre que j'avais été jusque là. Peut-être même j'aurais fait mon chemin dans cette fructueuse carrière sans une circonstance qui m'obligea à me pourvoir ailleurs.

Tous les clients du salon de conversation ne s'en allaient pas : il en restait quelques uns qui, l'un après l'autre, avec des manières cérémonieuses, passaient dans un petit boudoir rouge garni d'un divan très moelleux et qui s'éclairait d'une lampe discrètement voilée. A la vérité, on n'y séjournait

pas longtemps : l'entretien était rapide et décisif

Comme un soir le bouton électrique partait en drelins précipités, j'appelai Colette ; mais sans doute elle avait affaire avec un des tigres brésiliens. Bien qu'il n'entrât pas dans mes attributions de pénétrer dans cet endroit réservé, je me décidai finalement à répondre moi-même aux appels saccadés de la sonnerie. Ce que je vis en poussant la porte, ne me laissa aucun doute sur les rites qui se pratiquaient dans cette chapelle secrète de l'amour. Nul chiffonnement ne dérangeait les plis symétriques de la robe de la dame ; ses lunettes d'or par-dessus ses jolis yeux bleus, elle avait toujours l'apparence d'une doctoresse du meilleur monde. Seulement, échoué en travers du divan, dans un débraillé de toilette significatif, un des vieux lords gisait, assommé par la congestion.

— Le flacon de mélisse, dit Mme de Saint Léon avec un calme singulier comme si l'événement était un des aléas de la maison.

Colette enfin arrivait et nerveusement me poussait vers la porte. On put, avec l'aide d'un garçon masseur qu'on allait quérir dans les cas pressants, descendre l'anglais, un peu trop gorgé d'alcool ce soir-là, et le hisser dans un fiacre. Le masseur, après l'avoir débarqué dans l'un des grands hôtels du boulevard, revint dire qu'il s'était tout-à-coup repris et avait demandé un demi-litre de wisky pur.

C'était là une de ces aventures qui forment la jeunesse ; mais qu'elle arrivât à une ignorante de tout comme moi et à une ignorante dégoûtée de rien savoir, cela pouvait passer encore une fois pour une amusante ironie de la destinée. Je dirai

tout de suite qu'elle n'ôta rien au mépris que j'avais pour la salauderie de l'homme. Je le laissai trop bien voir à quelques jours de là. Un des vieux dictateurs, à qui je passais son paletot de fourrure et qui depuis quelques temps me faisait de dessous sa moustache héroïque, des grimaces de chacal amoureux, se retourna soudain sur moi et tenta de me trousser. Je tenais de race ; j'étais une emportée comme l'avait été ma grand'mère à qui je ressemblais surtout. D'un coup de poing en plein visage, j'obligeai le roquentin à lâcher prise. La morale ainsi fut sauvée ; mais elle n'avait rien à faire avec la petite industrie de Mme de Saint Léon qui, le jour même, me donna congé.

J'eus la chance de trouver tout de suite une place de femme de chambre dans un ménage bourgeois.

Mme Valérie Chamoise était une petite femme jolie, fatiguée et douce. Elle occupait avec son enfant, un garçon de dix ans qu'on appelait Bébé Zizi, un appartement au troisième, assez luxueusement garni. Tous les jours elle disait au petit en s'efforçant de rire :

— J'ai reçu un mot. Ton papa va venir. Bébé Zizi va être bien content, pas ?

Bébé Zizi hochait la tête, tout pâle, tout ratatiné, sans joie ; du reste le papa n'arrivait pas. Jamais l'enfant ne riait ; il avait un petit visage de vieux, aux yeux sans couleur qu'il tournait lentement en regardant en tous sens. Deux gros plis bordaient sa bouche et il avait une grande ride dans le front. Se pouvait-il que cette mignonne petite Mme Chamoise, avec ses hanches frêles, sa poitrine étroite et ses jolis yeux fanés, eût donné le jour à un enfant aussi laid ? C'était le mot de la concierge et des fournisseurs ; ceux qui ne le trouvaient pas laid voulaient flatter Mme Chamoise. Et cependant, j'étais, moi, de leur avis : Bébé Zizi, avec sa pauvre frimoussette dolente, m'avait touché le cœur.

Il avait sur lui le signe : il avait déjà le pauvre geste de ceux qui ne doivent pas vivre. Vous savez, ce geste de se gratter longtemps la main d'un air pensif comme s'il y avait là une peau qui tient encore trop bien et qu'il faut peler et qui doit tomber, s'en aller pour jamais avec le reste.

Bébé Zizi ne riait pas et ne pleurait pas ; il vivait hors de la vie. Il semblait attendre une chose qui devait arriver bientôt. Mais sa maman pleurait pour lui, bien qu'elle le vît avec son œil de mère, c'est-à-dire plus vivant qu'il n'était. Mme Chamoise pleurait pendant des heures : peut-être elle pleurait sa jeunesse, sa vie, quelque chose de mort en elle et autour d'elle. L'enfant la regardait pleurer et n'avait pas de larmes, comme si, de son petit corps en bois, à la peau trop large et qui plissait sur ses os maigres, plus rien, ni pleurs, ni sève, ne s'exprimait plus. Je remarquai que quelquefois cette femme malheureuse voulait me dire quelque chose et puis cela passait ; elle embrassait longuement Bébé Zizi qui alors se collait à elle d'une passion muette.

Il me prit en amitié. Comme Mme Chamoise sortait à peu près toute la journée, il se blottissait contre moi, assis sur sa chaise d'enfant, les genoux au menton et me tendant ses deux mains qui ne cessaient pas d'avoir froid. « Il a le mal du vieil homme » disaient les gens, et c'était vrai, il semblait user en lui quelque chose de très ancien qui n'avait pas été enterré avec ceux qui étaient venus avant lui. Quand Mme Valérie rentrait, elle le trouvait assis près de moi, ses genoux au menton comme si e monde pendant ce temps s'était arrêté, comme

si rien ne s'était passé ; il était peut-être seulement un peu plus mort.

Il était rare qu'elle dînât avec son fils. Avait-elle une profession ? S'employait-elle à une industrie au dehors ? Je n'ai jamais su. Elle était tranquille, correcte, toujours habillée de jolies robes, avec des parfums doux sur elle : une mère avait dû lui faire une éducation pieuse. Elle faisait monter de chez le traiteur le déjeuner ou le dîner quand monsieur venait, mais rarement. Lui aussi était un joli homme, un peu gros, au type oriental, aux yeux somnolents et en velours ; ensemble ils parlaient toujours d'argent. Ce que celui-là aussi faisait, je ne le savais pas davantage. Il partait pour une semaine et plus ; il n'aimait pas embrasser son enfant, mais paraissait bon pour sa femme.

Je demeurais donc là des jours entiers près de Bébé Zizi. Je lui montrais les images des livres que sa mère lui apportait et qui lui faisaient faire un petit geste dégoûté de la main, ou bien je lui chantais de vieux airs des filles de chez nous.

— Encore, me disait-il.

Et en le dodelinant, le berçant entre mes bras, je recommençais jusqu'à ce qu'il s'endormît, les paupières bleues et tendues, d'un sommeil qui avait l'air d'une petite morte.

Une nuit, ce fut Noël. M. Chamoise était venu chercher sa femme ; celui-ci m'avait dit qu'ils partaient voir de la famille en province. Elle me laissa tout juste de quoi vivre avec l'enfant pendant deux jours. Bébé Zizi voulut coucher avec moi dans mon lit ; il me tenait dans ses petits bras comme eût fait un homme et il mangeait le bout

de mes cheveux, sans rien dire. Il m'éveilla dans le milieu de la nuit ; il me demanda si ce n'était pas l'heure où le petit Jésus allait passer.

— Oui, dis-je.

— Alors je vais croiser mes mains sur la poitrine comme les petits enfants qui sont morts. Peut-être qu'il viendra me chercher pour me mener avec lui au Paradis.

Qu'est-ce qu'il disait là ? Mme Chamoise une fois m'avait parlé devant lui d'un enfant de la dame du permier qui était mort et à qui on avait croisé les mains.

Noël ! Et je me rappelais l'arbre chez les sœurs avec les petits Jésus en fondants roses, les chapelets, les scapulaires, les colliers de perles bleues pour celles d'entre nous qui étaient vouées à la Vierge Marie. A la maison il y avait une petite crèche qui venait du pâtissier, en ouate et en grains d'anis pour imiter la neige, avec je ne sais plus quoi qui était en fin massepain et que je mangeais d'abord avant de manger le petit Jésus en sucre qui était dedans. Et voilà, j'étais là, moi, maintenant, près de ce malheureux petit garçon abandonné, tournant la tête et pleurant dans ma main, de peur qu'il ne s'aperçut de mes larmes. Je pensais : « Nous sommes, lui et moi, seuls au monde. Je n'ai plus ni père, ni mère, ni personne; il a, lui, une mère et un père qui, en une telle nuit, courent le monde.

Noël ! Maman ! Ma vie de petite fille ! Comme c'était loin ! Comme c'était fini ! Comme c'eût été bon, revivre cela. rien qu'une minute !

Il était toujours là près de moi, ses petites mains sur la poitrine, les yeux grands ouverts, attendant que Jésus passât pour le prendre.

Bébé Zizi entendit que je pleurais et me dit :

— Pleure pas, toi... Je demanderai au petit Jésus qu'il t'emmène avec moi. Et plus tard maman viendra aussi.

Il était tout glacé de sensibilité, sans plus vivre. Sa vie était bien au delà de sa petite peau qui faisait des plis : sa vie était une chose profonde en lui et qui ne venait pas jusqu'à sa peau.

— Ah ! mon pauvre chéri !

Et je le couvrais de baisers qu'il n'avait pas l'air de sentir.

Mme Chamoise rentra seule au bout de trois jours. Bébé Zizi la reçut sans joie ; il avait été bien plus heureux avec moi qui lui avais acheté une crèche comme celles que j'aimais tant manger.

Je restai chez eux trois mois : on ne m'avait payé que le premier, mais je m'étais prise de pitié pour la jolie petite dame aux yeux fanés, dans son mystère de vie dispersée et triste. Si elle m'avait donné Bébé Zizi, je crois que je me serais mise à travailler pour l'élever ; une pauvre d'argent comme moi fait ce qu'elle peut pour les pauvres du reste, comme cette Mme Chamoise et son enfant.

— Ma bonne fille, me dit-elle un jour, j'aurais voulu depuis longtemps vous payer ce que je vous dois ; mais M. Chamoise me laisse sans argent, je ne sais plus vraiment comment vivre. Et comme ça, il arrive que je ne puis plus même vous garder : c'est une vraie peine pour moi ; vous aimiez tant mon pauvre Bébé Zizi. Enfin, c'est écrit, il n'y a rien à faire. Nous allons vendre une partie de nos meubles. Nous emporterons les autres. Ah ! mon enfant, si vous saviez ! C'est une triste histoire.

Un hasard, longtemps après, me l'apprit. L'homme encore une fois avait passé là, laissant derrière lui la ruine, la honte, les deuils. Chamoise avait une autre femme avec laquelle il vivait. C'était toujours entre deux scènes avec cette maîtresse qu'il revenait à son premier ménage. Il avait pourvu, il est vrai, à l'entretien de celui-ci en laissant Mme Chamoise à un amant, son ancien patron ; mais le patron à la longue se lassait ; il quittait la pauvre femme : elle partait alors chercher un abri chez une grande tante à Auxerre. Je ne devais plus jamais la revoir ; la grande mer des afflictions se referma sur elle comme sur Bébé Zizi.

Vécut-il seulement ?

Je me retrouvai encore une fois seule.

Je fus successivement bonne d'enfants, coursière chez une fleuriste, servante chez un épicier, habilleuse pour poupées. Ce me fut une joie de remuer de jolis chiffons; nous étions trois; j'aurais fait des robes de poupées toute ma vie; mais il fallait en coudre cinquante à la journée pour gagner quarante sous : je n'y pus parvenir.

Je me disais : « Vis ta vie à la hauteur de tes yeux. » Mais voilà, peut-être j'avais trop compté sur moi, pent-être mes yeux avaient regardé trop haut dans la région des nuages, là où regardaient les pauvres yeux si tristes de Bébé Zizi. Je pensais beaucoup à lui ; je ne croyais pas que j'aurais pu aimer ainsi les enfants. Tout un temps, je ne me sentis plus rattachée à rien, comme si je portais un cœur mort au dedans de moi. Je n'avais pas d'amie : je n'avais plus d'ami; Ancelin avait été rappelé chez lui à cause d'une maladie grave de son père. Du moins, il pouvait vivre là bas, lui, dans mon cher Vernon, là où j'avais couru toute petite, où je l'avais taloché si souvent, là où maman dormait son éternité près de grand'mère ! Il m'écrivait quelquefois : il espérait me revoir bientôt, sitôt que M. Painparé serait rétabli : il était plus tendre à

distance. Ah! je sais, il me restait la bonne Mme Clotilde : celle-là jamais ne m'avait manquée. Mais à quoi bon la tourmenter de mes misères ? De loin, elle pouvait me croire sauvé, avec l'aide de quelque M. Turbin. Si elle s'était doutée que, pour vivre, j'allais devoir m'employer comme laveuse de vaisselle dans un restaurant!

Entre mes places, je me logeais dans de puants garnis, d'horribles petites chambres que l'hiver rendait boréales. J'y étais rongée de punaises ; j'y voisinais aussi avec d'inquiétantes vermines humaines. Je ne sais pas très bien ce que ma fameuse « vertu » à la longue serait devenue à travers tout cela si je n'avais gardé au fond de moi l'horreur naturelle de la souillure : ce fut mon talisman. J'avais hérité des femmes de la famille l'instinct de la propreté morale en même temps que l'énergie. Leur sang m'avait été transmis avec les parcelles de droiture qu'il charriait et qui les avaient faites elles-mêmes courageuses et nettes dans la vie. Que de fois, dans les passes mauvaises, je sentis qu'elles n'étaient pas mortes, qu'elles revivaient en moi et autour de moi ! Et des voix me disaient : « Ne crains rien, nous sommes là ! » l'une si douce, un peu triste, comme la voix des personnes qui ont souffert ; l'autre, brève, résolue, avec cet accent de la campagne que la « mé » n'avait jamais perdu.

Quel réconfort c'était là dans mon abandon ! On ne mourait donc pas tout entier ! Quelque chose subsistait qui passait dans les enfants et qui recommençait la vie par delà la mort ! Et je leur répondais, je leur criais du fond de moi : « Comment

ne serais-je pas digne de vous, puisque moi, c'est encore vous ! » C'était cela, le vrai miracle : je me secouais, je faisais tomber la petite défaillance et je repartais comme la minuscule fourmi, quelquefois écrasée sous le pas énorme de la vie et me ramassant après, refilant par la grande savane.

— Psitt ! Hé, la gosse !

Ce fut ainsi qu'un matin, ayant planté là mes vaisselles et jetée à la rue pour m'être refusée aux appétits du chef de cuisine, je m'entendis interpeller par une voix cordiale qui me parut tomber du haut de la tour Saint-Jacques au bas de laquelle justement trottinait la petite fourmi.

— Vous, M'sieu Jules !

C'était le grand Jules, en effet, endimanché, veston et pantalon de velours brun, petit chapeau mou à la crâne sur l'oreille, gros bouquet de violettes à la boutonnière et tirant sur sa cigarette.

— Ben oui, moi. J'suis garçon d'honneur dans le quartier. Tu sais bien, Gusse, un aminche, le fils à la boulangère où t'achetais tes deux sous de pain à la butte. S'marie avec mamzelle Gabrielle, la première à la *Grande Bottine*. Mais c'est pas tout ça ; quoi que tu fais depuis le temps ?

— Ah ! si je devais tout vous raconter ! Mais pour le moment, je ne fais rien, je suis à la rue.

— Vois-tu, ce qu'y te faudrait, c'est un brave garçon, là oui, un brave garçon comme moi. Quel âge que t'as, la môme ?

— Six mois en plus que l'autre fois, répondis-je en riant.

— Et dis-moi, toujours personne ?

— Vrai, j'ai pas le goût.

Ce fut lui qui maintenant riait.

— Sois tranquille, ça te viendra. Mais j'vois bien, j'suis en avance : je t'offre une douceur chez le bistro.

Il fallut accepter une groseille, lui, sur le banc, les mains dans les poches, avec sa petite papillote braséante sous la moustache, moi, proprement gantée, pas trop l'air d'une fille sans place. Il heurta son absinthe à mon verre et d'un air de gouaille :

— Tout de même, c'est pas chic ! tu nous as plaqués... Si t'avais voulu, je t'aurais trouvé ton affaire à Montmart', on serait resté des voisins.

Nous voilà alors reparlant de ce passé d'hier où j'avais fait si durement mon apprentissage de la vie. Il m'apprend que Madame Sophie est morte ; Thomas était seul à présent derrière sa vitrine, travaillant comme si rien n'était arrivé.

— Et puis j'te dis pas, la grande Marcelle. Morte aussi, à l'hôpital, y a pas un mois. Une mauvaise fièvre qui l'a prise un soir sur le trottoir. Ça n'a pas traîné. Trois jours après, on la menait au champ d'oignons.

— La pauvre fille ! la pauvre fille !

Dans mon saisissement, je ne trouve que cette parole de pitié pour la vaincue, la triste victime des hommes, sombrée dans la boue, avec ses sauvages et rouges fureurs au cœur comme la pourpre poivrée d'un œillet. Prostituée, hé oui ! mais la prostituée secourable qui m'avait arrachée à la mort et qui m'avait aimée, du bon ou du mauvais amour, qu'importait !

— Bah ! chacun est libre, dit-il : elle a fait son

goût. Et y en a qui meurent comme ça, d'autres comme ça. Mais en v'là assez, c'est l'heure.

Et là-dessus, nous sortons ; mais dans la rue :

— Ça t'irait-il d'entrer dans les souliers ! fait-il. On dit que c'est une bonne partie. J'en parlerais à la femme de Gusse. T'aurais qu'à passer voir à la *Grande Bottine* demain. Sais bien où ? Rue Saint Honoré.

— Ah ! m'sieu Jules, je ne demande qu'à travailler, vous savez.

Deux jours après, j'entrais comme vendeuse. Vingt francs au mois, mais nourrie, logée et mes 3 % de guelte. Nous étions là trois, tête nue à l'air de la rue, en robes noires et tablier de serge verte, les ciseaux au bout d'un long cordon, attendant le client. On ne s'asseyait qu'un quart d'heure pour les repas, à tour de rôle, le reste du temps debout, tapant nos galoches de bois sur le trottoir pour nous réchauffer les pieds, nos mains sous les aisselles. Il y avait bien la marquise en zinc au dessus de nous ; mais la pluie et la neige chassaient dessous ; nous en avions les cheveux tout mouillés, avec des bubelettes comme du grésil sur nos robes ! Justement ce fut un mois de mars à brouées, à giboulées, à rafales blanches qui nous obligeaient à galoper le long des étalages, tirant à mesure les toiles cirées qui protégeaient les marchandises. On avait l'onglée ; Irma, vendeuse comme moi, grelottait de fièvre, toute blonde, peu résistante. J'en fus quitte pour un rhume qui m'obligeait à éternuer dix fois de suite, les yeux en bouillie. Mais voilà que nos mains se mettaient à gonfler, toutes bleues d'engelures : C'était l'entrée de jeu pour toutes. Bien heureuses

quand la bise qui leur soufflait sous les jupes ne leur valait pas la péritonite ! D'ailleurs il ne s'agissait pas de se plaindre.

— Si ça ne vous va pas, vous êtes libres, disait Mme Gabrielle, la femme à M. Gusse. Elle était autoritaire, ponctuelle et méticuleuse, l'œil à tout, l'air digne et pincé, « encore une femme du grand siècle », aurait dit Mme Clotilde... On la détestait et on se soumettait ; je fis comme les autres.

Le patron, lui, un gros marchand de cuir qui avait trois succursales dans Paris, passait voir tous les deux jours. L'homme était brutal, mal embouché, sans éducation : j'avais observé tout de suite que Mme Gabrielle ne pliait que devant lui. De son côté, il la ménageait ; ses colères tombeaient à côté, sur Irma et sur moi. Avec moi surtout, il était terrible, sacrant, remuant mon étalage, mal fait à son gré, criant que je n'entendais rien à la partie. Pourtant je m'étais mise rapidement au courant : dès le quatrième jour, Mme Gabrielle, du haut de sa tête, m'avait déclaré que je deviendrais une bonne vendeuse. Devant le mauvais gré de ce M. Gilpiat, c'était le patron, elle commença à me faire des avances. Irma, la petite blonde, au contraire était sa bête noire. J'en eus bientôt l'explication.

Gilpiat qui n'en avait pas envie, feignait à son égard des ménagements qui la trompèrent elle-même, et si blonde qu'elle était, sans grand tempérament, lui firent espérer le pouvoir.

Il suffit d'un regard qu'un soir, à l'heure de la fermeture, me jeta le gros homme pour me laisser deviner sa tactique. Je le vis me regarder

comme déjà on possède une femme, impérieusement et chaudement. Je fus saisie et baissai les yeux, une ondée de sang aux joues. Il alla ensuite vers Mme Gabrielle et dut lui dire un mot désobligeant à mon sujet, car elle aussi maintenant me regardait. L'ayant ainsi déjouée, il revint me frôler la cuisse en riant. La minute d'après, de nouveau, il souriait à la petite blonde. « Il en tient pour moi ! me dis-je à moi-même. Mais je ne serai pas assez bête, cette fois, pour décaniller. »

Je me formais : le jeu m'amusa. Quand il venait et qu'il me regardait en maître, je ne détournais plus les yeux, mais je le regardais, moi aussi, avec un air de soumission émue qui dut l'emplir d'illusion. Où me mènerait cette ruse, je ne m'en préoccupais pas ; je me sentais brave et décidée enfin à lutter avec mes armes de femme. C'était la première fois et il me venait du sentiment de ma force une petite griserie honnêtement délurée. Je savais à présent que toute l'affaire était de se disputer en laissant croire à la réussite finale.

Je fis de belles journées : celles d'Irma n'en approchaient pas ; mais il ne paraissait pas s'en apercevoir, ses flatteries assez grossières étaient pour elle. Il l'encourageait, détournant de son côté les soupçons que Mme Gabrielle aurait pu concevoir à mon sujet. Il rendit ainsi malheureuse cette trop crédule jeune fille qui dès lors fut en butte aux rancunes de la favorite. Celle-ci passait la nuit sur le champ de bataille. Entendez qu'elle logeait à l'entresol où, deux fois au moins la semaine, M. Gilpiat, célibataire, venait la retrouver, alors qu'Irma et moi nous avions nos deux lits l'un près de l'autre

dans une des mansardes, près des domestiques de la maison. Le bon mari, aveuglé par l'amour, venait la prendre le samedi soir et l'emmenait passer deux nuits avec lui, jusqu'au lundi, dans un petit appartement où ils avaient emménagé.

La journée finissait à dix heures ; nous rentassions dans de grandes mannes les étalages tandis que Mme Lantoine, la caissière, ayant devant elle nos carnets de guelte griffonnés au crayon, repassait sa comptabilité et faisait sa caisse, les francs, les sous et les petits sous roulés dans des papillotes de papier, le reste mis à part dans une sacoche que Mme Gabrielle ensuite remontait avec elle en allant se coucher. Elle semblait ainsi vraiment la maîtresse du magasin.

Les volets enfin tirés, elle gagnait son entresol et nous grimpions l'escalier de service, cassées, les jambes rentrant sous nous, avec tout le poids du corps sur nos talons qui seuls nous soutenaient encore. C'était vite fait de nous déshabiller à la bougie, nos jupes et nos pantalons jetés en hâte sur nos deux chaises. Puis chacune, de toute notre personne, le nez compris, le pauvre nez tout un jour exposé à la bise, nous plongions sous les draps avec un grelottement léger qui nous granulait la peau.

— Tu as vu comme il a été gentil pour moi aujourd'hui, M. Gilpiat ! S'il pouvait plaquer Mme Gabrielle ! Vrai, ce qu'elle est barbe, celle-là ! Et rosse par dessus le marché ! Y a des fois que j'en pleure toute la nuit. Tu réponds pas ? Tu dors déjà ?

Je te crois, ma fille : on n'en avait pas trop de ses

huit heures de sommeil pour se remettre les jambes, le foie qui pesait et l'estomac à moitié chaviré par les viandes avancées, les fristouilles à la margarine rance et les remâchées de salpicons que nous accommodait Mme Denis, qu'on appelait Mme Bagasse à cause d'un juron qu'elle avait toujours à la bouche.

Gilpiat, tout vieux cheval de retour qu'il était, se méprit sur les sens de mes grimaces. Je le laissai me bousculer dans les coins, quand le gaz n'était pas encore allumé; mais un jour il me pinça si fort que je ne pus réprimer un cri. Aussitôt il s'écria que j'étais une tourte, que je n'avais qu'à retirer les pieds quand il passait. Tout bas il me proposa un rendez-vous pour le dimanche ; nous irions souper quelque part; et il me ferait un petit cadeau.

— Ah ! Monsieur, ça tombe mal, lui répondis-je, j'ai une grosse fièvre. Ce qui n'était pas vrai. Le lendemain, tandis que Mme Gabrielle montait faire un rassortiment à l'entresol, il m'attira dans la petite pièce où nous prenions nos repas et me fit part d'un projet. Mme Gabrielle irait tenir la succursale du faubourg Saint Martin et je deviendrais gérante dans le magasin où elle avait régné jusque là. Il ajouta qu'il me donnerait sur la semaine deux nuits comme à elle.

Je rusai, je lui laissai entendre que le moment n'était pas venu, que sa maîtresse avait vent de son manège et qu'elle nous surveillait. En même temps, d'un air de bonne fille et sans paraître me douter des relations qui existaient entre elle et le patron, je me plaignis à Mme Gabrielle d'une insistance trop pressante de la part de ce dernier. Elle se sentit menacée et me promit de le remettre

au pas s'il recommençait ; je n'aurais qu'à l'avertir. Le tout était de cacher notre connivence à M. Gilpiat.

Elle l'espionna et le hasard la servit : elle me surprit me débattant dans son étreinte derrière une porte et lui disant :

— Je ne veux pas, laissez-moi.

Lui-même, très excité, me chuchotait dans le cou :

— Viens là-haut, mon petit brun, viens là-haut : je t'aurai malgré toi.

Il l'avait, ce jour là, envoyée porter de l'argent à la Banque ; mais jugeant la partie engagée pendant son absence, elle était revenue sur ses pas et maintenant se tenait devant nous, les bras croisés.

— Eh bien, vrai, M. Gilpiat, c'est rien cochon ce que vous faites-là ! On savait bien qu'il fallait que toutes y passent, mais pas dans le magasin, au moins. Non, pas dans le magasin tant que ça a été moi : on gardait de la tenue.

Mais Gilpiat se fâchait.

— Ah dites donc, vous ! Faudrait pas m'embêter ; s'il me plait de faire ce que je fais, personne n'a rien à y voir. M'entendez ? Je ne dois de comptes à personne. Et tenez, pour en finir, vous allez me faire le plaisir, Mame Gabrielle, d'aller voir au faubourg St-Martin si j'y suis pas. On verra bien qui est le maître ici.

Aussitôt elle se faisait humble et à demi voix, car il entrait du monde :

— Vous ferez comme vous voudrez, M. Gilpiat, mais vraiment c'est pas bien. Voilà trois ans que je suis dans le quartier : je connais tout le monde. Tenez, à encore, cette dame qui entre avec ses deux

gosses, c'est à cause de moi qu'elle vient. Bonjour, Madame, monsieur votre mari va bien ? Et vos enfants ? Il suffit de les regarder un instant d'ailleurs : ils ont la santé peinte sur le visage.

Mais lui continuait à grogner :

— C'est bon, on se recausera.

Puis s'adressant à moi qui cherchais dans les cartons des 40 :

— Mais non, mademoiselle, vous voyez bien que c'est un grand 42 qu'il faut à madame... Tenez, Mlle Irma, prenez donc là-haut vous-même... Le rayon au-dessus... Mais non, mais non, pas celui-là ; j'aurai plus tôt fait d'y aller moi-même.

Il assurait l'escabeau, grimpait de ses jambes courtaudes et, son pince-nez d'or en travers d'une puissante courbe nasale, il ouvrait et refermait des boites jusqu'à ce qu'il eut mis la main sur le numéro. L'homme, ragot, trapu, bedonnant, sans crâne, l'air bourru d'un adjudant avec sa grosse moustache grise, avait l'énergie et l'activité du vrai commerçant. Il était connu pour sa droiture en affaires; ce n'était plus qu'un être de la plus dégoûtante immoralité dans la vie privée.

Je l'appris le lendemain de la bouche de Mme Gabrielle elle-même. Aussitôt après le déjeuner, elle me fit monter auprès d'elle sous un prétexte et me dit, cessant de me tutoyer comme elle le faisait quelquefois :

— J'ai à vous parler.

Elle paraissait agitée ; un tic lui crispait la bouche. Sa voix était nerveuse et précipitée.

— J'ai vu clair. Il vous désire, il vous aura si vous n'y prenez garde. C'est un homme capable

de tout pour posséder une femme quand il a jeté les yeux sur elle. Vous ne me déplaisez pas et j'ai voulu vous avertir. Non, ce n'est pas à dire, les marchandages par lesquels il faut passer avec lui ! Toute sa vie n'est qu'une immonde saleté à faire déborder un égoût. Toutes les vendeuses y passent l'une après l'autre. Quand il les a engrossées, il les flanque à la porte. Regardez-lui la nuque; il y a là la marque d'un coup de couteau. C'est la petite Berthe qui, un soir, l'a guetté et l'a frappé comme il passait. Elle était enceinte de six mois quand il lui a offert les cinq louis qu'il leur donne à toutes pour leurs couches, avant de les plaquer. Jamais plus. Ça lui fait sa conscience en repos ; il croit être honnête homme. La conscience d'un tel monstre! Tenez, il a des bâtards partout ; il y en a un qui a tué l'autre jour un agent. Son affaire est faite à celui-là. Et ce n'est pas tout ; il les lui faut jeunes. Il a une chambre dans un hôtel où il leur prend tout ce qu'elles peuvent lui donner. Oh ! le cochon ! Si je n'étais pas mariée, allez, j'en dirais.

En effet, elle ne me disait pas ce que le grand Jules, sans y trouver rien de mal d'ailleurs, m'apprit un jour. Il y avait cinq ans qu'elle était entrée à la *Grande Bottine* et tout de suite elle avait été prise par ce Gilpiat. C'est lui qui, l'ayant engrossée, comme les autres, l'avait mariée au fils du boulanger en lui promettant une dot qu'il s'était toujours refusé de lui payer, pour la mieux garder avec lui. Mme Gilberte était, en affaires, sa vraie partenaire, très au courant de l'article, adroite vendeuse et le reste. Le mari, au surplus, un garçon faible et qui buvait, avait été de conni-

vence dans le marché; on ne pouvait donc pas dire que c'étaient de malhonnêtes gens, puisque chacun savait à quoi s'en tenir sur le compte de l'autre. La grossesse, du reste, un jour avait disparu comme elle était venue.

Finalement Mme Gabrielle me proposa d'entrer dans une autre maison dont elle connaissait le gérant et où j'aurais l'espoir de me faire une « situation », alors que chez Gilpiat ce serait impossible tant qu'elle serait là, et elle comptait bien y rester. Je ne me sentis pas de révolte ; j'étais plutôt tentée d'accepter, pour les autres, bien entendu, ces sortes de trafics, donnant donnant, après tant d'exemples que j'avais eus sous les yeux. Mais le gros Gilpiat ne m'inspirait que du dégoût : la crainte d'être en butte à sa lubricité me fit consentir à ce que m'offrait cette femme rouée. Ma vie, entre sa surveillance jalouse et les poursuites de son amant, eût été, je le sentais bien, intolérable. Mieux valait l'avoir avec moi que contre moi. J'attendis la fin du mois pour réclamer mon argent de guelte et allai me présenter.

Le gérant me parut un brave homme, l'œil en dessous des gens d'église. Il me dit que Mme Gabrielle lui avait écrit et m'agréa. Je n'eus qu'à faire porter mon baluchon d'une maison à l'autre : celle-ci avait bonne réputation, occupait trois demoiselles, moi comprise, et les conditions étaient les mêmes qu'à la *Grande Bottine*.

M. Lemaire tout de suite me montra de la bienveillance ; il habitait l'entresol avec sa femme et ses deux enfants. Nous prenions nos repas dans l'arrière-magasin ; la nourriture descendait de chez Mme Lemaire qui veillait à ce qu'elle fût la même

que pour sa famille. Tout eût été pour le mieux sans l'inexplicable aversion que conçut tout à coup le gérant à mon sujet et qui le changea si singulièrement après l'obligeance qu'il m'avait témoignée d'abord. Il s'ingénia à me trouver en faute, me donnant tort à tout propos, m'imposant l'humiliation d'être blâmée devant les autres vendeuses, deux filles en qui tout de suite j'avais senti des rivales.

Celles-là le flattaient, soumises jusqu'à la bassesse, riant avec lui dans les coins, bien qu'ensuite il reprît son air sournois et pincé. Si Mme Lemaire descendait, tout rentrait dans l'ordre ; comme cette femme était vraiment bonne, elle ne s'apercevait pas de l'intrigue qui s'était nouée entre elles et son mari. J'appris à quelque temps de là, par un garçon de peine congédié, la vérité sur ce mystère. M. Lemaire, dévôt, bienséant, rigoureux sur les mœurs, vivait dans son magasin comme un petit pacha qui partageait ses faveurs entre une favorite et ses odalisques. Il y avait près de deux ans que Benoite et Léonie lui prodiguaient, d'une entente toute sororale, les joies clandestines de l'impunité dans le libertinage. C'était un homme qui ne faisait jamais le premier pas auprès de ses employées ; il voulait être pris par elles, timide, circonspect, plein de vices secrets que l'une et l'autre presque dès leur entrée, avaient flairés et comblés. Elles-mêmes allaient à la messe, promenaient le dimanche les enfants, étaient dans la maison comme de petites femmes légitimes supplémentaires.

— Pour sûr, me dit le garçon, elles se lavent le derrière à l'eau bénite.

Je vis bien qu'il m'en voulait de ne pas lui avoir

fait les avances nécessaires. Emilie, l'autre demoiselle, qui m'avait précédée, s'était soumise, après avoir été agréée par les rivales : toutes d'ailleurs se soumettaient. Ensemble on se partageait l'ogre, chauve, les dents pourries et dont l'appétit, un peu mort, avait besoin d'être énoustillé par des condiments qu'elles s'enseignaient l'une à l'autre. Malheureusement Emilie dépassa les limites : les deux autres la sentant gagner du terrain, la firent congédier. Ce fut, quant à moi, pour la raison contraire qu'au bout du mois, je me vis mise un matin à la porte.

Mon gentil Ancelin était rentré depuis quelques jours et me sauva. L'amie d'un « collègue », comme il disait, justement quittait son emploi dans une boulangerie de la rue Lafayette. Il s'entremit ; je ne chômai que quatre jours, juste le temps de me renipper sur le petit avoir économisé. Je possédais maintenant quatre robes : la dernière, toute neuve, d'un bleu foncé, plut à Mme Poiré, la dame de la maison, qui n'aimait pas être effacée par les toilettes de ses vendeuses. C'était une femme très grasse, d'une chair pâle d'huitre, avec de gros seins en potirons dans ses blouses de soie roses, blanches ou bleues, selon les caprices d'une coquetterie qui lui faisait dépenser des sommes à sa toilette. Avec cela, bonne femme, le perpétuel sourire d'une tête de Sidonie, assez peu à ses affaires. Je lui inspirai confiance et me trouvai rapidement au courant. Je gagnai cinquante francs au mois, pour commencer. Non, vraiment, je n'avais pas trop à me plaindre.

M. Poiré, lui, était un homme qui avait beaucoup

travaillé. En épousant Armande, il avait échangé contre la part d'une maison à gros numéro qu'elle lui apportait en dot, un fond qu'au cours d'un premier mariage, il avait fait prospérer. Mais celui-là aussi était pris de la commune folie : il fallait que toutes ses demoiselles de boutique devinssent ses maîtresses. Comme il était bon enfant, il les établissait au bout de quelque temps. Il se fût depuis longtemps ruiné à ce jeu sans le grand achalandage de la boulangerie. Malheureusement il jouait aussi aux courses ; il n'arrivait pas à la fin du mois sans devoir emprunter à un de ses beaux-frères, celui qui maintenant dirigeait le gros numéro et n'eût pas été fâché de se refaire une honorabilité en se mettant dans la pâtisserie.

J'étais la quatrième demoiselle. Dans le magasin clair, garni de glaces, fumait au matin l'odeur tiède du pain. Le reste du jour, un parfum gourmand de groseilles, d'abricots, de mirabelles semblait monter d'un jardin. Ce ne fut que petit à petit que l'air de la pâtisserie, cet air chaud, sucré, vanillé qui s'attachait aux robes, aux cheveux, à la peau et qui ne nous quittait pas même la nuit, commença à m'affadir.

C'était, après tout, une industrie propre, ragoûtante et qui convenait à une jeune fille élevée comme je l'avais été. Mon tablier blanc toujours frais, mes manches blanches aux poignets serrées, mon haut col empesé, ma cravate régate d'un rouge vif habillaient dans les glaces le reflet d'une personne au visage brillant, aux mains nettes, d'un abord appétissant comme les petits pains, les crêmes et les confitures qui faisaient l'ornement

de l'étalage. Il y avait toujours, de l'autre côté des vitrines, des yeux qui, entre les supports de cristal, suivaient mes légères et rapides virevoltes dans le petit mouvement flottant du bas de mes robes. Un salut de côté, un sourire, les mains croisées sur le tablier à l'entrée des clients, puis il fallait réunir les gâteaux sur une assiette, le petit doigt relevé, d'un geste délicat: c'était aussi un certain art de ranger les emplettes dans les caisses, les cornets, les papiers finissant en tortillons, tandis qu'à demi tournée vers Mme Poiré, je lui disais la chose et le prix.

Tout le magasin n'était que parfums chauds, odeurs de vanille et de sucre, reflets de visages luisants dans les glaces, clartés des blouses de la patronne et sourires, sourires : tout souriait. On avait renvoyé d'excellentes vendeuses, mais qui ne savaient pas sourire. Il y a comme cela des articles : la chaussure, elle, ne souriait pas.

Une des demoiselles, Fanny, une jolie tête blonde comme les seigles, la chair en satin, les yeux en petits éclats de miroirs, m'avait montré de l'amitié. Je sus bientôt par elle que Mme Poiré pratiquait l'altruisme pour n'être pas en reste avec son mari : elle avait pour amants de petits greluchons avec lesquels elle filait au bois, aux courses, on ne savait où, et faisait activement la fête. Elle était sentimentale et touchait à la quarantaine : elle ne résistait pas à combler la passion de ses petits hommes pour les épingles de cravates, les boutons de manchettes et les grosses bagues. Ils avaient bien, M. Poiré et elle, deux enfants, une fille et un garçon ; mais comme ceux-ci auraient pu les gêner,

d'un commun accord ils les oubliaient quelque part, à la campagne.

Ce n'était pas, après tout, un mauvais ménage ; M. Poiré ne battait pas sa femme ; celle-ci ne le trompait pas avec les mitrons ; les apparences étaient sauves. Elle était, par surcroît, bonne vendeuse et personne ne s'entendait comme lui aux pièces montées. Ils espéraient un jour abandonner la boulangerie et ne plus faire que la grande pâtisserie.

Il arriva ce qui devait arriver : c'est que M. Poiré me remarqua. Un matin, dans l'escalier, il me toucha la gorge en me disant que mon corset n'allait pas bien, que je pouvais aller, de sa part, chez Mme Rosina, m'en acheter un. Fanny aussitôt m'avertit qu'il commençait toujours par offrir un corset de trente francs, prix fixe, à celles qu'il voulait conquérir. On s'arrangeait ensuite. Elle ajouta :

— Sois sûre que ça y est.

Elle-même attendait son tour, mais elle avait fait ses conditions : c'était à prendre ou à laisser. Elle n'était pas jalouse, du reste, ni les autres : on savait que c'était une des formalités de la maison ; rien de plus. Comment Ancelin ne m'avait-il pas avertie ? La maîtresse de son ami avait dû en savoir quelque chose puisqu'elle n'avait quitté la boulangerie que pour en monter une à son tour, avec l'aide du patron bien entendu.

Nous couchions toutes quatre à l'entresol, dans de petites chambres qui se suivaient et faisaient retour sur la cour. Ces réduits, où tout juste tenait notre lit, avaient des portes aux serrures disjointes, avec des impostes prenant jour sur la vague clarté descendue du lanterneau de l'escalier. Je fus bien

surprise quand, le lendemain, Fanny vint me trouver à mon réveil et me dit qu'elle avait entendu, vers minuit, le patron se glisser sur la pointe des pieds dans le couloir, tâter un instant ma serrure, puis regagner la partie de l'entresol qu'il habitait avec sa femme. Comme elle souffrait d'une rage de dents qui l'empêchait de dormir, elle put l'entendre revenir au bout d'un peu de temps, toujours étouffant ses pas, mais porteur cette fois d'une lanterne et sans doute d'un escabeau qu'il avait dû prendre dans l'arrière-boutique. Elle avait vu la lumière se hausser jusqu'à la voûte : sans doute il s'était hissé sur l'escabeau et par l'imposte, avait regardé dans ma chambre, en l'éclairant avec sa lanterne. Enfin il s'était retiré.

— Le corset et cela, ma chère : il n'y a plus de doute, me dit-elle. Il veut avoir le goût de ta peau. Le mieux, c'est de le laisser faire ; il en revient toujours quelque chose. Mais...

Elle se prit tout à coup à rire.

— Le pis, c'est que ton petit amant apprenne la chose par l'amie de ton ami. On sait bien que ce n'est pas seulement pour vendre de la brioche que nous sommes chez M. Poiré.

Je devins très rouge : je ne savais pas ce qu'elle voulait dire.

— Mon amant ? Je n'ai pas d'amant.

— Bête va ! Et M. Ancelin, que serait-il si ce n'est ton amant ?

— Oh ! m'écriai-je, qui a pu dire cette infâmie ? Ancelin est pour moi un ami d'enfance qui m'a connue riche et qui est au courant de tous mes malheurs.

— Mais c'est lui-même qui le dit.

Une vraie colère me transporta : je l'accablai de tous les noms. Dans sa fourberie, il m'apparut l'égal des grands monstres de la terre.

— O l'imposteur ! O le traître ! ne cessais-je de dire. Je te jure, Fanny, je n'ai jamais connu personne.

Je fus là vraiment ridicule : je ne prenais pas garde que j'avais rejeté les draps et que ma chemise elle-même ne me recouvrait plus qu'imparfaitement. Fanny me donna une claque sur le derrière et me dit :

— Eh bien, si c'est vrai, tant pis, car tu ne manques de rien.

Sur quoi, elle me laissa m'habiller et partit en riant. « Ma fille, me dis-je alors en me passant à l'eau, tu ne seras jamais qu'une imbécile pour t'alarmer ainsi sur de simples apparences. M. Poiré te trouve à son goût : il n'est pas le seul ; mais rien ne prouve que toutes ces histoires soient vraies. D'ailleurs il te suffira d'assurer la porte avec un cadenas, et pour ce qui est de l'imposte, tu y fixeras un bout d'étoffe.

M. Poiré monta plusieurs fois de la cave où il achevait de faire les tartes et à chaque fois il en apportait, toutes fumantes, sur des clisses. Comme il n'avait alors que sa veste à pétrir et sa petite toque blanche sur la tête, il n'entrait pas dans le magasin et se bornait à nous passer les clisses. Ce fut à moi qu'il s'adressa les quatre fois : il me dit la dernière fois tout bas :

— As-tu pris le corset chez Mme Rosina ?

— Non, monsieur, lui dis-je. Je n'ai pu trouver le temps.

— Eh bien, fit-il, c'est après-demain dimanche Je l'avertirai qu'elle t'attende le matin, puisque c'est ton jour de sortie.

— Pardon, monsieur, mon jour ne tombe que la semaine d'après.

Il se mit à rire.

— Qu'est-ce que cela fait ? me souffla-t-il aux joues. C'est moi qui te permets de sortir.

Mme Poiré, en blouse de soie crême comme ses pâtisseries, venait de s'installer à son pupitre, au bout du comptoir peint en blanc et décoré de médaillons où un artiste avait peint des amours gerbant du froment, manœuvrant le fléau, soufflant sur le van et pétrissant la pâte.

— Voyons, Joséphin, la porte ! s'écria-t-elle en toussant.

Mais, nous voyant causer ensemble :

— Oh, pardon, pardon, je ne savais pas, fit-elle.

Notre colloque en demeura toutefois coupé : je ne le revis plus que le soir, sanglé dans sa redingote, son haut de forme en tête, et passant son paidessus. Mme Poiré descendit vers le même moment en toilette de soirée, une légère dentelle par-dessus les houles de sa gorge, et me pria de lui faire les agrafes de son corsage dans le dos. Nous étions dans l'arrière-magasin, personne ne pouvait nous entendre. Elle me dit :

— Mlle Andrée, je voudrais que vous soyez plus gentille envers mon mari. Pour ce qui est de moi, je veux vous prouver ma confiance en vous donnant la clef du tiroir là haut; vous y trouverez de l'argent pour le cas où il faudrait changer.

Je la remerciai en lui disant que je ferais tout

pour leur plaire à tous deux. Elle fit un clin d'œil à M. Poiré qui arrivait : je les soupçonnai plus tard d'avoir concerté cette minute ; et peut-être la récompensait-il anticipativement de sa complaisance en la menant, ce soir-là, entendre la comédie au Palais Royal et de là souper chez Weber.

Je n'eus pas besoin d'utiliser la clef. La boulangerie resta ouverte jusqu'à l'heure habituelle et puis nous montâmes. Fanny, qui avait un réchaud, nous fit alors un vin chaud aux épices qui nous grisa délicieusement. J'en fus malade au lit la nuit, ce qui m'obligea à rallumer la bougie. Je crus mourir de peur en apercevant soudain contre la vitre de l'imposte une tête d'homme qui, ainsi placée dans le chassis, eut l'air d'une tête coupée. Je reconnus le boulanger à sa laideur. Il ne se retira pas en voyant que je regardais et au contraire il m'envoyait des baisers du bout des lèvres en me faisant signe de lui ouvrir. Je n'avais pu donner suite encore à mon idée d'une étoffe et d'un cadenas. Je soufflai ma lampe et restai éveillée pour me défendre s'il trouvait le moyen de pénétrer dans le réduit. J'entendis heureusement s'ouvrir la porte de Marion, celle de nous trois qui, pour le moment, remplacait Madeleine, l'amie du collègue à Ancelin.

Ce fut Mme Poiré elle-même qui, le lendemain, en souriant, me donna mon dimanche. Je ne savais où aller ; je n'avais surtout nulle envie de passer chez la corsetière; et Ancelin ne m'attendait que le dimanche suivant. C'était là cependant une exceptionnelle faveur; il venait grand monde à la pâtisserie ce jour-là ; le téléphone jouait constamment ; on

n'en finissait pas de servir. Mais la grosse patronne s'était réservé, de concert avec M. Poiré, le lundi pour ses petits plaisirs ; moyennant cette liberté, elle m'octroyait la mienne. Fanny rageait ; elle avait compté elle-même sur ce dimanche.

— Eh bien, me dit-elle, ne te gêne pas, puisque c'est madame qui te donne la permission : autant dire qu'elle ouvre ton lit au patron. Mais as-tu prévenu au moins ton petit chéri ?

Elle crut me porter un coup droit en me disant, ses jolis yeux pincés :

— Qu'arriverait-il s'il avait disposé de son dimanche pour sa patronne à lui ? Va ! tout ça c'est cochon et compagnie.

J'eus si bien l'air d'une fille qui ne comprend pas qu'elle en fut certes, bien plus étonnée que moi. Une maman et ses petites, trois pensionnaires en noir, les pantalons trop longs, faisaient leur choix, surveillées de près par une de nous qui les empêchait de patrouiller les assiettes du comptoir. D'ailleurs, c'était la fin d'une messe : il y avait beaucoup de dames que la sainteté de l'office préparait à la gourmandise. Figurez-vous Fanny et moi, échangeant nos propos tout en mettant les gâteaux dans les petites caisses en papier, de gentils sourires à la bouche.

FANNY. — Comment, tu ne sais pas ? Eh bien vrai. Et avec cela, madame !

MOI, *finissant par en rire*. — O le petit gredin ! Attends donc, je me rappelle à présent. Monsieur a fait son choix ? Oui, une fois, il m'a dit qu'il y avait une dame chez laquelle, le soir, on faisait des parties...

FANNY. — Oui, oui, de jolies parties ! Et tu ne te doutais pas ! Mademoiselle désire-t-elle encore autre chose ? Et tu sais, une vieille, une pomme tapée.

Et se tournant vers Mme Poiré, à la caisse :

— Une saint Honoré, trois francs.

Mme Poiré répétait :

— Une Saint Honoré, trois francs. Merci, madame, au revoir, madame.

J'en appris de belles. C'était la patronne, la femme de M. Turc, le coiffeur, qui entretenait le fils des Painparé ; c'était elle qui lui payait ses jolies cravates, ses vestons si bien ajustés, ses gants de peau de chien, ses cigarettes et ses dimanches. Moi qui le croyais encore un enfant !

« Eh bien ! en voilà une bonne ! » pensais-je. Puis tout haut :

— Monsieur a fait son choix ? (sourires minaudés et engageants pour un vieil officier pensionné). Et de nouveau en moi-même : « Il aurait au moins pu me rendre les dix francs qu'il m'a empruntés. »

Je me sentais à la fois amusée, dégoûtée et vexée. Hé quoi ! une pareille tocasson ! Et sans doute, mes dix francs avaient passé à lui faire un cadeau de jour de fête. C'était fini ; je ne le verrais plus. Non, vrai, c'était trop sale, un garcon après tout bien élevé !

Je dis à Fanny :

— Tu sais, au fond ça m'est égal. Là bas à Vernon, on jouait ensemble. Lui en ai-je fichu des taloches ! J'étais un vrai diable. Aux barres, j'étais la plus forte. Même je jouais au saute-mouton, les jupes ramassées dans les jambes... Je n'ai pas beaucoup le sentiment d'avoir été fille... Un garçon

fendu, disait de moi M. Despugunon, un ami de la maison.

Le magasin une seconde resta vide et Mme Poiré, toujours souriante, me dit :

— Dépêchez-vous : tout à l'heure, vous ne pourrez plus.

Très vite je dis à Fanny :

— Prends ton jour, puisque c'est le tien : j'ai pas envie.

J'allai doucement à Mme Poiré :

— Madame, excusez-moi, mais je ne suis pas bien. Vraiment pas bien. Ce sera pour dimanche prochain et Fanny prendra son jour, si vous voulez bien.

Je ne lui ai jamais vu de mine plus pincée : elle ne cessa de me gronder toute la journée ; sans doute elle voyait déjà son lundi compromis.

Fanny sortit : je la chargeai de m'acheter le cadenas et un mètre d'étoffe. Je pus ainsi, à sa rentrée, m'assurer contre de trop pressantes entreprises. Mais il m'en cuisit bien le lendemain ; Mme Poiré, au déjeuner, me dit devant les autres employées

— Eh bien, Mademoiselle Andrée, il paraît que vous éprouvez le besoin de défendre votre vertu ? Il y a un drapeau à votre vitre et vous vous enfermez au cadenas.

Je me sentis condamnée : M. Poiré ne souriait plus, si un tel visage pouvait sourire, et la patronne, toujours aimable avec les autres, d'une humeur sucre et confitures, me regardait avec des yeux froids.

— Ton affaire est faite, me dit Fanny. Attends-toi à tout.

Je n'avais plus osé remettre le cadenas. M. Poiré en profita pour tenter un assaut ; mais j'avais poussé mon lit en travers de la porte. Il fit d'une pesée sauter la serrure, passa la tête et rencontra la résistance du lit. De là il m'appelait, m'injuriait, me menaçait.

— Laisse-moi entrer : je te désire, tu m'as rendu fou. Demande-moi ce que tu veux : tu l'auras. Dis, de l'argent ? des bijoux ? des robes ? Parle et c'est fait. Et puis je te jure, je t'établirai... Demande aux autres si je n'ai pas toujours été gentil. Vois-tu, c'est parce que tu ne leur ressembles pas... Tu as des yeux, une peau... Je suis fou, je te dis. Et de te savoir là dans ton lit. et que je n'aurais qu'à étendre la main pour te prendre ! Ah ça, voyons, vas-tu ouvrir ? Mais ouvre donc, sacrée petite rosse !

Moi, je ne répondais qu'un mot, toujours le même :

— Vous vous trompez, laissez-moi.

Sa voix s'encolérait ; j'entendais un souffle rauque qui puait l'alcool et la bière.

— Ouvre, je te dis. Tu ne veux pas ? Eh bien, tu me le paieras... On a pris hier cent francs dans la caisse. Je sais que ce n'est pas toi, mais tout de même je te dénoncerai. Demain matin, j'irai trouver le commissaire, c'est mon ami. Des preuves, j'en trouverai. Tu es sûre de ton affaire.

J'eus un instant la pensée de sauter du lit, d'ameuter la maison en lui criant :

— Salaud ! Salaud !

Je me mordis les poings pour étouffer ma fureur ; et comme je ne disais plus rien, à la fin il s'en alla.

Je ne pus trouver le sommeil : au matin j'entendis gratter à ma porte.

— Ouvre donc, dit Fanny.

Elle vint se coucher dans mon lit ; et elle m'embrassait, me prenait dans ses bras.

— Tu en as, un caractère, toi ! Au moins tu fais ce que tu veux. Mais je te plains : t'auras de la peine à faire ton chemin. Vois-tu, sans les hommes, on n'arrive à rien ; le tout est de les prendre. Toi, t'es presque un homme toi-même, voilà le malheur. Sais-tu ce qui va arriver ici ? C'est que tu auras fait mon affaire sans y penser. Oui, tes refus l'ont tellement monté qu'il va passer par toutes mes conditions. Promets-moi de m'écrire quand tu auras trouvé quelque chose et nous tâcherons de nous voir un dimanche ; je te dirai ce qui sera arrivé.

Elle se remit à m'embrasser, après m'avoir recommandé une grande pâtisserie du boulevard dont elle connaissait la caissière, une brave vieille fille, Mlle Bonamour. Elles étaient un peu parentes : elle eût profité de cette parenté si, à l'avance, cette petite blonde n'avait arrangé sa vie. M. Bernardin, déjà vieux et homme tranquille, n'entrait pas dans ses plans. Elle écrirait le jour même à Mlle Bonamour. Elle ne doutait pas, en effet, que je n'eusse mon congé, et, en effet, je fus remerciée le surlendemain.

Mlle Noémie Bonamour était une bonne grosse personne qui tout de suite me plut. Elle dégageait une odeur de vertu un peu rancie; je devais apprendre bientôt qu'elle avait sur les hommes à peu près les mêmes idées que moi. Il n'y avait pas longtemps qu'elle avait perdu une illusion sur laquelle elle avait vécu pendant des années.

Depuis près de trois lustres elle tenait la caisse au *Gâteau des princes* (maison fondée en 1856). Jamais elle n'avait failli à l'honneur, comme elle aimait le dire aux nouvelles. Mon visage, mes manières, l'innocence que j'avais gardée me valurent d'être assez rapidement choisie par elle pour confidente.

La peau grise, d'un ton de foie gras, une grosse verrue au coin de la bouche, avec trois longs poils dont elle avait la coquetterie, la caissière de M. Bernardin n'avait jamais été jolie. Mais j'ai pensé souvent à la bonne femme qu'elle eût été en ménage, avec un brave homme.

Toute une vie de comptabilité, d'illusions et de vertu ! Cependant elle me laissait entendre qu'elle avait été, un jour, bien près de perdre celle-ci : heureusement, ce ne fut que l'illusion qui s'en alla.

A neuf heures, elle faisait son entrée, sanglée

dans son corset, des caoutchoucs aux pieds s'il pleuvait et toute la journée, le dimanche compris, elle demeurait à son pupitre, le binocle sur le nez, toujours souriante et faisant des grâces avec sa main qu'elle avait belle et potelée.

Le soir, au coup de neuf heures, elle renfermait sous clef ses plumes, son grattoir, sa boite à sandaraque, après avoir mis au net sa comptabilité du jour et l'avoir portée à M. Bernardin. Mlle Bonamour endossait ensuite son manteau, passait sa palatine, enfilait ses gants et un peu lasse de ses douze heures d'écritures sur sa chaise, s'en allait attendre au bureau voisin l'omnibus pour Clichy.

L'omnibus enfin arrivait, stoppait et elle escaladait le marchepied, se carrait de profil à cause de son embonpoint. Mais quelque chose manquait là maintenant devant elle, quelque chose qui était le chapeau de M. Chapoulot oscillant d'un air régulier de roulis, son haut de forme en soie un peu roussi par les lavasses et l'usure.

Un soir que j'avais obtenu la permission de m'absenter pour m'acheter une paire de bottines, elle me propose de sortir ensemble. J'accepte, je la conduis jusqu'au bureau de l'omnibus ; mais là elle pousse un gros soupir et me dit :

— Ma foi, l'air est doux, voilà le printemps. Nous allons nous payer une petite douceur. Faites-moi l'amitié d'accepter une anisette.

Nous nous installons à une terrasse, nous regardons passer le boulevard et tout à coup elle recommence à soupirer.

— Figurez-vous, ma petite, que moi aussi, comme tous ces couples qui passent, j'ai connu l'amour.

Ce n'est pas ma faute si ça a mal tourné.

Et presque aussitôt elle me raconte son histoire :

— M. Chapoulot était employé dans une mairie. C'était un homme charmant, propre et un peu mélancolique. Notre connaissance avait commencé dans ce même omnibus que depuis quinze ans je prends pour remonter à Clichy.

« Quel peut bien être ce monsieur qui, tous les soirs, remonte au quartier en même temps que moi ? » me demandais-je. Et M. Chapoulot se posait la même question. Un soir, je guettai le moment où il tirait son gant pour extraire de sa poche ses six sous. « Il n'est pas marié, puisqu'il ne porte pas l'anneau », pensai-je avec une réelle satisfaction.

« M. Chapoulot, de son côté, était tourmenté par une pensée semblable ; mais je ne me pressais pas de le tirer de sa perplexité, Même j'éprouvais une joie taquine à dérouter ses conjectures. Vous savez, les femmes ! Et enfin, mais seulement au bout de deux mois, apitoyée par ses regards inquiets, je retirai de mon manchon ma main, sans alliance comme la sienne, et me mis à tapoter quelques instants mes cheveux sous ma voilette. Il fallait bien imaginer quelque chose.

« Mon Dieu oui, je me risquai là à de petites avances qui, à quelques jours de là, déterminèrent M. Chapoulot à m'offrir la main pour m'aider à descendre. Moi, je tremblais. « Ah ! mon amoureux se désensauvage ! » Dans ma pensée, je ne l'appelais plus autrement que « mon amoureux » avec une joie de petite fille. Cependant il tardait toujours à me parler. « Ça lui serait pourtant si facile !

S'imagine-t-il que je vais faire le chemin à moi toute seule, me disais-je, dépitée.

« Enfin, un soir, comme le conducteur criait son numéro à lui, arrivé avant moi, et qu'il ne restait plus qu'une place, très vite il me passa son carton en me disant :

« — Montez, je vous en prie, je prendrai le suivant.

« Je compris, dès ce moment, que M. Chapoulot m'aimait éperdûment.

« Un certain soir d'automne, il pleuvait, je n'avais pas de parapluie ; il avait le sien et m'accompagna jusqu'à ma porte. Je lui dis mon nom :

« — Mademoiselle Noémie Bonamour !

« — Eusèbe Chapoulot ! fit-il à son tour.

« Je répétai longuement : Eusèbe Chapoulot ! Ah ! quel joli nom ! Eusèbe surtout !

« Ce fut presque de l'intimité à partir de ce moment. Cependant nous ne nous parlions pas d'amour, mais des petits faits de la journée. Je disais :

« — Moi, voyez-vous, M. Chapoulot, je ne puis écrire qu'avec des plumes à bec très fin... Justement je n'en avais plus... Alors je demande sa plume à Mlle Emmelina : c'était un gros bec... Et patata ! un pâté !

« Lui, inclinait vers les becs moyens. Et je lui disais encore :

« — Nous avons vendu aujourd'hui pour trois cent vingt-cinq francs. C'est incroyable, ce qu'il gagne, ce M. Bernardin !

« Et je disais aussi :

« — Pensez donc : un gâteau de trois sous, ça nous coûte sur le tas à peine un petit sou... Non,

avec les cochonneries qu'on vous fourre là-dedans, ça ne revient pas à plus... Du beurre, qu'on n'en voudrait pas pour graisser les roues de charrettes ! Et quels œufs ! Ce n'est pas moi qu'on attraperait à les manger !

« M. Chapoulot confessait la lenteur de l'avancement dans la carrière des emplois.

« — J'ai vingt-six ans d'administration. Je suis sous-chef. Ça me vaut un peu moins que trois mille francs, avec les gratifications. Des tas de cancres qu'on ne peut dépasser et qui obstruent le passage !

« Puis une fois c'était la Saint-Sylvestre. Il m'arrivait, comme chaque soir, un peu plus gêné toutefois, dissimulant un papier blanc qui lui sortait de la poche.

« — Mademoiselle, voulez-vous m'autoriser à marcher un peu avec vous ? interrogea-t-il d'une voix troublée.

« — Mais ,volontiers, monsieur Chapoulot. A mon âge, ça ne compromet plus.

« Voilà qu'à ma porte, il fait un effort et me dit :

« — Mademoiselle, j'ai pensé que vous accepteriez...

« Il fallait voir comme délicatement il extrayait de sa poche, sans l'endommager, un cornet de pralines ! »

Mlle Bonamour, émue à ce souvenir, passa son mouchoir sur ses yeux. C'étaient les belles heures de son roman : le bouquet de ses illusions n'avait pas encore été effeuillé. Elle trempa ses lèvres dans l'anisette, puis continua son histoire. Des années passaient et toujours ensemble ils prenaient l'omnibus au bureau, cet omnibus des dix heures qui, par les rues retombées au calme, avec des

éclaboussements de gaz soudain à l'intérieur sur les figures dodelinantes, montait la côte, et Mlle Bonamour, au trot des trois percherons blancs, revivait tout un arriéré de jeunesse, les vingt-huit ans de son cœur qui un peu en tous sens avait battu, mais ne s'était point donné.

Elle lui avait dit ses petites habitudes, le carcel au milieu de la table, le fauteuil près de la fenêtre ouverte où, sous le bleu des étoiles, elle s'endormait l'été, le petit réchaud à l'essence dans un coin, et l'armoire en laquelle, dans l'angle de la cheminée, elle renfermait ses robes.

Quelquefois en la quittant, M. Chapoulot plaisantait doucement :

— Ah ! ah ! Nous allons donc rêver un peu dans notre bon fauteuil ? C'est moi qui voudrais être là, auprès de vous.

Elle riait :

— Ah ! ce monsieur Chapoulot !

Leur familiarité n'allait pas plus loin.

Un soir de dimanche de carnaval, au moment de prendre l'omnibus, il lui offrait d'un gloussement de voix inarticulé, de faire ensemble, bras dessus bras dessous, par les rues livrées aux mascarades, l'habituel trajet.

— Tiens, c'est une idée ! Il n'y a vraiment que vous !

Ils firent une dizaine de pas : elle avait abaissé sa voilette ; son rire grelottait comme s'il l'avait chatouillée.

— Oh ! si quelqu'un nous voyait, M. Chapoulot, s'écria-t-elle en riant, toute amusée du risque. C'est ça qui serait drôle !

Ils s'avançaient à travers la cohue, elle traînant un peu à son bras, lui plus taciturne à mesure que l'heure avançait. Enfin, vers minuit, il se risquait :

— Voyons, mademoiselle, ne me refusez pas. Pour cette fois !

Elle le regardait :

— Ah ! M. Chapoulot, quelque mystère !

Il brûla ses vaisseaux :

— Eh bien ! voilà. Je connais un petit restaurant où nous serions comme chez nous : nous ferions un petit extra.

D'abord elle faisait quelques manières, mais l'air de petite débauche de cette partie à deux la tentait.

— Nous demanderons un cabinet, continuait-il en s'exaltant un peu.

— Un cabinet, M. Chapoulot ! Savez-vous bien que vous devenez dangereux !

Ils enfilèrent un couloir. Le garçon, la serviette sous le bras, les précédait, demandant :

— Le salon bleu ou le salon rouge ?

A tout hasard, M. Chapoulot répondit :

— Le salon bleu.

Puis, comme il l'en priait, c'était elle qui faisait la carte : une sole, un chateaubriand, du foie gras.

— Et du champagne ! commanda M. Chapoulot, tout pâle de sa bonne fortune.

Mlle Bonamour ôtait son chapeau, considérait avec de grands yeux curieux les rideaux tirés, le lustre, le sofa.

— Oh ! s'ils pouvaient parler ! disait-elle avec une moue.

Et petit à petit, tandis que discrètement le garçon

les servait, il se reparlaient de ces six années, de leurs premières paroles, des cahots face à face dans l'omnibus.

Après le champagne, M. Chapoulot, les oreilles en feu, s'oublia. Mais elle se débattait :

— Mon ami, de grâce !... Etes-vous malade ?...

Puis, tout en larmes, s'abattant sur le canapé :

— Ah ! M. Chapoulot, moi qui croyais que c'était pour la vie !

Ils ne se revirent plus. Elle allait prendre l'omnibus dix minutes plus tard ; il s'en retournait à pied. Ainsi finissait leur roman ; ainsi finit l'histoire que me conta Mlle Bonamour.

Et, tout en lichant son anizette, la bonne demoiselle soupirait :

— Oh ! les hommes ! Ils ne savent pas même vous aimer un petit temps sans tout de suite penser à la bagatelle !

M. Bernardin était rigoureux: on ne sortait qu'un dimanche sur le mois. Emmeline passait le sien en famille, de braves gens honorables à Montrouge; Paulette, qui avait un amoureux pour le bon motif, s'en allait prendre avec lui des leçons d'anglais sous la direction d'une vieille dame qu'il payait vingt sous le cachet; Isabelle, une tendre, ne rentrait coucher qu'à minuit et faisait secrètement la bombe. Il lui arrivait alors de venir gratter à ma porte comme avant elle l'avait fait Fanny.

Nous étions toutes les quatre logées dans les mansardes, non loin des domestiques de la maison. Tandis que les autres tout de suite s'endormaient, cette grosse fille sensuelle n'en finissait pas de me raconter par le menu les heures de son dimanche. Naturellement, c'était son petit amant, un étudiant, qui faisait les frais de ses histoires. Et quand elle avait fini, elle me demandait de lui faire à mon tour mes confidences.

— Voyons, tu ne me diras pas que tu n'as pas quelqu'un... Je t'en prie, dis-moi tout : je sais garder un secret.

Je n'avais qu'une réponse, la même que je faisais à toutes :

— Vrai, je n'ai personne. Du reste, je ne suis pas pressée.

Cependant, une fois, dans une poussée singulière, je lui demandai pardon de lui avoir jusque là dissimulé la vérité. Là-dessus, je me mis à deviner tout ce qu'une imagination de jeune fille encore ignorante peut inventer de plus exalté dans la passion. Elle était heureuse, elle me pressait les mains, elle me suppliait de lui donner des détails. Elle-même, allant au devant, me posa une question qui me révéla un aspect de l'amour, inconnu pour moi, et à laquelle je ne pus répondre. Il m'en resta quelque honte et à la fois, dans mon singulier état d'esprit, je ressentis de la fierté. Je pensais: « Du moins je ne leur ressemble pas. Si je cède un jour, ce ne sera pas sans avoir lutté. »

Une après-midi Fanny passa à la pâtisserie. Elle apportait un bouquet de violettes à sa parente. Comme c'était jour de semaine, je pensai tout de suite qu'elle avait quitté les Poiré. Jamais elle ne m'avait paru plus jolie et elle était vêtue d'un costume clair qui la dessinait gentiment. Avec une impudeur souriante, elle me dit que c'était fait, qu'elle s'installait à la fin du mois, qu'elle aussi, comme Madeleine, ouvrait une pâtisserie. Sa mère l'avait bien élevée : elle en gardait une gentillesse dans les manières ; personne, à la voir, n'eût soupçonné son petit dévergondage intérieur.

Elle ne manqua pas de me demander si j'étais toujours aussi imprenable. Je trouvai le moyen de lui dire, entre deux commandes reçues au téléphone :

— Je ne me donnerai que quand j'aimerai.

Et en riant cette fois, elle me répondit :

— Non, mais en as-tu, du vice !

On l'avait déjà dit avant elle.

Ce que je n'aurais osé lui avouer, c'est que le matin encore, en me mirant dans le morceau de glace devant lequel je faisais ma toilette, j'avais eu le cri de l'être vierge et libre :

— Ah ! mon joli corps, moi seule te connais ! Tu n'es qu'à moi !

Dieu sait cependant les pauvres petits morceaux que j'en pouvais apercevoir, dans l'éclat de glace éraflée qu'il me fallait successivement hausser et abaisser, selon ce que je voulais voir !

Fanny, avant de s'en aller, me pria de lui faire savoir mon premier dimanche de sortie pour le passer ensemble. Mais celui-là je l'avais promis à Ancelin que je n'avais plus revu depuis qu'elle m'avait éclairée sur ses petits métiers. Je tenais à lui dire que je n'étais pas dupe de ses petites comédies.

— Eh bien, me dit-elle, ce sera pour le dimanche suivant.

Mon jour de sortie arriva ; Ancelin Painparé m'attendait ; je jouis, en le voyant, de lui laisser ignorer un peu de temps que je connaissais son secret. Il vit que je le regardais avec un sourire qui ne m'était pas habituel.

— Qu'y a-t-il, Andrée ? Te moquerais-tu de moi ?

Comme il avait passé son bras sous le mien, je songeais : « Il a fait la même chose à une vieille femme. » J'en ressentis du dépit et de la malice. Je commençai par lui demander s'il avait beaucoup d'argent : je voulus qu'il me conduisît dîner

aux étangs de Saint-Cucufin, dont la grosse Isabelle m'avait parlé si souvent.

— Tu n'es pas à cela près, heureusement ! lui dis-je en riant.

Nous descendîmes à Ville-d'Avray : c'était vraiment un dimanche béni de la mi-mai. Les cerisiers avaient leurs bouquets blancs ; il fleurait doux le long des jardins, des champs et des taillis. Tout avait un air de printemps, le soleil, les jolis couples partis s'aimer sous les arbres, les oiseaux et les papillons. Il y avait si longtemps que je n'avais plus connu tout cela ! Mon cœur se dégonflait en de légers soupirs : je me sentais les yeux mouillés. Et de l'avoir près de moi, cet ami de la petite enfance heureuse, alors qu'on ne songeait pas encore à la vie, ma sensibilité s'en augmentait encore. Je m'écriai soudain, en proie à une indicible émotion :

— Ancelin, te rappelles-tu qu'une fois, étant à jouer dans le pré de M. Denis, je te donnai une si grosse taloche que tu en fus renversé ? C'était un jour comme celui-ci.

C'était là un souvenir plutôt comique, mais la distance l'embellissait et ne laissait plus subsister que le pré tout envermeillé de lumière où la chose s'était passée.

— Oui, oui, fit-il, amusé. Ce fut ce jour là aussi que tu roulas sur la pente, les jambes en l'air.

Il m'avait passé le bras à la taille et me serrait contre lui. Je m'aperçus qu'il me regardait avec ses jolis yeux de jeunesse et de ruse. J'étais moi-même toute amollie par l'air voluptueux et tiède. Nous grimpâmes un petit talus par de là lequel verdoyait la jeune feuillée d'un taillis. Après le coup de soleil

des chemins, la fraîcheur verte nous fut une douceur : nous nous assîmes au pied d'un chêne ; il se renversa sur le côté, un peu au-dessous de moi ; et j'avais ôté mon chapeau, je m'étais étendue sur le dos. Le silence était plein d'un chamaillis de fauvettes. Je cessai de parler ; j'avais fermé les yeux ; il crut que je dormais ; et doucement je sentis sa main à ma bottine tandis qu'il me disait presque tout bas mon nom :

— Andrée... Andrée.

C'était là un geste gentil et innocent, comme d'un frère à une sœur ; mais la main remonta un peu et comme j'étais chatouilleuse :

— Non, pas là, dis-je en riant.

Lui, aussi riait et me regardait d'en bas, tout pâle, avec un petit tremblement de la bouche, et il avançait toujours comme par jeu. Je me défendais sans penser à mal. Mais tout d'une fois il se jetait sur moi et s'efforçait de me prendre sous mes jupons. Je lui vis dans la prunelle le même regard fou et terrible que j'avais vu aux autres.

Je ne sais ce qui me passa, une fureur, un dégoût et je le frappai au visage en criant que je savais que sa patronne l'entretenait et en l'injuriant.

— Ce n'est pas vrai. On t'a menti. Je suis un honnête garçon.

Mais l'instant d'après, tirant une cigarette d'un étui en peau de crocodile et l'allumant, il me dit d'un air de vice, en riotant :

— Après tout quoi ? Si je ne te coûte rien à toi ?

Les larmes me jaillirent des yeux, je lui dis tristement :

— Et c'est toi, Ancelin, qui me parles ainsi ?

O mon cher Ancelin de mon enfance, si doux et qui faisais les anges à la procession !

Suis-je bien sûre que l'amour à la longue ne serait pas venu si, à la manière d'une fille, il ne s'était pas vendu à cette Mme Turc et s'il avait su attendre l'heure où mon cœur se serait pris à fleurir ? J'ai repensé souvent au penchant secret que je ressentais pour lui ; il avait été, dans le morne isolement du passage, l'éveil clair de mon jour de Pâques : il m'avait apporté la jeunesse, le sourire et les chères images du passé. Oui, c'eût été là le rêve peut-être : ma vie en eût été changée, tous deux en ménage et travaillant l'un près de l'autre comme avaient fait les nôtres. Au lieu de cela, il avait eu le geste éternel du rapt. Quoi ! presque avant d'être un homme, il en avait déjà les fureurs sauvages ! Je ne savais que trop qu'il ne m'aimait pas ; jamais il ne m'avait dit une parole d'amour. Rien que la folie du sang ; le besoin de la proie, ce libertinage appris chez une maîtresse experte ! Jugez ce qu'en dut éprouver une fille comme moi, avec le dégoût que m'avaient laissé tant d'entreprises semblables. Nous quittâmes le taillis, mais le charme de cet heureux matin était parti. Le voyant morose, je lui pris le bras.

— Ancelin, lui dis-je, ne gâtons pas cette journée et restons des amis comme quand nous étions petits. Veux-tu ?

Mais il continua à me bouder et moi-même je ne retrouvai plus ma gaité. Je lui en voulais pour avoir cassé quelque chose en moi, l'amitié, l'ancienne sécurité et peut-être une illusion inavouée d'amour. Notre journée s'acheva comme elle put : nous dînâmes d'une omelette aux herbes. Il me ramena

jusqu'à la pâtisserie. Là haut Isabelle guettait mon retour. Elle ouvrit la porte de sa chambre, en chemise, les cheveux tressés en nattes et, reprise de son goût de l'amour, elle me demanda si j'avais eu du plaisir avec mon ami.

— Oh oui, follement !

Quelle ironie ! j'aurais pleuré à présent de ne m'être pas abandonnée : j'aurais du moins connu ce qu'elles connaissaient toutes.

L'impression mauvaise me resta : c'était presque de l'aversion que j'avais contre Ancelin pour son libertinage avec Mme Turc. Cela tuait à jamais toute intimité confiante entre nous ; je sentis, au regret que j'en eus, combien il m'avait été cher. Mon mépris des hommes s'en accrut. Je ne pus m'en cacher à Mlle Noémie Bonamour qui était devenue une vraie amie pour moi. Elle exigea des confidences. Je lui racontai mon histoire ; elle espéra m'en consoler en recommençant le récit de ses amours avec M. Chapoulot.

Fanny, à quelques semaines de là, me rappela ma promesse d'un dimanche passé ensemble. Mon jour de sortie arriva : je me rendis au rendez-vous qu'elle m'avait fixé : c'était chez elle, dans le petit magasin que lui montait M. Poiré. Blanc et or, des glaces, un comptoir avec allégories comme celui où, là bas, trônait la patronne, mais en réduction, pour laisser ses droits à la légitimité. Elle délibérait d'ouvrir dans huit jours. Tandis qu'elle me montrait l'aménagement, j'entendis venir de l'entresol des voix amusées d'hommes et de femmes.

— Je t'ai fait la surprise, me dit Fanny : il y a là haut Marion : c'est aussi son dimanche de

soirtie. Il y a en outre Madeleine, l'amie à M. Charles qui est l'ami de ton ami. Et puis, tu verras, un monsieur qui peut-être deviendra le mien quand j'aurai le temps.

Tout cela dit avec des sourires, de petits sourires cassés et charmants qui allaient avec ses jolis yeux blonds et l'air en coup de vent de sa nerveuse petite personne.

Elle me fit monter : elle avait dû leur parler de moi, car mon arrivée fit sensation. Elle présenta :

— Le petit brun, là, c'est M. Ernest, vingt-cinq ans, trop jeune pour avoir un nom. Profession, néant.

— Ah ! pardon ! pardon ! s'écriait aussitôt le jeune homme brun. Passementier, mademoiselle, pour vous servir.

— Quant à l'autre brun, le grand, c'est M. Dusotais, le formier. Tous les deux à marier. Des espérances et du charme. Puis M. Charles, l'ami de M. Ancelin. Et à présent, vous là bas, venez que je vous présente à votre tour.

Un joli garçon, très noir de peau, de poils et d'yeux, s'avança :

— Ça, ma chère, c'est mon amour. Autrement dit, M. Anatole, premier quelque part dans les rubans. Après cela, si ça t'amuse, fais ton choix.

On versa du porto ; Madeleine avait apporté de son magasin une petite caisse de biscuits de Reims qu'elle avança. Chacun s'empressait. Marion m'embrassa coup sur coup. Elle me dit tout bas que son affaire à elle traînait, qu'elle s'était mal prise en se laissant devancer par Fanny, que du reste elle n'avait pas les mêmes exigences. Je remarquai que le grand brun lui faisait une cour serrée.

Le petit brun se chargea d'arrêter trois fiacres où nous nous empilâmes. M. Ernest ne me déplaisait pas, vif, amusant, l'air assez moussant ; je dus m'asseoir devant lui, mes jambes entre ses genoux. Mais tout le monde se trouvait ainsi emboité et après tout, c'était drôle. Quand nous arrivâmes au quai, la bâteau justement démarrait ; il avait été décidé que nous irions dans les bois de Saint Cloud. Madeleine et Fanny s'étaient chargées des provisions du déjeuner; le soir, ce serait le tour des messieurs à nous faire dîner.

Nous voilà donc, avec nos paquets, cherchant un coin d'ombre dans le parc. Le soleil plombait à pic, il fallait tourner avec lui autour des arbres. On avait découvert la charcuterie, les petits pains, les fruits. Nous avions tous grand faim. Une cantine installée au carrefour des routes nous procura un petit vin de Suresnes aigrelet. M. Charles le premier ôta son veston ; M. Dusotais aussi se mit en bras de chemise. Je sus gré à M. Ernest de ne pas les imiter. D'ailleurs, tout le monde était gai. C'était, pour les dames comme pour les messieurs, la liberté de tout un jour sous le grand ciel bleu, dans l'odeur grisante des feuillages. Je ne finissais pas de rire aux facéties du fourmier, un pince-sans-rire vraiment comique. J'aurais ri, je crois, de la culbute d'une fourmi dans l'herbe. Fanny disait de moi :

— Vous savez, celle-là ! malin celui qui l'aura !

Le mot les alluma. Dusotais risqua une plaisanterie. M. Anatole feignit chercher à quatre pattes dans l'herbe. Ce fut Madeleine qui jeta le nom d'Ancelin. Fanny s'écria que ce n'était pas vrai, qu'il n'était pour moi qu'un ami. Tous alors voulurent savoir.

— Voyons, mademoiselle Andrée.

J'étais fort tranquille au milieu de ces curiosités qui s'ameutaient.

— C'est vrai ! nous avons joué tout petits ensemble : je le talochais. Il était timide comme une fille et moi, de nous deux, j'étais le garçon.

— Tu l'es resté, va ! s'écria Fanny.

— Ma foi oui, répondis-je en riant.

Je ne me sentis nulle envie d'interroger le premier de chez M. Turc sur la coquinerie de celui que, dans ma pensée, j'avais si longtemps appelé « mon petit Ancelin ». M. Charles, de son côté, mit de la discrétion à ne m'en pas parler. D'ailleurs, un mois avait passé sur ma désillusion. Je n'avais plus revu le fils des Painparé, et le dépit, la peine s'en étaient allés à travers l'affairement de la vie.

La petite collation fut un long rire, avec quelque chose couvant en dessous et qui faisait battre les narines ou languir les prunelles. Je saisissais des clins d'yeux, des frôlements, des allusions où la vie secrète du désir s'excitait de souvenir et d'espoir. Mais la touffeur fut tout à coup si ardente qu'on fut pris de somnolence. On s'enfonça dans l'épaisseur d'un taillis : le soleil criblait d'une pluie de sequins le sol resté frais. En s'espaçant un peu, on eut là, tout de son long, la paix d'un dormoir comme les bêtes de chez nous, sitôt qu'on sortait de la ville. M. Anatole avait fait de son veston un oreiller pour Fanny ; Madeleine, appuyée de la nuque à l'épaule de M. Charles, dormait avec un claquement léger de la bouche ; M. Dusotais, allongé sur le ventre, la tête dans les avant-bras, parfois toussotait pour avertir Madeleine qu'elle ronflait. Moi qui avais

pour cavalier mon passementier, je m'étais couchée sur le coude et l'écoutais me tenir des propos gentils, à mi-voix, sans pouvoir dormir.

M. Ernest parlait bien, avec des phrases qu'il avait dû retenir de ses lectures. Il me parla surtout de lui : il avait une sœur qui vivait avec la mère au village. Jamais celle-ci n'avait voulu venir à Paris. C'était sa joie à lui, d'aller passer les jours de fête dans leur petit enclos, avec les deux moutons, les poules et les pigeons. Quand il me dit son amour pour la nature, j'eus un cri.

— Oh ! moi aussi !

— Nous nous entendrions ! me dit-il avec un regard lourd.

J'eus soudain la pensée qu'il jouait la comédie et de mon côté, je m'amusai d'un petit manège sentimental. Il n'avait rien d'un héros de roman : il était courtaud, sans jambes, avec des caleçons qui lui retombaient sur les bottines et qu'il était obligé de rentrer. « Avant le soir, tu m'auras parlé de la bagatelle, comme dit Mlle Bonamour » pensai-je. Il me paraissait si peu dangereux que je décidai de lui donner de la corde tant qu'il voudrait. Il finit par s'enrouler dedans, les pommettes des joues en feu, les yeux en boutonnière, avec une petite flamme claire au fond.

Les dormeurs se réveillèrent enfin, la bouche pâteuse, la patte d'oie aux yeux, en s'étirant les bras et baîllant. Une fraîcheur montait, les ombres s'étaient allongées. En petite bande, par couples, on se dirigea sur Garches où l'on devait dîner. M. Ernest m'avait offert le bras. Je voulus faire mentir ma réputation de fille froide en me serrant

par moments contre lui. Cependant son caleçon retombait toujours et ce détail comique n'était pas fait pour ajouter à son prestige. Dusotais, sans rire, disait :

— Mais laisse-le donc tomber tout à fait.

Le parc se referma sur nous, touffu, profond, avec son petit mystère de vieille forêt. M. Anatole nous guidait, au courant des routes peu fréquentées: il portait le mantelet, le parasol, le chapeau de Fanny. Un peu de temps ils disparurent, au moment où Marion et le formier aussi se rendaient invisibles. M. Charles et Madeleine, eux, avaient l'air d'un ménage rassis : je les avais entendus causer entre-eux de la reprise d'un salon de coiffure qui, justement, était au fond de la cour, dans l'immeuble où M. Poiré avait établi sa maîtresse.

Parfois, de petits cris, des rires de femmes chatouillées partaient d'un fourré,ou bien une bande passait, trottins et petits commis de magasin, avec des folies d'oiseaux lâchés. Tout le bois était en amour. Les arbres mêmes, courbés, enlacés, avaient l'air de s'aimer entre eux. M. Ernest me dit :

— Ah ! Mademoiselle Andrée, si vous vouliez me permettre de vous aimer.

— Mais je n'y vois pas d'inconvénient.

Il me prit la main et doucement la baisa. Sans son caleçon qu'il lui fallait toujours remonter, je l'aurais peut-être trouvé à mon goût. D'ailleurs le grand air, l'odeur des feuilles et des terreaux musqués me grisaient. Je pensais : « Mon Dieu ! qu'il serait bon de venir ici avec quelqu'un qu'on aimerait ! » Je pesais à son bras ; il soupirait ; il dut me croire éprise.

Quand nous nous empilâmes devant la nappe humide, sous la tonnelle d'un traiteur voisin de la gare, nous étions recrus de chaud et de fatigue. On battit des absinthes en attendant le dîner ; la gaîté était revenue ; Dusotais fut irrésistible. Je le soupçonnai d'avoir pris à M. Poiré dans un taillis tout ce que Marion pouvait lui donner de sa personne. Fanny frappa ses mains l'une dans l'autre en voyant les libertés que j'octroyais au passementier.

Enfin le garçon se décidait : nous eûmes un menu de potage, de gibelotte, de poulet et de salade. Chacun de nos « cavaliers » se fendit d'une bouteille de tisane. Après le reginglard que nous avions déjà bu, nous étions toutes un peu « pompette ». Le repas s'acheva aux bougies qui brûlaient dans des phares, sous une nuée de phalènes et de moustiques. Ceux-ci piquaient jusque sous les jupes, ce qui délia les gestes jusqu'à l'oubli de toute retenue. M. Ernest s'offrit à leur donner la chasse dans mes bas. J'avais pris le ton et je riais avec tout le monde.

Le retour ressembla à une ménagerie en voyage. On fut, dans le train, sur les genoux l'un de l'autre, imitant des cris d'animaux. Mon passementier faisait le cheval, très bien : il m'embrassa cent fois les mains et je fis semblant de ne pas remarquer qu'il m'embrassait aussi les joues. A Saint Lazare, en débarquant, il me parla enfin de la chose.

— J'en étais sûre, m'écriai-je en riant.

Cela m'amusait follement, à présent.

Le lendemain soir, M. Ernest entra à la pâtisserie : j'eus un petit choc tandis que je lui passais l'assiette de cristal pour se servir; il me coula dans la main un billet étroitement plié. Je ne le lus que la nuit, en me mettant au lit. C'était enflammé, ampoulé et ça tenait quatre pages. Ma coquetterie en fut chatouillée sans que j'en ressentis de rien au cœur. Cette longue journée de folie et de grand air avec des jeunes gens éveillés et galants, m'avait laissé l'impression d'un vrai plaisir. Je m'étais amusée d'un bon garçon, un peu poseur et suffisant : je lui avais laissé prendre tout ce qui est au passant et n'a pas d'importance pour celle qui le donne. Mais je me disais : « Ce ne sera pas encore toi, mon petit. » J'étais décidée à ne pas répondre et encore moins à récidiver. Il se trouva que Fanny, deux jours avant son installation, passa en coup de vent.

— Eh bien, me dit-elle, comment l'as-tu trouvé? Sera-ce lui cette fois ?

— Ni lui, ni un autre, tant que je n'aimerai pas.

Elle acheva de manger son gâteau.

— Tu as raison, dit-elle du bout des lèvres, comme si elle ne me parlait pas, car M. Bernardin était là. D'autant plus qu'il a déjà un collage. Je ne l'ai su qu'hier. J'étais venu pour t'avertir.

Mon amoureux m'écrivit encore deux fois et puis sans doute se dépita, car je ne reçus plus rien. Je cessai de penser à l'aventure : j'en avais tiré cette moralité, c'est que décidément je ne serais jamais qu'à l'homme que j'aurais choisi parmi tous les autres. « Oui, me disais-je, dussé-je aller le prendre moi-même, comme c'est l'habitude que les garçons prennent les filles. »

Si après cela, quelqu'un s'intéresse à Fanny, je dirai simplement qu'elle s'établit comme elle l'avait dit. Mais M. Poiré, à force de libéralités amoureuses, s'étant à la fin mis dans de mauvais draps, elle le quitta, céda sa boulangerie et se décida à devenir simplement une fille entretenue. Je la rencontrai vers ce temps et elle me dit :

— Vois-tu, ma chère, nous autres honnêtes filles, nous ne sommes pas faites pour les affaires. Alors il vaut mieux faire ce que je fais.

C'était chez presque toutes le sentiment qu'elles faisaient un métier d'honnêtes filles en acceptant que quelqu'un les établît, puisque en s'établissant elles pouvaient travailler pour leur compte. Le point de départ ne les dégoûtait pas. Et après tout, elles parlaient là en amazones et en conquérantes, rançonnant l'homme et en tirant ce qu'il était possible. M. Poiré l'apprit à ses dépens : quand plus tard, au temps de sa décave, il s'adressa à toutes celles qui avaient profité de ses sottises, elles le flanquèrent à la porte comme un simple quêteur de paroisse.

Je demeurai près d'un an chez M. Bernardin. Je connus chez lui une vie régulière, sans surprises, mais aussi sans plaisirs. Obligée de sourire

tout le jour, je m'en dédommageais en pleurant la nuit. Je voyais en effet se passer ma jeunesse sans pouvoir la partager avec un ami. Je souffrais de mon isolement et cette souffrance à la fois était pour moi une joie. « L'âge n'est donc pas venu pour toi d'être une vieille fille, me disais-je, puisque tout ton être aspire à la divine émotion amoureuse »

Il m'arrivait alors de me rouler dans mes draps. Je croyais embrasser un cher amant et n'embrassais que le vide : j'étouffais dans l'oreiller mes baisers. Je criais cent fois :

— Mon chéri, mon tendre et bien-aimé chéri, que n'es-tu là? Ah! mon cher amant, vois comme je t'aime ! Ne tarde plus.

Moi, si dégoûtée de l'amour des hommes, j'en arrivais à vivre jusqu'à la folie cette singulière illusion. Ah ! si vraiment il existait, celui que j'appelais de toute la démence de mon sang et s'il avait pu deviner, il fût accouru ; il m'eût trouvée toute prête à le recevoir. Je sortais de ces crises heureuse et épuisée.

Or il advint qu'une nuit, retombée morte du ciel jusqu'où m'avaient projetée mes transports, je crus entendre vaguement travailler à la serrure de ma porte. De sourds désirs nous enveloppaient ; l'attrait qu'a pour le mâle la présence de quatre jeunes filles, seules derrière une porte qui protégeait mal leurs nuits déshabillées, agitait l'animalité de la maison. Mais comme la pâtisserie avait une réputation irréprochable, celle-ci après tout nous défendait mieux que nos portes. Six des mansardes étaient occupées par les domestiques.

J'avais remarqué qu'un grand valet de chambre, bâti en hercule et les dents très blanches, semblait toujours sur le point d'avoir quelque chose à me dire quand nous nous croisions dans le couloir ; mais sa discrétion, son ton respectueux écartaient de ma pensée toute crainte.

Dans l'état de stupeur et d'accablement où, cette nuit-là, m'avait jeté ma tendre fureur, j'imaginai que c'était Isabelle qui cherchait à pénétrer dans ma chambre pour me parler de ses amours. Je ne pris pas garde et retombai au sommeil, m'agitant mi-endormie dans le songe qui continuait ma folie. J'étais là, mes membres épars et à peu près nue par-dessus les couvertures, quand la sensation d'une caresse violente me réveilla cette fois en sursaut. Un homme m'étouffait dans ses bras pendant qu'un autre avec force m'écartait les genoux. Je reconnus dans ce dernier le valet de chambre, sans pouvoir distinguer le personnage auquel il servait d'acolyte.

Il se passa alors une chose extraordinaire : l'énergie dont j'étais douée eut raison de leur entreprise scélérate. J'avais pris mon bougeoir en cuivre et les en frappais avec une telle fureur qu'ils battirent en retraite en criant que sûrement j'étais un homme déguisé en femme.

Au matin, Isabelle et les autres demoiselles déclarèrent qu'elles n'avaient rien entendu. On crut à une hallucination et de peur d'un scandale qui m'eût mise moi-même en cause, j'évitai d'accuser le valet de chambre. Je me donnai raison quand, à une semaine d'intervalle, en portant à sa voiture les emplettes qu'une cliente venait de faire à la

pâtisserie, j'aperçus, sous le porche, un personnage qui hélait un fiacre et au moment d'y monter, me voyant à la rue, dissimula soudain son visage. Ce fut Isabelle qui, venue à la porte avec moi, m'apprit que c'était le baron, comme on l'appelait; il occupait, en effet, avec son valet de chambre un appartement au deuxième. « Oui, pensais-je aussitôt, ce sont bien les deux gredins qui s'entr'aidaient pour obtenir par la violence ce que je réservais à l'amour »

Un mois ne s'était pas passé qu'une descente de police bouleversait les habitudes paisibles de la maison ; tous les journaux parlèrent d'un aventurier, ancien domestique de la princesse de V., qui, masqué d'un titre nobiliaire, ravageait à la fois le haut commerce et la galanterie de Paris. C'était mon nocturne visiteur. On ne put l'arrêter: il avait eu vent de l'arrivée des agents et avait passé la frontière. La seule pensée qu'un tel homme aurait pu me prendre par force fut pour moi un si grand sujet d'horreur que j'en demeurai longtemps comme matériellement en danger.

Comment ! Encore une tentative de viol, dira-t-on; mais c'est une obsession ! Ce n'est que la triste et écœurante réalité. Comme quelqu'un le premier l'exprima avant tant d'autres, je dis toujours la même chose parce que c'est toujours la même chose. Et je ne suis pas la seule qui aurait le droit de parler ainsi : presque toutes les jeunes filles que j'ai connues livrées à elles-mêmes, sans défense contre l'homme, dans l'épouvantable condition que leur fait l'absence de toute protection sociale, avaient passé par de semblables attentats. Même laides,

elles avaient été convoitées, guettées et finalement dévorées par l'Ogre. Soit lâcheté, soit absence de volonté, soit l'assurance aussi qu'elles étaient des espèces de servantes de plaisir aux mains de cet homme qui se montrait partout le maître, elles acceptaient les exigences de son grossier libertinage. Dès la douzième année, fillettes à jambes grêles et à jupes courtes, elles étaient déjà flétries, bonnes ensuite à toute l'humilité servile dont est capable une femme vouée à ne vivre que des rogatons de l'amour. Et généralement, c'est le patron qui les débauche et leur prend la fleur de vie, ou un chef de rayon, ou les commis à la file jusqu'à ce que quelqu'un, qu'elles ne savent pas toujours, les engrosse et les font jeter à la rue. Si encore c'était la fin ! Mais ce n'est presque toujours que le commencement.

Même dans les maisons honnêtes, on voit des employées, des jeunes filles de bonne éducation, parquées comme de simples domestiques dans des mansardes où elles sont exposées à des périls continus, où les plus faibles, cédant à l'occasion facile, finissent par se laisser aller. Même si elles résistent, le voisinage porte à porte avec des femmes de chambre, des valets, tout un ramassis d'individus subalternes, corrompus par le libertinage des maîtres, et surnourris, gonflés de vin et de viandes rouges, les expose à des contacts vicieux, à la dégoûtante promiscuité d'une sorte de harem où toutes appartiennent à tous. Je ne dis que ce que je sais et je le sais pour l'avoir vu autour de moi ou pour en avoir souffert moi-même, comme dans ce qui m'arriva avec le baron. Si la société était

ce qu'il lui faudrait être avant tout, un peu de bonne humanité agissante, elle ne penserait pas uniquement à l'hygiène du corps. C'est très bien d'être assuré d'un certain cubage d'air pour le libre jeu des poumons, mais autour de cet air-là, l'air moral, l'atmosphère des âmes reste contaminée et il faudrait en faire l'objet d'une surveillance active et générale.

Je ne cesserai de redire que, quant à moi, toute mon énergie naturelle me fut nécessaire pour échapper aux embûches qui, dès l'instant où je fus obligée de gagner mon pain, se multiplièrent sur mes pas ; j'y fusse tombée depuis longtemps sans le goût de la propreté morale que je dus à ma mère et à mes aïeules. Tant de gens s'attribuent le soin des bonnes œuvres qu'ils pourraient créer celle-là parmi bien d'autres qui n'aboutissent qu'à l'abrutissement de l'esprit, à l'affaiblissement du sentiment de l'indépendance et de la personnalité, principe même de la vie. Oui, l'œuvre du bon repos et du juste sommeil, l'œuvre du droit à se garder propres pour toutes les pauvres filles souillées par le mauvais exemple avant qu'elles le soient par les actes. On verra plus tard dans quelles conditions je le tentai moi-même.

Mlle Noémie Bonamour, pendant la pause du midi, s'amusait à lire les pages d'annonces des journaux. Sa grande désillusion avec M. Chapoulot ne l'empêchait pas d'être restée romanesque : sa mère, d'ailleurs, était une allemande de l'Alsace et lui avait donné le goût d'une certaine sentimentalité « petite fleur bleue : » elle ne désespérait pas de trouver une âme sœur qui se mettrait à l'unisson de la sienne.

Il lui arrivait alors de me passer la feuille : c'était tantôt un jeune homme « distingué, vigoureux, pratiquant les sports » et qui s'offrait à convoler avec une dame sérieuse, d'une couleur d'âme appropriée. C'était aussi le monsieur d'âge mûr désirant s'unir à une jeune femme jolie et honnête, douée de vertus philanthropiques qui, du reste, n'étaient pas spécifiées. Tout se rencontrait dans ces annonces, même l'offre d'une fortune à la femme qui accepterait d'être la consolatrice d'un galant homme, éprouvé par la vie. Mlle Bonamour se sentit sur le point de répondre à cet appel et peut-être le fit-elle sans rien m'en dire. Elle se borna devant moi à soupirer, les yeux remontés si haut sous la paupière qu'on cessait de les voir et me disant :

— Voilà qui ferait mon affaire ! Ah ! ma chérie, si vous saviez quelle jeunesse j'ai encore au cœur !

Mais moi, je voyais autrement les choses. Je savais que tous ces appâts jetés à la crédulité et à la rouerie étaient les déguisements de la bête, qu'il n'y avait au fond de toute cette comédie de sentiments que l'abject geste final, que l'euphémisme des mots ne servait qu'à dissimuler le rauque aboi des sexes rués l'un vers l'autre. Par une juste réciprocité, des anges qu'on soupçonnait être des tigresses, des hyènes et des louves, du bout de la palpitation de leurs ailes proposaient le paradis à l'humanité souffrante. On ne pouvait imaginer une plus sale coquinerie ; elle était entrée si bien dans les mœurs que des femmes du monde, des bourgeoises, excédées de dettes, en arrivaient à payer avec ce casuel leur modiste et leur coutu-

rier. Toute une partie de la société vivait de ce secret libertinage qui s'entourait de discrétion et gardait les apparences de l'honnêteté.

Ce qu'il en venait à la pâtisserie de ces clientes-là ! On devinait une réussite sitôt qu'elles se mettaient à régler leurs arriérés. Un affreux barbon, les habits souillés, le groin d'un porc, très riche et dont on n'avait jamais su le nom, faisait monter dans un petit appartement, qu'il louait dans une rue voisine, ce que M. Bernardin avait de plus fin en vins capiteux. Un autre, tout rose et aimable, les dents encore fraîches, ne prenait que du Tokai, qu'il payait le prix qu'on en voulait. Nous savions que celui-là envoyait aux plus jolies femmes de Paris une carte avec ces mots : « S'il vous plaît venir passer une heure avec un vieillard propre, discret, et qui dispose de deux louis, montez au 16 de la rue..... » Une de ces dames précisément, d'une mine dégoûtée nous assura qu'elles y passaient toutes. Et elle la toute première, mais cela, elle le gardait pour elle. Il n'était pas exceptionnel que ces personnes fissent le meilleur ménage avec leurs maris ; quelquefois même, c'étaient ceux-ci qui venaient commander les pièces montées qui devaient servir à leurs « dîners d'affaires. »

Mon Dieu ! je n'étais ni bête ni prude. Je me disais que tous les hommes ne sont pas « l'homme », qu'il y en a de doux, de loyaux et d'honnêtes et que quand je saurais où en trouver un, je me donnerais, comme je l'avais dit, à Fanny, mais il se faisait attendre. Ma vie s'agitait en moi ; j'étais triste ; je regardais longuement la rue et cette

agitation des passants où, du moins, se dépensait un besoin d'activités physiques. A moi qui avais désiré la sécurité et la régularité de l'existence, il m'en venait maintenant comme la lassitude. Mille fois mieux valait l'aventure et se frayer soi-même, par la volonté, son sentier à travers le hallier immense ! Comment, avec mes énergies naturelles, j'avais pu, depuis près d'une année déjà, recommencer sans une variante le petit geste absurde de ranger dans des caisses en papier les choux, les babas, les flans, les tartelettes et les petits fours, j'en étais étonnée moi-même Ah ! la femme d'action qu'avait été la grand'mère, cette maman Béjart, ruinée, après de successives déveines et, par deux fois, toute seule et veuve, refaisant sa fortune.

Je m'oubliai à des distractions ; je méritai les reproches de M. Bernardin ; quelque chose s'agitait au dedans de moi : je n'aurais pu dire exactement quoi. Jamais je n'avais aspiré autant au libre exercice de ma volonté : j'aurais été heureuse de ne dépendre que de moi seule.

J'avais vingt ans : j'avais vécu jusqu'alors dans un état de demi subalternité. C'étaient cependant, celles-là les années où déjà s'annonce la vie qu'on aura plus tard : l'être alors est surchargé d'énergie ; on ne connait encore que la joie du travail en attendant qu'on en connaisse les ennuis et les responsabilités. Que m'avaient-elles procuré ? Un abri, le pain et un peu d'argent qui n'eût pas payé la dixième partie d'un établissement quelconque si j'y avais songé. Je calculai qu'à ce compte, en y mettant dix ou quinze ans de mon travail et de mes économies, j'aurais en

réserve, mes robes et le nécessaire de la vie payés, avec ces quarante ou cinquante francs au mois qu'un si grand nombre ne dépassait jamais, deux ou trois billets de mille. Et puis quoi ? La quarantaine arriverait, je serais usée, épuisée, finie; plus même l'espoir d'un compagnon, époux ou amant, qui m'aurait fait connaître le bonheur.

J'avais approché de trop près la vie pour être bien rigoureuse quant à l'étiquette. J'avais plutôt l'esprit libre d'une jeune fille qui, à vingt ans, connaissait tout du vice et ignorait encore l'amour. Pourvu qu'il vînt, l'élu, le reste n'importait. Nous unirions nos peines et nos efforts et si la fortune un jour nous souriait, nous irions vivre quelque part loin de Paris, là où on peut penser à soi, sans ressentir le dégoût des autres. Ce n'est pas le sacrement du mariage, ni les formalités de la mairie qui nous auraient joints davantage. Je ris bien aujourd'hui de tous ces rêves.

Noël et le jour de l'an encore une fois étaient passés. J'étais allé porter à ma vieille amie Mme Clotilde, pour ses étrennes, un grand sac de pralines et de fondants. Comme je m'étais acheté une robe nouvelle, couleur loutre et qui m'allait bien, on vint sur les portes pour me voir plus à l'aise. La bonne femme eut scrupule de me retenir sur le seuil de ses cabinets et me fit monter chez elle, laissant l'établissement à la garde de sa dévouée Estelle, qui précisément, ce jour là, lui avait apporté pour ses étrennes un pot d'héliotrope. Il venait toujours plus de monde pendant la première semaine de l'an : Mme Clothilde, qui avait de l'observation, ne manquait pas de dire que ce qui lui

valait cette aubaine, c'était la grande circulation des bonbons d'étrennes et certes elle devait s'y connaître. Elle fut si touchée de ceux que je lui apportai qu'elle voulut me garder à prendre ensemble le café, et nous restâmes chez elle une partie de l'après-midi, égrenant toutes deux notre chapelet.

Elle m'apprit que les caprices de mon oncle Barboux se succédaient à raison d'une souillon au mois. Elles le volaient, lui cassaient sa porcelaine et parfois même le harpaillaient : toutes ne se laissaient pas prendre. Depuis un peu de temps, par surcroît, il souffrait d'un rhumatisme articulaire qui l'obligeait à rester dans son fauteuil.

Quand j'eus raconté l'attentat auquel j'avais été en butte chez M. Bernardin, elle tomba d'accord avec moi que décidément les hommes étaient un ramassis de misérables et que le meilleur ne valait pas la corde. Elle avait enfin fini de relire pour la dixième fois les Mémoires de Mlle de La Vallière et elle lisait les Mémoires de la Du Barry que lui avait prêtés M. Populaire, mon ancien voisin. Quelle belle époque où une petite fille de rien comme celle-ci, et qui n'avait eu d'abord que sa chemise, pouvait espérer arriver à tout ! Elle en concluait que je ne devais pas désespérer moi-même trop vite de la vie.

C'est un peu de temps avant le carnaval que m'arriva l'extraordinaire histoire qui allait décider du changement de ma vie.

Marion, lasse d'attendre des faveurs de M. Poiré une situation qui ne venait pas, avait décidé de devenir une honnête fille. Elle avait épousé un aimable garçon, peintre-décorateur et qui la rendait heureuse. Les affaires n'étaient pas toujours brillantes ; mais elle apportait à la vie commune une si franche bonne humeur qu'ils entrevoyaient plutôt l'avenir sous un jour favorable. Avec cela, travailleuse, bonne ménagère, allant jusqu'à faire sa lessive dans la petite cour où il avait son atelier. Une rencontre nous rapprocha ; M. Bardin m'accueillit gaîment ; je rencontrais là des amis à lui ou sa famille à elle ; quelquefois nous allions ensemble à une matinée de cirque ou de théâtre. Comme j'apportais toujours des gâteaux, nous passions d'autres fois l'après-midi à prendre le thé.

Un dimanche de sortie, j'acceptai d'accompagner une de leurs cousines, Zéphyrine, dans une visite qu'elle devait faire à l'un des fournisseurs de M. Bardin : c'était une fille écervelée et de laquelle ils n'étaient pas très sûrs. Elle parut

tout à coup se rappeler qu'elle avait un mot à dire chez sa tailleuse et me pria de l'attendre un instant sous un porche. J'appris plus tard que, vicieuse déjà à quinze ans sous l'air le plus ingénu, elle était montée voir un de ses amants. De longs instants passèrent et comme elle ne revenait pas, je m'informai chez la concierge de l'étage de la tailleuse ; j'étais décidée à l'y aller chercher ; mais à la loge on me dit qu'il n'y avait pas de tailleuse dans la maison. Me voilà fort tourmentée, avec l'ennui de cette fille qui m'avait été confiée et que j'avais si mal gardée. Et je fais les cent pas sur le trottoir : je n'avais pas remarqué qu'un agent, sur le trottoir opposé, parfois se retournait pour m'observer. A petits coups de bottes, il s'en alla jusqu'au bout de la rue ; en ce moment, un gros homme, qui d'un peu plus bas avait paru me guetter, s'avança vivement et je reconnus M. Gilpiat, le maître de la *Grande Bottine*. Il m'aborda poliment, me demanda si j'habitais dans la rue et si je n'avais pas d'amant. Il m'assura qu'il n'avait pas cessé de m'aimer : il me fit des propositions pour le soir même en me jurant que dès le lendemain j'entrerais comme première demoiselle dans une de ses succursales. Le dégoût que m'inspirait cet homme était encore si vif que je le priai de me laisser. Il me prit par le bras ; je me débattis et aussitôt il se mit à m'injurier.

L'agent, qui revenait sur ses pas, coupa sur nous et aussitôt le misérable, simulant la vertu indignée, déclara que je lui avais fait des offres honteuses, que je m'étais pendue à son bras et me refusais de le laisser,

— Voici ma carte, monsieur l'agent, dit-il en tirant son portefeuille. Je suis un commerçant notable. Je vous prie de faire votre devoir en menant au poste cette fille.

Du monde s'était rassemblé. J'étais blanche de honte, de peur et de colère. Je dis :

— Monsieur l'agent, je vous en prie, écoutez-moi. Cet homme ment ; il me poursuit de sa haine parce que je n'ai pas voulu me donner. Je suis une honnête fille. Je suis employée chez M. Bernardin, le pâtissier. Monsieur, c'est lui qu'il faudrait poursuivre. Il en fait autant à toutes.

L'agent me regardait sous le nez.

— Etes-vous inscrite ? dit-il.

Un rappel vague de la chose ignoble s'éveilla en moi.

— Oh ! monsieur, m'écriai-je en sanglotant, mais c'est horrible ! Je ne suis pas ce que vous croyez, je vous jure que je suis une honnête fille.

L'agent eut un rire épais, sous sa grosse moustache.

— Bon ! bon ! je vous connais, mais pas de rouspétance. Ouste ! suivez-moi au poste.

J'eus la main de cet homme sur l'épaule, la main dont il maniait son troupeau de prostituées. Une révolte me prit : je me débattis, je me laissai tomber. Il fallut me traîner au bureau : une foule suivait. J'arrivai, souillée, les cheveux défaits, comme une femme ivre.

Devant le commissaire, l'agent déclara :

— Vu cette fille raccrocher ce monsieur en lui faisant des offres honteuses. Lui ai demandé si elle était inscrite. A répondu qu'elle ne savait pas de quoi il s'agissait.

Je voulus parler.

— Assez ! fit le commissaire.

Alors le monstre déposa à son tour, confirmant la déclaration de l'agent, reconnaissant au surplus qu'il m'avait eue à ses gages et recommençant à parler de son honorabilité.

J'avais repris mon sang-froid.

— Monsieur, dis-je au magistrat, je vous jure que cet homme ment. J'attendais une jeune fille qui m'avait été confiée et qui était entrée faire une course dans la maison. Faites appeler M. Bardin, téléphonez chez M. Bernardin. Voici mon nom et mon adresse.

— C'est bien, assez ! C'est l'affaire de la police des mœurs : on fera rapport.

Le commissaire, à travers son binocle bordé d'écaille, me regardait, regardait aussi Gilpiat.

— Vous avez reconnu, lui dit-il assez rudement, que cette personne a été à vos gages comme.....

— Comme employée.

— L'avez-vous remerciée ?

— Parfaitement.

De nouveau il me regarda, et d'une voix radoucie :

— Reconnaissez-vous la vérité de ce que dit monsieur ?

— C'est faux. Je suis partie volontairement, comme on fait chez un homme qui veut vous violenter...

Ces déclarations consignées, il se leva.

— Retirez-vous tous les deux, mais pas en même temps. Agent, laissez d'abord partir cette personne : monsieur sortira ensuite.

Il me regarda une dernière fois. Je me doutai

que cet homme avait été frappé par mon air d'innocence et d'honnêteté. Je saluai et me retrouvai à la rue.

Quelle horreur ! L'autre souillure, celle du bandit, n'était rien à côté de celle-ci qui me ravalait au rang d'une pierreuse ! Je m'en allai devant moi, sans voir, l'air d'une folle. J'avais oublié Zéphyrine et les Bardin. Je ne savais plus qu'une chose, c'est que moi, Andrée Piègre, la fille d'une honnête mère, j'avais été traînée par un agent, qu'il y avait eu là, nous suivant, des gens qui me reconnaîtraient un jour pour la fille publique menée chez le commissaire de police ! Un trouble me prit : je dus m'appuyer contre une porte. Une dame s'offrit à faire approcher une voiture. Je revins à moi.

— Oui, une voiture... Je ne suis pas bien...

Un fiacre stoppa, je donnai l'adresse des Bardin. Ils avaient des amis : je passai dans la chambre à coucher. Là j'éclatai ; je leur dis en mots entrecoupés l'odieuse scène.

Je me tordais les poignets, je m'embrouillais dans mes phrases et toujours revenait cette stupeur :

— Moi ! moi !

Marion, la bonne fille, m'embrassait, me tenait les mains dans les siennes pour me calmer. Son mari fumait à grosses bouffées ses cigarettes. Quand Zéphyrine, la cause involontaire de tout le mal, rentra, elle perdit la tête et la claqua. Nous étions tous trois tellement énervés que M. Bardin tout à coup se prenait à rire.

— Non, vrai, vrai...

Mais le voilà qui se frappe le front.

— Oh ! oh !

— Quoi ? lui demande Marion.

— Je me rappelle : Dusaumon, tu sais bien, Dusaumon...

— Dusaumon ! Eh bien quoi ?

— Dusaumon est l'ami de Marescot qui est l'ami du commissaire, tu ne comprends pas ? Ca ne fait rien... Mon chapeau, mon pardessus ; je vole.

Il rentra au bout d'une heure. Mme Dusaumon avait dit que son mari était au café des *Six billards*. Il avait couru : Dusaumon venait de repartir. Il était alors monté chez les Marescot. Marescot était sorti et sans doute ne rentrerait pas avant la nuit. Et le brave homme se désolait, jetait son chapeau et son pardessus à la volée par la chambre.

— Pour une fois que je pouvais vous être utile ! Mais ça ne fait rien, comptez sur moi, ça ne traînera pas.

Toute mon énergie était tombée ; je pleurais doucement, à grosses larmes brûlantes qui trempaient le mouchoir que me passait Marion. J'avais de petits cris d'enfant blessée. Elle me coucha dans ses draps, elle dit aux personnes en visite chez elle qu'il m'arrivait un grave ennui et les congédia. Un grand brisement me prit : je dormis près de deux heures. Quand je me réveillai, la jeunesse encore une fois avait triomphé. Mon sang bouillait ; je m'en voulais de ma défaillance ; je leur demandai pardon de leur avoir suscité tout ce tracas. Ma décision m'était revenue ; j'imaginai des plans pour confondre le misérable, auteur d'un tel crime. J'irais le souffleter dans sa rue ; je

lui intenterais un procès en diffamation. On verrait bien ce que peut une jeune fille outragée dans son honneur.

— A la bonne heure ! disait M. Bernardin.

Et la faisant à la rigolade :

— Mais ça ne m'empêchera pas d'aller voir ce Dusaumon qui est l'ami de ce Marescot qui est l'ami du commissaire... qui est l'ami des honnêtes gens.

La soirée s'avança et ils me reconduisirent jusqu'au *Gâteau des Princes*. Une fois dans ma chambre, toute ma désolation me reprit ; je me sentis horriblement seule et perdue. Ah ! si, au moins, j'avais fait comme les autres, si j'avais pris un amant ? Il m'eût aidée dans cette horrible épreuve. Mais rien, personne : j'étais seule au monde ; je n'avais de défense à attendre que de moi-même. Je ne pus trouver le sommeil de toute la nuit.

Le lendemain, on demanda M. Bernardin au téléphone. A travers le bruit de la rue et les parlotes du magasin, j'entendis des bouts de mots qui se rapportaient à moi.

— C'est fort ennuyeux, me dit le brave homme un peu après. On me demande de passer au commissariat du neuvième, cet après-midi. Je ne sais pas de quoi il est question. Je sais seulement qu'il s'agit de vous, mademoiselle Andrée. C'est fort ennuyeux.

Le sang me jaillit aux joues ; les employées me regardaient. J'étais dans un état de prostration depuis mon réveil ; je ne trouvai rien à dire. J'en eus bien plus l'air d'une jeune fille dont la conscience n'est pas nette.

M. Bernardin sortit après son déjeuner. Je n'avais pas desserré les dents. Même à Mlle Bonamour qui, à la pause du midi, m'avait pris les mains et me demandait : « Voyons qu'y a-t-il ? » je n'avais répondu qu'évasivement. Tout le temps que le patron demeura absent, je fus comme hors de la vie, faisant des gestes d'automate, me trompant dans les commandes.

Enfin un fiacre le ramenait ; il me regarda en passant ; il paraissait consterné ; de tout le reste de la journée, il ne m'adressa la parole. Ce n'est que le lendemain au matin qu'il me fit passer dans la pièce du fond où il se tenait tout le temps qu'il n'était pas au magasin ou à la manutention. M. Bernardin était là avec sa sœur, une sœur veuve et qu'il avait prise chez lui, après les traverses d'une vie, comme tant d'autres, bouleversée par les folies du mari.

— Mademoiselle Andrée, me dit-il, je vous sais honnête, j'ai confiance en votre honnêteté. Je ne doute pas un instant que vous n'ayez été la victime d'un homme mal intentionné. Le commissaire m'a tout dit : je me suis porté garant de votre innocence. Il m'a écouté attentivement : j'espère avoir fait passer en lui ma conviction. Il n'en est pas moins vrai que vous avez été soupçonnée et que l'honorabilité de ma maison est en jeu. Je vous assure que cela m'ennuie fort : et depuis hier, je suis à ruminer cette affaire et je ne vois pas d'autre issue.

Je compris : je portai ma main à mon visage, d'un mouvement de honte.

— Vous me chassez, M. Bernardin ?

Son ennui était sincère : il fit des pas dans la chambre, claquant sa langue au palais.

— Non, je ne vous chasse pas, ce n'est pas dans mes habitudes. Mais je vous prie de vous pourvoir ailleurs. Vous trouverez facilement, à votre âge, avec ce que vous savez. Du reste, si on vient aux références, vous savez que vous pouvez compter sur moi.

Lui qui, en me gardant, pouvait dissiper toute ombre injurieuse, m'abandonnait ! J'eus un cri :

— Monsieur, ma vie est entre vos mains. Je suis perdue si on apprend...

— Mais non, mais non ; je vous assure, j'ai dit ce qu'il fallait dire. Seulement, dame ! comprenez... Il se peut que des agents viennent... Et puis le bruit pourrait se répandre. Il ne faut pas que le moindre soupçon.. J'ai tout un passé de commerçant... C'est très délicat.

Ce pauvre vieil homme timoré, compatissant au fond, me laissa le choix d'un motif pour justifier mon départ ; il me paierait le mois commencé ; il me priait seulement de m'en aller à la fin de la semaine. Je me fis écrire par Marion une lettre où elle m'offrait, de la part d'un ami, une situation supérieure à la mienne. Je la lus à Mlle Bonamour et à Isabelle. Mais le mensonge tout à coup me répugnant, je leur dis la vérité. La bonne Noémie s'offrit aussitôt à aller témoigner pour moi ; et le souvenir de son unique amour lui revenant, elle disait :

— C'est un goujat, votre individu. M. Chapoulot n'aurait jamais fait cela, quoique moi aussi, je lui aie résisté.

Mon état d'esprit, à partir de ce moment, changea :

je ne me sentis plus découragée. Il me semblait, au contraire, qu'une force secrète m'entraînait vers une grande chose. J'imagine qu'un courant pousse ainsi un navire vers le port d'abordage. « Oh ! pensais-je, m'arracher enfin à cette lamentable condition de la femme ! Etre mon maître et pouvoir, à armes égales, lutter contre l'homme ! » Ce n'était encore que l'aspiration à une vie libérée sur laquelle l'être méprisé et haï n'aurait plus eu de prise. Qu'en eussé-je attendu, d'ailleurs, puisque même un honnête homme comme M. Bernardin me devenait aussi funeste qu'un coquin comme Gilpiat ? Mais l'acte, la chose à faire se perdait ensuite dans le brouillard.

Je quittai la pâtisserie le samedi. J'avais fait transporter chez Marion une mallette que j'avais achetée et où j'avais rangé mes effets, en attendant de trouver moi-même un logement. Ce fut un déluge de pleurs de la part de Mlle Bonamour : elle me fit promettre que j'irais la prendre un de mes jours de sortie. Isabelle, de son côté, m'embrassait en sanglotant. M. Bernardin était parti faire sa partie de billard à son café.

Je passai cette première nuit chez M. Bardin. Il avait enfin des nouvelles : son ami avait pu voir l'ami du commissaire. Celui-ci inclinait à croire que j'avais été la victime d'une infâme machination ; mais on se butait à la déclaration de l'agent qui certifiait m'avoir vu faire les cent pas sur le trottoir, comme une fille qui cherche un client. D'autre part, l'honorabilité du marchand de cuir était avérée. M. Bardin estimait que l'affaire demeurerait sans suite, ce qui arriva.

Je n'en avais pas moins été à un doigt d'un déshonneur éternel. Si, au lieu d'être employée dans une maison estimée, j'avais été encore, par exemple, la petite ouvrière qui raccommodait des parapluies pour un pauvre diable comme Thomas, nul doute : je serais devenue une fille cartée. Pensez à vos sœurs, hommes pauvres qui lirez ceci ! Dites-vous que mon cas est celui de milliers de jeunes filles poursuivies par les vengeances d'un satyre, que la plus honnête peut se trouver prise dans une situation telle qu'elle n'en sorte qu'avec l'ignominieuse étiquette et dégradée pour la vie ! Combien, ensuite, enlisées et ne pouvant remonter à la surface, se laissent couler, toujours plus bas, jusqu'aux bourbes du fond ! Oui, pensez à cela, frères, époux, amants : pensez à tout cet appareil social, agents, inspecteurs des mœurs, gendarmes, déployé, sur une simple dénonciation, contre une jeune fille qui perd la tête, ne sait comment se défendre et peut-être a gardé sous ses robes le signe immaculé de l'innocence. Est-ce que quelqu'un peut parler des droits sociaux tant qu'une pareille infamie est possible ! Est-ce qu'une monstruosité comme celle-là, si infime qu'en puisse être la victime, ne met pas en cause la société toute entière ? Est-ce qu'au tribunal de Dieu, dans les balances de la suprême justice, un tel crime ne pèse pas le poids des grandes iniquités des villes maudites ?

Je décidai, quelle que pût être pour moi la vie, de vivre désormais librement, dans une chambre qui fût à moi. Marion, qui avait passé par la terrible loi du vainqueur, me donna raison. Elle voulut chercher

avec moi, mais déjà je pressentais que j'allais entrer dans une période de ma vie, qui peut-être devait rester mystérieuse pour elle. Au reste, je n'étais plus pressée ; je voulais prendre le temps, cette fois, de regarder « ma vie à la hauteur de mes yeux. » Je descendis dans un petit hôtel d'allure provinciale au fond d'une rue silencieuse.

Après mon long internement à la pâtisserie, j'éprouvais un besoin grisant de grand air, une sorte de petite folie de mouvement qui faisait partir mes jambes sous moi, devant moi. C'était aussi, à travers ce qu'il m'en restait d'orageux et de trouble, le sentiment d'une délivrance pour avoir échappé à l'un des plus grands dangers que peut encourir une jeune fille. Je revivais après m'être crue morte. Je ne puis exprimer cela que par l'idée de ma vie brandie de toutes ses cellules, de tous ses pores vers la vie universelle. Une exaltation couvait en moi, il me semblait que je commençais à n'être plus tout à fait une fille ; je compris qu'il allait se passer quelque chose qui se résoudrait pour le mieux de ma destinée.

Le carnaval fut là ; je n'avais jamais été au bal ; je connaissais bien moins encore un bal masqué. M. Bardin s'offrit à m'y mener avec sa femme. Nous allâmes donc ensemble chez un costumier ; il se choisit un pierrot : elle prit un garde-française et moi je me choisis la livrée à boutons de métal d'un groom. Après avoir laissé des garanties, nous revînmes nous habiller au milieu de la plus folle gaîté. Marion flottait dans son garde-française ; le pantalon du pierrot remontait jusqu'aux épaules de M. Bardin, qui était petit. Moi seule,

me trouvai comme moulée dans le collant de ce costume qui était celui d'un garçon de dix-sept ans. Tous deux me regardaient émerveillés de cette forme de mon corps qu'ils ignoraient et qui, sous le travesti, dessinait les contours ambigus d'une fille-garçon.

— Mais c'est que tu es vraiment bien ! s'écriait Marion. Avec un corps comme le tien, tu as une fortune.

— Marion a raison. Vous feriez un crâne modèle pour un peintre, disait son mari.

J'avais ramené en chignon épais mes cheveux au haut de la tête ; j'étais grande, svelte et à peine le renflement de mes seins me trahissait. Je puis bien dire que, derrière mon loup, avec le cambrement de mes reins sous ma veste chocolat à double rang de boutons, je fus un des succès du bal. On me serrait de près ; des foules se frottaient à moi : je dus me débattre dans un tourbillon de mains qui me cherchaient sous mes vêtements. Ce fut pour moi une jolie occasion de distribuer en tous sens claques et nazardes ; et comme j'étais toujours resté garçonne, je ne fis pas faute de taper aussi rudement que je pouvais. Ainsi je ne mentis pas trop à mon costume et je me dédommageai de ce que l'homme m'avait fait souffrir. Ce fut pour moi une des parties les plus joyeuses de ma vie ; jamais je ne m'étais autant amusée et elle inaugura ma destinée nouvelle.

DEUXIÈME PARTIE

L'ACTE sortit de ma volonté, comme le cri libre de mon être. J'avais soif de m'appartenir, d'être le maître de mon esprit, de mon corps, de mes puissances vitales. J'en avais assez de tendre le cou au collier comme le cheval, comme une chose brute et aveugle, assez de louer ce qu'il y avait de bon, de jeune et d'actif en moi, comme on loue un morceau de terre ou les pierres d'une maison.

L'instinct, l'idée de la conservation et de la lutte, d'ailleurs, me poussa plus que le raisonnement. Si j'avais trop réfléchi au début, peut-être j'aurais fait comme celui qui court jusqu'au bout de la planche et puis se retire, n'ayant osé se jeter à l'eau.

Toute l'affaire fut pour moi de me libérer de l'homme — de cet homme de qui je dépendais, et sans lequel une fille pauvre comme je l'étais, comme tant d'autres l'avaient été et le seront, ne peut rien. Lui seul est libre, lui seul s'égale à sa volonté. Lui seul est impunément criminel ou honnête homme. Je puis bien dire que ce fut par haine des hommes que je devins homme moi-même. C'est un cas mental que d'autres expliqueront s'ils le veulent : moi, je devais le subir sans le définir.

Nul effroi au bord de la grande aventure : il me semblait, au contraire, que le monde allait s'ouvrir devant moi. J'eus aux narines le souffle ardent de la jeune cavale qui va s'élancer dans l'espace. Je me connaissais assez pour ne point douter de mon courage et de ma fermeté, une fois la chose résolue : j'étais de la race brune de France. Mais on ne s'évade pas de son sexe comme on change de robe et quitter la robe pour la culotte est déjà quelque chose, sans compter tout le reste.

Après tout, j'avais la vigueur nécessaire. Dans mes divers emplois, quand les autres ne pouvaient venir à bout d'une besogne un peu rude, c'est à moi qu'elles s'adressaient. Je voulus au moins me connaître, comme on se sangle les reins et comme on se huile les jarrets avant la course. Je me vois encore nue devant le miroir et m'étudiant tranquillement du haut en bas, comme le ferait un médecin. Nulle pensée impudique ou voluptueuse ; je me tâtai les reins, le cœur, les bras. Le corps était solide, souple, nerveux, en bon état ; les pieds seulement se fatiguaient assez vite. J'avais des yeux résolus en m'observant ; ils n'étaient plus ceux de la jeune fille qui autrefois s'était regardée amoureusement. Je me regardai avec des yeux d'homme. Eh bien ! comme homme, me plut justement la chose qui, si souvent, m'avait déplu comme femme : ma poitrine était sèche et peu saillante. Je me rappelai ma petite honte à la pension où, malgré la surveillance des sœurs, on trouvait toujours le moyen de se voir de lit à lit. Mes pointes garçonnières me faisaient jalouse des belles apparences de celles de mes compagnes, mieux douées.

Je m'en allai, le même jour, faire mes adieux à Mme Clotilde et à Marion. Je suis encore étonnée de l'aplomb avec lequel je leur dis qu'une parente à moi, très loin, dans le Midi, m'appelait auprès d'elle et que j'y trouverais l'assurance d'un gros héritage. Je n'aurais pu faire autrement que leur mentir puisqu'en passant du côté de l'ennemi, c'était bien toute ma vie de fille qu'il me fallait résigner et qu'une indiscrétion de leur part eût remis tout en cause. Il se fit qu'en leur débitant ce gros mensonge, je pleurai des larmes sincères comme si je leur disais la vérité. Marion et la bonne Mme Clotilde pleuraient avec moi : elles ne se doutèrent pas qu'au fond, c'était là vraiment presque un adieu éternel, comme si ensuite nous ne devions plus jamais nous revoir, comme si vraiment la mort était de l'autre côté de la porte que j'allais dépasser. Cette bonne fille sensible de Marion s'écria en me pressant dans ses bras :

— Je te perds, ma chérie, quand je commençais seulement à te connaître. Jure au moins que tu m'écriras !

— Ecoute, Marion, lui dis-je en riant à travers mes larmes, je t'écrirai le jour où je pourrai t'annoncer mon mariage.

— Tu y penses donc, petite fûtée ? me dit-elle en riant à son tour.

Mme Clotilde, dans sa peine, eut au nez une grosse roupie qui ne s'en allait pas. Elle brandit le poing du côté de la boutique de mon oncle Barboux.

— Rien ne serait arrivé sans ce gredin ! fit-elle. Vous seriez encore près de nous, attendant en paix son héritage. Mais puisqu'il s'agit d'un autre, plus

gros, ah, ma fille, je ne puis que vous donner raison. C'est maintenant que votre sort va se décider... J'en suis arrivée, dans les mémoires de la Du Barry, à la page où elle était si pauvre qu'elle n'avait qu'une chemise qu'elle était obligée de faire laver pendant le temps qu'elle restait au lit pour ne pas sortir nue sous sa robe. Ça ne l'a pas empêchée de devenir la maîtresse du régent.

J'eus un vrai chagrin en sacrifiant ces vieilles amitiés : ce furent comme des parts de ma vie qu'il fallait abandonner sur le bord de la route, avec mes robes et avec l'être qui avait si longtemps vécu sous elles. Il ne me restait plus à présent qu'à immoler cette autre chose de moi qui, elle aussi, avait vécu avec moi et qui était toute ma vie profonde depuis ma petite enfance, mes cheveux ! J'eus là une défaillance : je passai devant vingt salons de « coiffures pour dames » sans oser entrer. Je me rappelai les marchands de cheveux dans la maison où j'avais souffert l'agonie et la faim : je revoyais les pauvres têtes rases échappées à leurs ciseaux. Qui eût dit alors ?

Je poussai une porte, ôtai mon chapeau et d'un mouvement brusque, enlevant mes épingles, je laissai se dérouler l'ampleur lourde du chignon. Je me surpris la voix d'un homme en disant :

— Coupez tout.

C'était une assez pauvre boutique : le patron opérait lui-même. Il hésita, eut comme un regret ;

— Mademoiselle est bien décidée ?

— Mais sans doute...

— C'est qu'ils sont très beaux : c'est vraiment dommage.

Aux premiers coups de ciseaux, je fermai les yeux : le froid de l'acier pénétra dans ma vie ; je n'avais jamais senti à ce point combien mes cheveux vivaient. Une natte s'abattit, d'un poids mou, élastique, qui me donna la sensation d'une grosse touffe de roses s'effeuillant sur mon épaule.

— Je vous en prie, plus vite...

J'aurais souhaité voir tomber cette toison d'une fois comme on fauche un champ, comme on coupe une tête. J'étais toute glacée, je serrais fortement les dents. Je pus à peine répondre quand l'homme, flairant une affaire, me demanda si je ne voulais pas vendre mes cheveux. Une dernière natte tomba : j'eus exactement l'impression d'une chose en moi, morte.

Je pris une glace à main et m'y regardai avidement. J'avais bien la ressemblance d'un jeune garçon, la nuque nue, deux touffes sur les tempes et la raie de côté.

J'enveloppai ensuite dans du papier le beau manteau de mes vingt ans, fil à fil tissé avec ma vie. Pour vingt sous, un merlan avait fait de moi un homme.

Ce fut le lendemain que j'en acquis le costume. J'avais réglé à l'hôtel : j'avais annoncé que je ferais prendre ce qui m'appartenait ; je fermais ainsi à mesure les portes derrière moi et me rendais le retour impossible. Tout mon avoir dans mon corset, sur ma peau, je fis le tour des marchands d'habits. Je finis par fixer mon choix sur un costume de couleur foncée.

— C'est-y pour vous, ma petite dame ? me demanda fort naturellement la femme du marchand.

Je lui répondis sur le même ton que oui.

Il ne me resta plus qu'à essayer cette défroque : la coupe en était bonne ; peut-être un jeune homme élégant l'avait portée. La femme déblaya une chaise dans l'arrière-boutique, et me tournant le dos, elle me donna tout le temps d'entrer dans le pantalon, le gilet et le veston. Je n'avais gardé que ma chemise et mon corset : avec mes bottines de fille, ça sentait tout de même le travesti. Mais elle me céda un foulard qui, sous le col levé, déguisa l'absence d'un linge masculin, une paire de bottines d'homme encore en bon état et une casquette. J'en fus quitte pour un louis duquel elle rabattit cinq francs pour les vêtements que je lui laissais.

Je ne puis dire mes impressions en quittant la boutique. Il me parut que j'avais commis un crime ; je n'avais cependant attenté qu'à la femme en moi. J'étais gauche, empruntée : si quelqu'un m'avait regardée dans les yeux, je lui aurais demandé pardon. Et puis l'assurance me revint : ma vie fut dans mes mains ; j'allai par les rues d'un pas léger et libre. En traversant un carrefour, je me mis à courir, simplement pour la joie de courir, comme je le faisais étant gamine, mes talons en l'air. Les femmes m'observaient de cet œil plissé qu'elles ont quand elles flairent un mystère. Je m'aperçus que les hommes, de leur côté, me regardaient avec une certaine insistance surprise. Je pensai qu'il y avait à mon insu quelque chose qui me dénonçait : je perdis un peu de ma décision. D'ailleurs, c'était un apprentissage à faire. Après avoir été vingt ans fille, on ne s'improvise pas immédiatement garçon. J'aimai me mêler à la foule : je fis bien trois fois

la ligne des boulevards depuis la Madeleine jusqu'à la porte Saint-Denis. Je passai devant la pâtisserie de M. Bernardin ; la nuit était tombée ; tous les magasins flambaient. Je vis Mlle Noémie Bonamour à son pupitre ; sans doute elle récapitulait déjà ses ventes. Qu'eût-elle dit si tout à coup elle avait aperçu à travers les glaces de la rue, ce jeune homme qui me ressemblait et la regardait ? Surtout j'aurais voulu voir la nouvelle, celle qui m'avait remplacée. Mais c'était l'heure du dîner : il n'était resté qu'Isabelle pour la vente.

Il me sembla que c'était la première fois que j'assistais à cette fête quotidienne du boulevard éclairé de longs cordons de gaz, pris en écharpe par le sillage zinguant des annonces lumineuses, avec son ondulation de gros dos bigarré de chenilles entre les files d'arbres sans feuilles, ses terrasses pleines de monde, ses brasseries odorant l'alcool et le tabac, ses kiosques pareils à des maisons en papier, le tout ronflant d'un grand bourdonnement de moulin, dans un brouillard rouge d'haleines et de fumées. Une femme voit ce qu'on l'a habituée à voir : un homme au contraire voit ce qu'il voit et j'étais maintenant un homme. Je fendais les groupes, j'entrais au cœur de toute cette humanité dense, comme d'un coup de nageoire le poisson joue et se meut à travers les profondeurs liquides. C'était là pour moi une sensation toute neuve qui m'agrandissait les yeux et me communiquait des sens que je n'avais pas eus avant. J'étais comme une petite squaw qui voit pour la première fois une ville.

La faim m'ayant prise, je me jetai dans le réseau

des rues latérales. Une cantine d'ouvriers me tenta par ses bas prix. J'entrai, je dus me dire que j'étais vraiment devenu un homme pour ne pas être troublé par les regards qui se dirigeaient vers moi. A la rue ensuite, le froid du soir, après la chaleur du repas, me fit l'effet d'une tape de torchon humide dans le dos. C'est ainsi que je me rendis compte que je manquais de pardessus : je n'y avais pas pensé jusqu'alors. Je me mis à courir, les mains dans les poches pour me réchauffer, mais bientôt la fatigue me raidit les jarrets. J'entrai, moyennant vingt sous, passer la nuit dans le premier hôtel qui s'offrit. Que m'importait la qualité à présent que je n'avais plus rien à ménager ni à défendre! J'avais à peine changé de sexe et déjà ma mentalité était différente.

Voilà, certes, bien des détails : après tant de temps, ils se présentent encore à moi avec une netteté d'intaille et correspondent à la multitude de petites cellules nouvelles qui subitement s'étaient animées dans ma vie.

Quel étonnement à mon réveil quand j'aperçus sur la chaise, près de mon chevet, mes vêtements d'homme ! La veille, chez le marchand, j'y étais entrée comme on se travestit, avec l'amusement léger de la minute rare. Mais ici, loin de mes robes, c'était bien toute ma vie nouvelle qui s'offrait à moi. J'étais désormais la prisonnière de ce costume masculin que j'allais porter comme une armure. Et c'était moi, la petite Andrée Piègre de la grande rue, qui avais décidé cela ! Les souvenirs affluèrent : je me revis petite fille en robe blanche à volants, mon pantalon descendant jusque sous les genoux, et

gantée de filoselle, telle que j'allais à la messe, les dimanches, un vaste chapeau de paille pomponné d'une touffe de bluets par dessus ma longue tresse en queue de rat dans le dos. Et j'ouvrais un petit parasol blanc, je marchais à côté de maman en robe de soie verte et qui tenait, elle aussi, un parasol, un grand parasol vert par-dessus son chapeau où il y avait des cerises. Ah ! que tout cela était loin, comme hors du monde ! Je n'en avais point de peine ; c'était plutôt la bonne émotion pour un tendre souvenir qui, après si longtemps, réchauffe encore le cœur.

Je me levai, je m'habillai en me regardant dans un bout de glace au mur et faisant descendre lentement par dessus ma chemise de femme mes vêtements d'homme. « Adieu, ma petite gorge ! disais-je à mesure. Adieu, mon joli ventre ! Adieu mes jolies jambes ! Adieu, tout mon joli corps ! C'est fini de vous ! Il n'y aura plus que moi qui saurai que vous êtes là dessous ! »

Ce jour-là, je complétai ma garde-robe. J'achetai trois chemises, des cols, une cravate, des manchettes et un caban pour ne plus geler. Je me regardais, en passant, dans les glaces. Je m'en voulais d'avoir les yeux trop « femme » en me mirant. Oh ! j'avais beaucoup à apprendre ! Je n'osais pas encore regarder un homme franchement, entre quatre yeux. J'essayai de fumer un cigare et fus horriblement malade ; j'avais, en marchant, un hanchement qui faisait se retourner les femmes. Malgré tout, sous le veston et le pantalon de mon faux sexe, vivait toujours le corps de la femme.

Je lisais les journaux à annonces ; je ne voulais

pas me rejeter à l'aveuglette dans la vie. C'était un autre esprit qui me venait, réfléchi, personnel, au guet. Je me tâtais avant de m'engager dans la mêlée ; avec mes quelques cents francs dans la doublure de mon gilet, je pouvais attendre la bonne occasion. Du reste, dans ma joie d'être cette fois réellement libre, les heures me semblaient trop brèves pour jouir de toute la sensation inconnue qui me venait de la rue, du fleuve, des foules ; je ne finissais pas d'aller le nez au vent comme une fourmi court sous l'herbe, faisant à mon tour ma petite rumeur de vie dans la jungle où rugissait la grande faune humaine. Je battis le pavé en tous sens ; je grimpai aux omnibus ; je pris vraiment possession de ce Paris où tenait un monde. A la morgue, des maccabés, hommes, femmes, enfants, repêchés aux eaux du fleuve, éventrés sous les trams, les cervelles éclatées, hideux, très doux dans leur grande mort violente, dormaient, enflés et gras. C'étaient les vaincus, ceux-là : ils avaient eu le tort d'être les faibles : la meule les avait broyés. Il y avait aussi les autres, aux chairs ouvertes par où la vie était sortie, sucée par des bouches rouges ou mangée à la pointe des canines. Ceux-là gardaient dans leur beauté tragique le secret des grands crimes.

Je vis là une enfant, une fillette en petite robe de trottin retombée sur la plaie d'un pauvre sexe lacéré. Son forcené et ténébreux amant l'avait étranglée derrière une palissade après l'avoir violée. Et elle était enfin tranquille, avec un visage charmant de petit ange sous ses cheveux blonds. Personne n'était encore venu la réclamer. Ce fut

une émotion qui jamais ne s'en est allée : je ne pus manger pendant deux jours, j'aurais voulu l'emporter dans la chaleur de ma vie, lui faire une tombe de mes caresses, la laver en pleurant de l'immonde souillure. Le monstre, lui, pendant ce temps, peut-être rôdait, cherchant d'autres proies.

Une annonce enfin me décida ; on demandait un groom chez une modiste du faubourg Saint-Honoré. Le cœur me battit : je me rappelais mon travesti du carnaval et voulus y voir comme un avertissement. La patronne me parut une aimable femme aux jolis yeux de bonté et de douceur ; je crois que de son côté elle fut touchée de mon air réservé et honnête. Tandis qu'elle me parlait, je tremblais. Si elle allait soupçonner la fraude ! L'épreuve fut décisive : elle ne soupçonna rien : je fus engagée au chiffre de cinquante francs le mois.

Coïncidence singulière ! Le costume que j'essayai en entrant correspondit en tous points à mon « groom » d'une nuit de plaisir, nuance chocolat, boutons de métal, casquette plate. Il ne fallut qu'élargir le pantalon.

L'atelier était au fond, dans une pièce qui joignait le magasin. Mon apparition dans ce petit monde éveillé, aux nez fureteurs, suscita un émoi et ne déplut pas. On décida que je ne ressemblais pas à l'autre, à celui qui était parti. Une petite apprentie très drôle et taquine, à plusieurs reprises me claqua le derrière.

— Té ! t'en as, toi !

Je m'aperçus que je les troublais un peu : l'air, pendant quelques jours, resta imprégné de quel-

que chose d'ambigu qui irritait ces jolies petites personnes, toutes amoureuses déjà de l'amour. Et puis tout de même, une fois dans le courant, je dérivai avec l'équipe.

Le métier ne manquait pas d'être fatiguant. Des jours entiers je partais en course : il m'arrivait d'avoir à louvoyer dans la circulation des grandes rues avec quatre et cinq cartons aux poings. On ne m'acceptait aux impériales, aux trams et au metro qu'avec trois tout au plus. Il me fallait, pour le surplus, talonner dans Paris pendant des heures. Je me dédommageais, il est vrai, quand j'allais en recouvrements. Mais les pieds, après tout un jour de courreries, restaient malades. Quelquefois je boitais si visiblement que la gentille patronne me faisait prendre un fiacre. Je ne me suis jamais plainte.

Je connus les quartiers, les carrefours, l'écheveau serré des rues ; j'eus, pour me repérer dans l'immense dédale, comme le petit Poucet dans la forêt, mes petites remarques qui étaient mes brins coupés à moi. Il m'arrivait de toucher des pourboires ; je me payais alors au galop un moka de deux sous, debout devant le zinc d'un bar ou un bock automatique. Selon mes forces, je faisais mon devoir ; je le faisais comme une femme sait travailler, avec un courage et une endurance que n'ont pas toujours les hommes. Quand je me compare aux petits polissons, carottiers et menteurs, mes « collègues, » comme eût dit Ancelin, j'ai le sentiment d'avoir eu, dans mon humble emploi, le sens grave de la vie. Le soir, en mettant bas mon « groom » chocolat, je me trouvais comme soulagée d'un

mensonge. Ah ! que je respirais ! que j'aimais me détendre sous mes draps en pensant : « Personne ne l'a vu ! Personne ne le saura jamais ! »

J'eus des succès de joli garçon. Il me fallut toute ma ruse de fille pour maintes fois tirer d'embarras le petit groom dont je portais la livrée. Une cliente de la maison, une belle rousse qui n'en était pas à un amant près, me proposa très simplement l'amour une fois que j'étais allée lui porter des chapeaux. Je lui répondis que je communiais le lendemain et qu'il me fallait rester en état de grâce.

— Ça ne fait rien, fit-elle en riant comme une folle, c'est moi qui te donnerai l'absolution.

Quelqu'un arriva et me délivra.

Dans la rue, quelquefois j'avais affaire à des femmes, souvent des vieilles, qui me clignaient de l'œil et m'offraient l'amour et l'argent. Moi, qui avais cru pour jamais déjouer les poursuites de l'ogre, j'étais aussi suivie par des hommes aux goûts invertis et d'autres dont le flair, éveillé à des signes insolites, semblait renifler, sous le mensonge de mes habits, un fumet malgré tout subodorant. Une fois j'en gifflai un qui se le tint pour dit ; mais quelques-uns s'obstinaient ; je leur échappais en courant.

Je m'appelai Léon du dernier de mes prénoms de baptême.

Je m'étais trouvé au sixième sous les toits, dans la rue du Mont-Thabor, une chambre pour quinze francs : elle était propre et s'ouvrait sur le ciel, parmi une mêlée de cheminées. Avec trois louis, je la meublai d'un lit, d'une petite toilette en fer, de deux chaises, d'une table et d'une armoire achetés dans une brocante. Le reste viendrait plus tard. J'avais vendu mes robes ; je ne voulus garder que la dernière ; je ne m'en défis jamais. Mystère de nos âmes pour nous-mêmes ! Aurais-je pu dire pourquoi je ne la vendis pas comme les autres ? Souvenir de ce que j'avais été ou suprême attache qui nous retient à une rive qu'on ne peut quitter tout à fait ? Je la roulai avec le corset et mes nattes de cheveux dans une toile d'emballage que je ficelai et cachetai ensuite de cire rouge. Au fond de l'armoire, cela fut comme le linceul même de ma vie de femme.

O la joie de mes rentrées là-haut, dans la région des étoiles ! Ma fenêtre, droite dans le plan incliné du toit, s'ouvrait par-dessus la gouttière. C'était mai encore une fois : je m'endormais à la clarté de la nuit entrée comme à pas de loup dans la chambre. Le matin, je me réveillais à la chaleur du soleil fumant dans un brouillard léger; je ne cessais pas de goûter la bonne sensation heureuse de me

suffire. Comme j'avais la nourriture au magasin, je pouvais prélever sur mes gains le petit impôt du plaisir ou de l'épargne, à mon gré. A la vérité, j'épargnais plutôt pour le jour où à mon tour je pourrais faire quelque chose de personnel. Je me disais : « C'est la vie elle-même qui te fera signe. »

Mes dimanches solitaires sous le toit ne me pesaient pas. Je les prolongeais, au contraire, jusque bien avant dans l'après-midi, deshabillée, détendue, poussant de petits soupirs de bien-être, mes pieds endoloris, mes pauvres pieds à nu sur le carreau. Ces jours là, toute seule dans le secret du logis, j'avais plaisir à redevenir une femme.

Il m'était venu à moi, qui depuis si longtemps ne lisais plus, une passion de lecture. J'achetais des journaux, des magazines, des volumes de collections à cinq ou dix sous. Je dévorais tout, amusée par les aventures, les épisodes, le romanesque de toute cette vie fictive qui était la contre-partie de celle que je vivais. Etendue de mon long sur mon lit, qui était mon divan, je ne finissais pas de me griser à la petite ivresse du papier imprimé. J'en restais toute secouée et tressaillante dans ma chair, comme pour des joies ou des tristesses qui m'auraient été personnelles. Que de fois le soir tombait sur les feuillets, brouillant les caractères où je m'obstinais encore à suivre une pensée ! Je continuais ensuite à la lampe, j'en oubliais ces jours-là, le boire et le manger. J'avais pourtant trouvé rue Saint-Honoré un charcutier qui faisait la grosse saucisse de Vernon. Quand je m'en payais pour dix sous, c'était comme si je me retrouvais chez ma grand'mère, devant la nappe à carreaux

rouges et blancs où on la servait dans un plat de pommes de terre bouillantes.

Ma vie se trouva si remplie que pendant assez longtemps, je cessai de songer qu'il pouvait exister quelque chose au-delà. Pourtant ce n'était pas encore les cinquante francs de mon mois qui auraient pu m'égaler à une véritable condition d'homme. Et puis, grande et forte comme je l'étais, avec un penchant à grossir, il viendrait un moment où j'aurais peine à ne pas excéder les strictes moyennes d'un groom. Mais baste ! le principal, pour l'instant, était de jouir de mon indépendance et de ma sécurité.

Une distraction, qui m'arriva au bout du troisième mois, m'obligea à me surveiller. A mon insu, l'être originel reperçait en des gestes, des attitudes et des manières qui m'eussent trahie si on y avait pris un peu sérieusement attention. Je le fus cette fois par un billet que je dus écrire à ma patronne et où, sans y penser, je ne cessai de parler de moi au féminin. « Mme Jolie » comme l'appelaient les placiers, me fit en riant l'observation que j'avais, en écrivant, une tendance à perdre mes avantages naturels. Ce fut un grand éclat de rire dans l'atelier et je demeurai un peu de temps le sujet des plaisanteries de ces demoiselles.

Ma vie, si assurée en apparence, était en somme pleine de périls. Un petit vent pouvait briser ma barque avant qu'elle ne prît le large. Je n'avais pas songé, en me masculinisant, qu'à changer d'habits, il fallait premièrement changer de sexe. Il en résulta une suite de fraudes qui auraient pu me coûter cher : la société n'admet ni le changement

de la façade ni le changement de l'enseigne. Il n'y a qu'un jour dans l'année où une fille peut impunément se transformer en garçon ; et peut-être la vieille tradition baroque du carnaval doit-elle à cette licence joyeuse la frénésie avec laquelle on la fête encore.

Je ne sais vraiment comment je pus échapper à tant de dangers. Je ne fis rien pour les déjouer et sans doute je dus à ma témérité candide l'impunité qui, pour d'autres, eût résulté de précautions redoublées. Je me bornai simplement à renseigner à mon concierge mon nom modifié, avec l'indication du lieu et de la date de naissance. Les préposés à la « population », si vigilants quand il s'agit de suivre entre deux eaux de gros poissons laissèrent passer, sans y prendre attention, la nage du petit goujon : cela me classa parmi tout le menu fretin négligeable des grandes cités.

Je demeurai quinze mois chez Mme Jolie. Sauf une première, très intelligente et sage, presque tout l'atelier avait été renouvelé successivement ; j'étais ponctuelle, active, courageuse ; j'avais le sentiment de fournir un travail que les autres employés de ma catégorie ne donnaient pas. Ce qu'il m'en coûtait parfois d'efforts et de peines, mes pauvres pieds enflés seuls le savaient. Et cependant je ne me plaignais pas ; je partais avec mes cartons à chapeaux, je faisais chaque jour des lieues. J'avais pris le goût du tabac : je roulais, aussi bien que M. Jules, mes cigarettes, Que de fois, en les tortillant, il m'arriva de penser à lui, à son bel air flambard ! Hé oui ! il avait un moral plutôt élastique ; sa notion des rapports de

l'homme et de la femme était vaguement industrielle ; et cependant, sous le débraillé de la vie, il y avait là un cœur de vrai garçon ! Cela, je l'aurais juré. Dans la grande ménagerie des groins, des griffes et des crocs, il avait été le seul qui ne m'avait pas flairée de trop près. Et j'entendais toujours sa grosse voix qui me parlait de la sœurette morte et qui alors tremblait un peu. Quand ça se rencontre dans une humanité comme celle-là, c'est comme un reflet lointain d'une étoile au fond d'une flaque.

M. Jules ! Pensait-il seulement encore à moi qui pensais à lui ! Et les autres, tout ce petit monde de mon autre vie ! Qu'étaient devenues les Isabelle, les Fanny, les Marion et la bonne Mlle Noémie ? Se doutaient-elles encore qu'il y avait là, par le monde, une Andrée qui avait fait à côté d'elles les choses qu'elles faisaient peut-être encore ? De Mme Clotilde, du moins, j'étais sûre : je la revoyais alternant la lecture des Mémoires de la Du Barry avec le coup de torchon professionnel et pensant à moi.

Un jour, c'est là une chose étrange, un mouvement irrésistible me poussa à me retrouver un instant avec ces passantes de ma vie. Je voulus n'être pas tout à fait la morte pour elles ; on ne supprime jamais tout son passé. Et je leur écrivis à toutes : je fis envoyer par un employé à la gare de Lyon, qui était l'ami de la première de Mme Jolie, une tendre et puérile image, comme, quand j'étais petite fille, j'en envoyais à mes amies les pensionnaires reparties pour la maison des parents. Un mot, un baiser, mon nom d'Andrée, c'était tout. Ah ! leur cœur, en recevant l'enve-

loppe timbrée du Midi, ne battit pas comme le mien en la leur envoyant ! Pour Mme Clotilde et aussi pour Marion j'avais mis trois lignes et les images étaient plus belles. Je me souviens d'y avoir dessiné un petit cœur où j'avais, avec ma bouche mouillée, appuyé de vrais baisers. « Elles les baiseront sur le papier », m'étais-je dit : J'aurais voulu voir cela par le petit trou de la serrure.

Tout un Far-West n'efface pas une piste humaine mieux qu'un Paris : la poussière, l'éternelle poussière qu'exhalent les villes mange tout de suite nos pauvres petites traces obscures. C'est à peine si de temps en temps je rencontrais un des visages connus dans le passé. Une après-midi, je tombai sur M. Ernest, mon amoureux d'un jour ; il me regarda et ne me reconnut pas. Une autre fois, en tournant l'angle d'une rue, j'aperçus la jolie silhouette nerveuse de Fanny et elle aussi passa. J'en demeurai à la fois attristée et réjouie : je ne me doutais pas que le danger me viendrait plus de moi-même que des autres.

Mme Jolie, un soir, me fit signe de rester : elle me dit qu'elle avait à me parler. Je vis tout de suite à son visage qu'il s'agissait d'une chose sérieuse. Elle s'assura que toutes les employées étaient parties, puis me dit :

— Léon, je ne vous ai rien demandé de votre vie quand vous êtes entré chez moi ; j'ai eu confiance. Mais vous m'inquiétez et je crains d'avoir surpris votre secret.

Je m'efforçai de ne pas perdre contenance.

— Je n'ai point de secret, madame.

— Oh ! c'est un hasard : vous savez bien que je

n'ai pas l'habitude d'espionner mon personnel. Mais l'autre jour... Léon, vous n'êtes pas un garçon.

Le sang me monta aux joues. Dans mon saisissement, je ne pouvais que balbutier.

— Oh ! madame... je vous jure.

Elle-même avait légèrement rougi : c'était une personne fine et sensible et qui, dans son art de modiste, gardait les manières du meilleur monde.

— Ne jurez pas, me dit-elle, puisque je ne vous demande rien. Mais cela, du reste, serait sans importance si la chose ne risquait de s'ébruiter. Et malheureusement, ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on en plaisante un peu autour de vous.

Je ne pus retenir un cri qui me vendit.

— Je suis perdue !

— Ce n'est pas moi, en tous cas, qui vous trahirai. Je n'y ai aucun interêt et tout me commanderait de me taire, même si j'avais envie de parler. Mais soyez tranquille : je n'oublie pas votre courage et je vous en sais gré.

— Oh ! merci, merci, madame, lui dis-je en lui prenant la main et la portant à ma bouche.

Elle se mit à rire :

— Oh ! le geste serait bien d'un jeune homme ; mais prenez attention : vous avez dit tout à l'heure que vous étiez perdue !

— L'ai-je dit ? m'écriai-je en sanglotant de rage.

A la rue je me mordis les poings. Par ma faute, un oubli, une imprudence sans doute, je m'étais vendue moi-même.

Les circonstances firent successivement de moi un porte-boîtes chez un marchand de fleurs (six cartons dans une hotte accrochée à mes épaules

par des bretelles), un homme-sandwich sanglé dans un appareil de torture, un livreur de grand bazar, en veston bleu et boutons d'argent. Ce furent de rudes épreuves ; le dos et les reins démolis, j'étais obligée quelquefois de prendre des semaines de repos. La femme, organisme d'amour et d'activités paisibles, me criait : « Tu me tues ! Je ne suis pas un homme après tout ! »

Comme partout j'obtenais de bons certificats, je n'étais pas trop en peine de me placer. Je fus engagé dans un magasin de gros en qualité d'emballeur et de garçon de recettes. Mais dans une dispute, un jour, je roulai sous les poings d'une brute préposée à l'expédition. Ma blouse se déchira ; je ne pus cacher ma gorge. Je fus honteusement remerciée.

J'entrai ensuite à l'essai au rayon de passementerie dans une maison qui périclitait ; elle tomba quand j'allais commencer à gagner. Je fus vendeur dans un bazar à jouets ; le piétinement sur place de nouveau enflamma mes pieds ; je dus me soigner pour un commencement de varicelle. Je coloriai des images ; je fus ensuite colleur d'affiches. Un petit théâtre du quartier m'accepta comme figurant d'abord, puis comme souffleur, comptable et secrétaire à la fois ; et un soir je devins attaché d'ambassade. L'attaché véritable s'étant trouvé malade, on me fit endosser son frac ; son rôle consistait à jouer les grands muets de la politique ; il ne disait rien, souriait et faisait claquer son gibus. Par extraordinaire, il était lui-même muet de naissance. J'obtins un vif succès. Dieu sait à quelle haute situation je me serais élevée dans la diplomatie si le

titulaire n'avait réclamé le lendemain son gibus et son frac !

On ne dépiste pas aisément des comédiens. Le premier rôle me dit un soir :

— Tu sais, mon petit, on n'apprend pas à faire des grimaces à de vieux singes. Fais-moi le plaisir de te déculotter et tout de suite.

— Dites donc, vous !

Il me tâta plus bas que la ceinture et de son ton de pince-sans rire :

— Bon ! suffit ! J'ai ton signalement. Eh bien ! t'as qu'un mot à dire et tu seras Mme Larroupet.

Ce monde-là était à peu près le seul où le travesti eût pleine licence ; je ne me serais pas trop inquiétée si une grande fille, Mlle Hugoline, qui jouait les petits rôles, ne se fût amourachée de moi, à la fois comme fille et garçon. Il me fallut par surcroit me disputer au régisseur.

— Je te fous mon billet, disait celui-là, que ça ne tardera pas si tu fais plus longtemps ta poire. Voyons, c'est-y oui ?

— Oui ce soir.

Je décanillai avant l'heure : jamais je ne remis les pieds dans le quartier : on ignora toujours ce que j'étais devenue. C'étaient là après tout de joyeuses aventures, comme des ruses de guerre où je goûtais à la fois ma force et l'impunité.

Je tombai malade : la fièvre me retint au lit pendant deux semaines. Trois ou quatre fois le jour, un grattement léger à la porte m'avertissait qu'une bonne âme demandait à entrer. C'était la petite de la concierge, une enfant de douze ans, très laide, mais d'une affection de gros chien. Je n'ai jamais entendu de plus jolie voix, une voix comme doivent en avoir les anges dans le paradis, aux sons filés de cristal très pur. Quand elle arrivait m'offrir ses services, c'était vraiment comme une petite voix venue du ciel qui entrait avec elle. Ah ! si j'avais osé la prendre dans mes bras et l'embrasser ! J'aurais voulu lui dire :

— O ma chère petite laide, combien je te trouve plus gentille que toutes les autres fillettes de ton âge !

Mais j'étais un garçon : c'étaient là des mouvements qui m'étaient défendus. Elle qui ne savait pas que je n'étais qu'une fille comme elle, me regardait avec des yeux qui parfois me gênaient. Je n'eus pas de peine à m'apercevoir que l'esprit de cette petite était déjà éveillé aux choses de l'amour. Elle me prenait parfois les mains et les baisait. Elle trouva bientôt toutes les occasions pour venir

me rejoindre. Parfois elle m'apportait une orange ou un gâteau et d'autres fois un bol de consommé qu'elle allait acheter chez le boucher. J'appris plus tard qu'elle prenait, pour les payer, de l'argent dans le tiroir de sa mère.

La concierge eût voulu faire venir le médecin. Je m'y refusai énergiquement : il m'eût été impossible de lui cacher la vérité sur mon sexe. Je préférai tout attendre de la nature ; le chien, le chat, la vache au pré et les bêtes du bois n'ont besoin de personne pour se remettre sur pieds ou mourir. Je sentis me revenir les forces avec le goût de la nourriture. Mais j'étais au bout de mes ressources : je devais deux termes et je n'avais pas de quoi manger.

Ma vie en effet, avait bien changé depuis que j'avais quitté Mme Jolie. Avec les bons morceaux que je mangeais chez elle, c'était là un poste quasi princier, comparé à tous ceux que j'avais connus depuis : je dus me nourrir de menus maquillés, de ratas pourris et dont on rafraîchissait la puanteur par un lavage de phénol. Mon Dieu, des milliers d'êtres humains autour de moi s'en contentaient ! On en était quitte pour des coliques et tout de même ça remplissait l'estomac.

Je m'engageai chez M. Cador, le crêmier : la femme, épaise, avenante, un air de campagne sur ses grosses joues rouges, avait une petite voix de beurre qui disait doucement des horreurs. Tout était onctueux en elle : son sourire gras, fromageux, d'un fondant de crême, correspondait à sa sensibilité et à son industrie. Je gagnais quarante francs et j'étais nourrie. Comme il y avait des pourboires,

je pus payer, au bout du mois, mes termes en retard. C'était la sécurité, mais encore une fois l'esclavage. Mon service commençait à pointe d'aube ; c'était l'heure où arrivaient le lait et le beurre. Je remplissais les cruches ; je les chargeais sur une charrette à bras ; il y en avait jusqu'à cinquante ; et, en blouse bleue, comme un paysan, je m'attelais, filais au pas de course, dans un tapage de ferblanteries, déposer les boîtes chez la clientèle.

Je travaillais tout le jour, maniais les fromages, pesais et rangeais les pains de beurre. Le soir, il me fallait laver mes cruches ; une fois la semaine, je les écurais. Une odeur de vacherie ne s'en allait pas de mes vêtements. C'était là un rude office pour une fille qui relevait de maladie. Cependant, je ne perdais pas courage ; comme par le passé, je tâchais de faire bien l'humble besogne qui m'était confiée. L'autre garçon ne songeait qu'à saboter son ouvrage ; il se battait avec ses ferblancs ; ceux-ci sortaient bossués et troués de leur bataille avec le pavé et les murs. Et il volait sur le beurre et les œufs.

Un soir, après le repas, la journée finie, je fumais ma cigarette, assise dans la cour. Mme Cador arriva, et de sa voix de beurre, me parla du beau temps qu'il faisait depuis l'autre semaine. Là-dessus elle se mit à rire et de tout son poids s'affala sur mes genoux. Je manquai m'effondrer.

— T'es gentil, me dit-elle en me bécotant, t'es un amour. T'es mon petit homme. Monte voir là-haut avant que M. Cador rentre de son billard.

A la longue, je ne me décontenançais plus. Quelquefois je jouais l'idiot ou je faisais le signe

de croix : d'autres fois je feignais n'être pas dupe d'un jeu où je risquais d'être bernée.

— Oh ! Madame Cador, c'est pas à faire avec moi, vous savez. Non, j'y coupe pas. Le patron n'aurait qu'à l'apprendre.

Elle recommença les autres jours et je quittai la crêmerie. Ce qui fut pis, c'est que, de nouveau serrée d'argent, je dus quitter aussi la bonne chambre où j'avais connu des heures douces.

Je trouvai dans un coin du vieux Paris, au fond d'une cour, une mansarde. Un commissionnaire m'aida à charger mon lit, mon armoire et le reste. Je n'eus plus qu'une lucarne et à partir du quatrième, il fallait grimper à la corde par une échelle de meunier. Mais j'économisai sur le prix antérieur cent sous, de quoi dîner une semaine.

Après tout, je l'avais voulu : ma vie, si rude qu'elle fût, était une vie d'être libre qui agit volontairement. Si plus tard, je connaissais une meilleure fortune, celle-là aussi serait la conséquence d'un acte de ma volonté. Je ne puis dire que j'étais malheureuse ; je me comparais à la petite pousse de blé qui doit soulever le poids énorme d'une motte de terre avant de mettre le nez à l'air. J'étais cette petite pousse ; je soulevais à mesure mes fardeaux et j'avais confiance. Je n'ai jamais désespéré de la vie et de moi-même.

C'était au fond de ce cloître Saint-Honoré, d'un si amusant grouillement de petits métiers ; toute une humanité active et vaillante vit là et pourrait se suffire de ce qu'elle a sous la main, le pain, le vin et l'amour. D'en haut, en montant sur ma chaise et me penchant par-dessus la gouttière,

j'avais, tout au bas de la cour, dans une profondeur de puisard, le spectacle du tailleur à ses pièces, de la repasseuse à son feu, de l'emballeur à ses caisses, de l'épicier à son comptoir, du savetier à son pan pan. Par les innombrables trous des fenêtres, je voyais, en outre, fourmiller la vie des ménages, des petites industries, des ateliers de couture où jusqu'à la nuit, des mains semblent tisser des vêtements avec les fils de l'air. C'était comme une cité où l'on vivait un peu d'un air de famille. Le soir, les petits métiers du bas tiraient des chaises jusqu'au bord du ruisseau en fumant leur pipe et devisant avec les habitants d'en haut. Un petit vieux paralytique laissait descendre une longue ficelle au bout de laquelle le tailleur attachait un paquet de tabac, et que le vieux remontait de toute la vitesse de ses mains. Quelqu'un, dans la cour, lisait tout haut un journal et semblait le lire pour tous les étages. Il venait là aussi des chanteurs ambulants, un joueur de mandoline, un homme-orchestre, un trio d'ophicléide, de clarinette et de cornet à piston et une petite chanteuse menant un vieillard qui pincait de la guitare : on l'appelait le marquis. Le petit vieux paralytique criait de sa fenêtre :

— Oh là là ! Je le connais, ce singe-là ! Il en a mangé des millions ! Il avait toutes les femmes de l'Empire.

Généralement je m'attardais à fumer à la rue quelques dernières cigarettes : le printemps était revenu, un printemps de gros soleil, il cuisait sous mes plombs. Une vieille femme galante, postée sous le porche, discrètement m'avait insinué

qu'elle aurait quelque chose à me montrer ; elle n'insista plus quand elle apprit que j'habitais dans le cloître. Les gens la traitaient en voisine : elle avait des manières affables et polies : elle ressemblait à une ancienne dame du monde qui, les cheveux en bandeaux, des cheveux teintés d'une mixture à reflets verts, attend sur le seuil d'un salon les visiteurs. Ce fut le pan pan d'en bas qui m'apprit ce qu'elle montrait. Elle avait le derrière tatoué de dessins obscènes qu'un mari, un capitaine de navire, lui avait imprimé à vif par amour. Tout le monde, dans le quartier, était allé voir.

Je fis trente-six métiers : je vendis des contremarques, des fleurs, des lacets de bottines, des porte-monnaies. Une fois, un vieux monsieur à lunettes d'or, un père de famille suivi de ses deux fils, me dit en passant :

— Vous n'êtes pas honteux ! Un homme, à votre âge, faire un métier de femme au lieu de vous servir de vos mains !

Qu'est-ce qu'il en savait ? Je lui ris au nez. Et puis je pensai : « Il a raison le vieux, : ce n'est pas travailler, cela : un métier d'action me conviendrait mieux. » Je me sentis en baisse, au-dessous de mes forces ; il me semblait que j'avais dégringolé d'un palier.

De toute ma volonté j'aspirai à quelque chose qui me rapprochât de moi-même. Je restai longtemps sans trouver. J'avais lu dans un magasin l'histoire d'un petit garçon qui, parti de chez ses parents à l'âge de six ans, finissait à trente ans par être milliardaire. Il avait fait lui aussi, tous les métiers, et dans le nombre il y en avait d'héroïques.

Mais voilà, c'était en Amérique. Dans notre civilisation à nous, il n'y a que des métiers classés où on se cantonne jusqu'à la mort. Un décrotteur de bottes meurt décrotteur de bottes ; là-bas il peut devenir président d'une république.

Que je me sentais solitaire au milieu de tout cela ! Quel vide et quel silence de ma vie intérieure je traînais partout avec moi ! Ma sensibilité s'exaltait : je m'en allais regarder aux Champs-Elysées les amants enlacés sur les bancs. Par les après-midi de dimanche, je suivais les couples qui se hâtaient vers un coin d'ombre amoureuse. Leurs étreintes, leurs baisers m'étaient un supplice cruel et délicieux, puisqu'ils étaient faits du même amour dont j'avais le cœur rempli. Ah ! si quelqu'un m'avait aimée, je l'aurais pris par la main et l'aurais mené vers le bonheur. Mais personne ne m'aimait : je n'avais excité que la grossière ivresse du désir animal ; j'avais été la femelle qui dans la rue se dispute au troupeau des mâles, et plus que jamais je détestais l'homme qui avait été cause de mon désenchantement et de mes malheurs.

Mes dimanches, je les passais dans les bois, au bord de l'eau ; ou bien poussant à travers les banlieues, j'allais jusqu'aux herbages et aux cultures. De petits champs levaient en graminées, en sainfoins et en légumineuses. Je regardais se dorer les blés, rondir les choux et sous la feuille mûrir la fraise. Mais là comme partout, le désir accouplait les sexes : les roses, derrière les haies, elles-mêmes avaient la forme d'un cœur amoureux. D'ennui, de mollesse, je me jetais dans un fourré au bord de la route et je pleurais. Le vent mettait

des baisers frais sur ma peau et à mon tour je baisais ma peau. J'en demeurais énamourée. Je me roulais alors dans les herbes, me frappant le ventre et criant :

— Moi aussi j'étais faite pour l'amour.

Je pensais au pauvre Bébé Zizi, aux petits enfants que j'aurais pu avoir moi-même.

Un jour, j'étais parti devant moi, de bon matin. Il faisait un ciel doux, ventillé d'une brise légère ; on était à la fin de mai. Au bout d'une couple d'heures, j'atteignis un pays vallonné, aux pentes couvertes de champs de seigle que liseraient de minces sentiers. Des essences tardives de pommiers n'avaient pas fini de fleurir et bouquetaient des bouts de vergers entre des haies. Tout au fond du vallon, sinuait un ruisseau. J'avais chaud ; la marche m'avait fatiguée. Je descendis jusqu'à l'eau, déposai mon bâton et, les pieds baignés par le petit flot clair, je goûtai la sensation divine du silence et du repos.

C'était vraiment là comme une solitude au bout du monde. Qu'il eût fait bon y vivre une petite éternité de bonheur, avec un ami aimé, dans une cabane bâtie sur la courbe harmonieuse ! Je me couchai sur le dos, les yeux rafraîchis d'espace, regardant à travers les mailles du feuillage frissonner la pâleur tendre du ciel. Le vent, comme une main, doucement me chatouillait le cœur sous ma chemise entr'ouverte. A chaque souffle, un peu de neige rose tombait des arbres et givrait le sol. Je ne sais pourquoi il me vint tout à coup une prière aux lèvres, et cette prière était celle de toute mon enfance.

Je retirai mes pieds du ruisseau, je remis mes bottines et longtemps, longtemps je demeurai là sans penser, goûtant une jouissance profonde. La grande vie du monde m'enveloppait : je sentais sous moi battre quelque chose de lourd et de fort comme le cœur de la terre. Oui, oui, voilà la vérité ; c'était bien le courant des forces éternelles qui passait en moi, comme il passait dans la terre, les arbres, le ciel et tout l'univers.

O pouvoir se dire cela ! A peine j'y avais songé jusqu'alors ; j'avais aimé la campagne parce qu'elle est verte et fraîche ; je n'avais jamais pensé au-delà ; et maintenant, comme le cordonnier met une chaussure sur la forme pour l'élargir, la vie m'avait élargi l'esprit. Je voyais si loin en moi que j'en avais presque peur.

Le soleil bientôt me cribla à travers les trous des branches. Je me levai, je gagnai une lisière du bois qui moutonnait à la crête de l'autre versant. C'était toujours le sentiment d'une chose grande et sacrée qui m'entourait et à la fois était en moi. Je levais mes pieds pour ne pas faire de bruit et j'écoutais, comme s'il y avait là quelqu'un qui me parlait sous les arbres. Je passais les mains sur mon cœur et je me disais : « Il bat comme la terre. Elle et moi nous sommes une même chose ».

Mon Dieu, qui donc m'avait appris à parler comme cela ? J'ouvrais maintenant d'autres yeux pour voir la vie. Jamais le monde ne m'avait paru aussi beau et je lui parlais, il me répondait. Il y avait encore de jeunes feuilles aux bouleaux ; je me souviens d'avoir pensé : « Les feuilles viennent aux arbres comme les petits enfants ». Et au fond

de moi, je songeais que moi aussi, j'aurais pu avoir un petit enfant.

Non, ce n'étaient pas les livres qui m'avaient appris cela. Ceux que j'avais lus étaient d'un esprit bien différent. Je crois réellement que ce fut ma vie nouvelle, ma vie libre, active et solitaire qui fut cause que je commençai à penser ainsi par moi-même. Quand vient le matin, il n'y a d'abord qu'une petite clarté qui descend d'entre les nuages, comme l'eau d'une pommelle d'arrosoir ; et puis c'est un fleuve, toutes les écluses du monde ne peuvent plus le comprimer. N'est-ce pas ce qui arrive chez l'homme, une fois qu'il a ouvert son esprit à la vérité ? J'en suis venue à croire qu'on reçoit de ses ascendants la substance comme le boulanger reçoit du meunier sa farine ; mais c'est à lui à la pétrir comme c'est à nous à faire notre vie. L'éducation, la leçon à l'école n'est que le point de départ : il faut ensuite se faire à soi-même sa conscience, sa morale, sa religion, et son Dieu.

Je ne méprisais pas l'humilité des moyens que me laissait la société pour vivre. J'étais comme la fourmi qui se cherche un passage à travers le pré encombré d'obstacles. Pensez que j'étais à peine née à ma vie nouvelle et qu'il me fallait tout tirer de moi parmi tant d'autres créatures qui jamais n'avaient dû faire un effort pour vivre, ayant trouvé au berceau leur vie toute faite. Mais peut-on dire qu'ils vivent, ceux là ? Puis il y avait les carnassiers, toute la meute affamée de la jungle et qui, des crocs, des griffes, se défendait contre le petit animal qui était moi et qui voulait aussi avoir sa part de pâture. C'est alors qu'on s'aperçoit que la vie n'est tout de même qu'une énorme bataille et que le faible, l'infirme est prédestiné à être mangé. Qui donc a dit que la charité, la piété se sont substitués à l'antique férocité ? Ce sont là des sentiments de riche et la faim, la terrible faim animale demeure à la base de tous les prodiges de ruse, d'invention et d'activité par lesquels on arrive à vivre. Si le meurtre, au propre et au figuré un instant cessait d'être la loi universelle, la société n'existerait plus. Sous ce qu'on est convenu d'appeler l'adoucissement des mœurs, nous traînons toujours la fatalité originelle.

Cela ne m'empêche pas de reconnaître qu'il y

a de braves gens, et peut-être, sans faire tout le bien que j'aurais voulu, n'ai-je pas fait trop de mal. J'ai vécu près du peuple, de celui qui a les mains noires et qui travaille : je puis bien dire qu'il a, celui-là, des vertus que les gens riches ignorent et qui sont peut-être, à travers leur rugueuse enveloppe, la plus claire image de l'héroïsme quotidien. Ils s'écoutent mieux, ils sont plus près que les autres de cette vie qu'il leur faut défendre chaque jour contre la maladie, la malchance et la mort. C'est en eux que se retrouvent la conscience du monde et le sens d'une justice supérieure. Je suis partie comme eux du travail ; j'ai fait les plus durs travaux qu'une femme, sous des vêtements d'homme, peut faire et je n'ai jamais oublié l'exemple qu'ils me donnèrent. Peut-être c'est à eux que je dus mon courage et mes énergies. Je ne les ai pas reniés le jour où ma vie changea.

Je fis à l'août la connaissance de Mme Charles, la Mère, comme on l'appelait. C'était une grosse femme qui, sous ses soixante ans, avait gardé une jeunesse de vie admirable. Elle avait deux fils ; l'un d'eux était l'ami d'un patronnet, gentil comme un cœur, le rire et la gaité du gavroche parisien et dont le père, stoppeur de son état, habitait dans ma cour. Je ne sais plus à propos de quoi Pierrot, devenu mon camarade, me parla un jour de Mme Charles.

— Dis donc, hé toi ! Pourquoi que t'entrerais pas chez la Mère dont j'suis comme de la maison ? Tu connais pas ? E' s'en fait des sous. Elle a commencé par être marchande d'oublies. Elle en

a trois à présent qui jouent de la crécelle pour elle. La gaufre, la crêpe, la crème, la glace : c'est elle qu'a tout, même qu'elle a quatre poneys et trois roulottes. Quand tu vois au bois une machine à colonnes de cuivre avec une tour que tu dirais une chaudière dedans, en cuivre aussi, et par là-dessus, aux quatre coins, des plumes et des drapeaux, un corbillard rigolo quoi ! tu peux te dire que c'est à la Mère. Veux-tu ? J'dirai un mot à Gugusse qu'est son fils, qu'est mon ami.

La bonne vieille, avec ses yeux de jeunesse et de vie, me plut tout de suite. Ah ! certes, elle méritait son nom de Mère, cette Mme Charles qui avait trouvé le moyen de faire son affaire, tout en étant la maman de tous ceux qui étaient dans le besoin. Il n'y avait que les « feignants » qu'elle détestait d'une haine tenace de bonne femme qui, à son âge encore, se levait avant l'aube et descendait couler ses pâtes au gaufrier et faire ses « vanilles » Elle avait, pour ceux-là, une façon à elle de leur dire :

— Hé ! montre donc ta main, toi ! T'as du poil dedans, mon petit. Reviens quand tu te seras engraissé la paume avec du beurre d'empoigne. En attendant, ouste !

Elle eut l'air de me flairer sous le nez, d'une claque me fit pirouetter, finalement me dit :

— Mon petit, t'as queuque chose qu'ont pas les autres. T'est gras et viandé comme une fille, mais t'as l'air avenant et pas trop de vice dans les yeux. Je te prends. T'auras une des deux vanilles avec Coco. Tu feras le bois, Saint-Cloud, Suresnes. C'est quatre francs la journée, sans compter ta part dans les bénéfices. Gugusse te montrera.

Le temps de réduire à ma mesure un costume un peu trop large qu'avait porté Zéphyrin, l'autre fils, et je commençai mon service sous la direction de Gugusse, nos deux voitures à la file, brillantes de cuivre et de peinture, avec les petits chevaux harnachés de cuir rouge.

Je fus rapidement au courant. On était à la belle saison ; j'attelais Coco, nous partions avant la chauffe du jour. Ah ! comme j'aurais voulu trouver une idée, moi aussi ! Ce n'était rien en apparence, ce petit commerce de la Mère, des gaufres, des oublies, de la crême, des voitures à poneys, et pourtant il y avait fallu le simple génie d'une brave femme. M. Charles, le mari, avait eu les jambes broyées sous un tram et bravement, avec deux enfants en bas âge, elle s'était mise à apprendre le métier. Le jour, elle eut une petite roulotte toute tendue de blanc, comme un reposoir de procession, qu'elle poussait elle-même à la force de ses bras ; ce fut pour les siens la vie assurée, en attendant la fortune. Du génie, oui certes, et un génie fait d'un cœur qui tout de suite, avait pensé à la joie gourmande des enfants !

A peine mes panaches et mes drapeaux étaient en vue, on accourait, des ribambelles m'entouraient ; toutes les petites mains tendaient leur sou ; je n'en finissais pas de remplir mes coupes et mes cornets. Dans l'après midi, une voiture, à un endroit convenu, arrivait m'approvisionner. Toute en blanc, veste et pantalon blancs, avec toque blanche sur la tête, je n'avais pas trop laide mine. Je rentrais à la nuit, ma marchandise écoulée ; et alors il me fallait encore étriller mes bêtes, écurer mes

chaudières et laver à l'éponge la peinture de la carrosserie. Cela rentrait dans mon service.

Une après-midi, il m'arriva une singulière aventure. Un homme de grande mine, gras, sans barbe, un monocle à l'œil, s'approcha de la voiture et souriant, la voix onctueuse, en soufflant un peu, me dit :

— Mon ami, vous avez vous-même l'air si appétissant que vous donnez envie de goûter de ce que vous vendez. Voulez-vous me donner une glace ?

— Vanille ou framboise monsieur ?

— Mais, fit-il en souriant toujours, vanille, si vous voulez bien.

J'étais surpris de sa politesse à l'égard d'un petit marchand ambulant comme moi. Je passai longuement à la serviette une coupe et l'ayant emplie, la lui passai. Il l'épuisa à la cuillère, paraissant en savourer le contenu.

— C'est vraiment délicieux, dit-il en me la remettant. Je viendrai encore ici demain à la même heure et vous chercherai. Veuillez accepter, en attendant, ceci.

Il me coula dans la main un louis et se dirigea vers une voiture qui s'était rangée dans l'allée, vers le bas de la pelouse. Il était très grand, large d'épaules, avec quelque chose d'épais et d'important dans la tournure, comme un prélat. De loin il me fit un dernier signe de la main et enjamba le marche-pied.

Il revint le lendemain comme il l'avait dit, me demanda comme la veille une glace et cette fois encore, me laissa un louis. Si j'avais été une fille, j'aurais compris à quoi il en voulait venir : ce ne

fut qu'à deux jours de là que je compris ce qu'il attendait du garçon. Il me fit une vraie déclaration d'amour en termes galants qui n'auraient pas été plus passionnés s'ils avaient été adressés à une femme. Il m'offrit de me mettre dans mes meubles si je consentais à l'écouter ; il m'offrit tout ce qu'on peut offrir à une femme dont on veut être aimé. Un certain mystère de ma personne m'avait valu déjà de ces méprises involontaires ou concertées. Mais personne encore ne m'avait parlé avec une telle insistance ; une fille sensible à la parole aurait pu se laisser entrainer par l'ardeur et l'élan d'un tel amour ; et cet amour s'adressait à un garçon ou tout au moins à quelqu'un qui en portait les habits. Je ne puis dire les sentiments qui passèrent en moi, du dégoût, de la colère et quelque vague rancune pour cet homme qui aspirait à devenir mon amant.

— Hé ! monsieur ! lui dis-je assez rudement, vous ne voyez donc pas que je ne suis pas un garçon ?

Je remarquai qu'il se refroidit presque immédiatement.

— Donnez-m'en une preuve, me dit-il et vous ne me reverrez plus. L'amour que je vous offrais n'a rien à voir avec la folie grossière qui unit les êtres de sexe différent.

— Eh bien, m'écriai-je, voilà les quatre louis que vous m'avez donnés. Si j'étais ce que vous croyez, je ne vous les aurais pas remis.

Cette fois, il me regarda avec une réelle tristesse, avec toute la douleur d'une affection trahie.

— Oh ! se peut-il qu'une fille ait la décision ère

d'un tel regard ? me dit-il. Vous auriez été pour moi l'ami et l'élu. Mais adieu, puisque cela ne peut être, et gardez cet argent en mémoire d'une erreur qui me fut cruelle.

Il me glissa encore un louis, puis s'éloigna rapidement. « Tout de même, me dis-je en regardant la pièce d'or, ça n'est pas bien propre. » Je pensai le donner à un pauvre. Le pauvre est le receleur naturel du mauvais argent; mais un louis est un louis : je le gardai avec les autres. J'ai appris, depuis, que ce bel homme au visage de prélat était le prince de C. et qu'il était célèbre dans Paris pour ses passions inverties. Je ne le revis plus.

Je fis mon petit métier jusqu'à l'arrière-saison. Cette fois encore, sans un repos, sans un congé d'un jour, je m'étais acquittée avec probité et courage de ce qui m'était demandé. Comme j'avais offert à la Mère de partager avec elle ou avec ses fils l'argent de l'étranger sans lui en dire la raison secrète, elle s'était écriée que c'était là mon profit et qu'elle entendait qu'il me restât. Ce fut, et bien au-delà, le prix de mon emménagement, terme compris, dans une chambre moins peuplée que mon affreux perchoir antérieur.

L'industrie de Mme Charles chômait l'hiver. Elle faisait alors des sucreries et des gâteaux à un sou qui s'en allaient alimenter les petits débitants de la banlieue. Ses deux fils lui suffisaient pour le travail et la vente. Mon courage, mon honnêteté l'avaient touchée. Son bon gros cœur en avait conçu de l'amitié pour le P'tit homme. c'était le nom qu'elle m'avait donné ; elle n'avait jamais pu retenir l'autre.

—V'là qu'on ferme, me dit-elle. Moi, j'fais comme le bon Dieu qui a remisé son soleil jusqu'à l'an prochain. Mais j'voudrais pas que tu sois sur le pavé : l'hiver, c'est dur, faut de la braise. Ben, j'ai une idée. Y a le parrain de mon Gugusse qu'est dans l'alimentation. Un fier homme, celui-là ! J'sais bien qu'il a eu de la chance. Mais tout de même, la chance sans la jugeotte... Touchard, qu'il s'appelle. J'ai dans la tête que tu ferais son affaire : t'es jeune, t'es brave, t'es travailleur, t'as de l'instruction. T'aurais tenu mes livres si j'avais eu besoin de livres. Mais mes correspondances, mes comptes, mes affaires, j'porte tout ça dans ma caboche. J'ai jamais su tenir qu'un morceau de craie dans les doigts : avec une ardoise, ça suffit pour faire honnêtement ses affaires. Touchard, lui, sait lire et faire des chiffres. Quant à écrire, bernique ! Et il n'a plus sa mémoire de vingt ans Y m'disait pas plus tard qu'y a quinze jours : « Ah ! la Mère, si on avait chacun ses quarante ans seulement, on se mettrait ensemble ! J'serais pas grugé comme je le suis par tout cette pouillerie. Ben ! j'vas lui parler de toi, mon garçon, et quand la Mère veut quelque chose...

Je vis un petit homme gras et courtaud, en longue blaude bleue, une casquette plate par-dessus le visage lie-de-vin, l'air d'un nourricier.

— Bon ! me dit-il quand je l'eus renseigné sur le but de ma visite. Mme Charles m'a dit: on pourrait causer.

C'était là, dans l'énorme circulation du quartier des Halles, un vaste carreau, encombré de caisses, de mannes et de couffins, avec de longues tables que

la fin d'une criée jonchait de monts de beurre, de paniers d'œufs, de légumes et de fruits. Au fond, une cage vitrée où l'homme préposé à la recette achevait de faire sa caisse. Il était près de midi : une nuée de commis, de porteurs et de commissionnaires, dans le coup d'air frisquet de novembre, déblayaient les carreaux, chargeaient, faisaient l'expédition. Des camions, des tapissières, des charrettes à bras stationnaient devant le trottoir.

M. Touchard, dans l'affairement général, allait et venait, calme, attentif, les mains dans les poches de sa veste, sous sa blaude. Il avait, dans la rondeur pleine de ses joues peintes de vent et de soleil, avec un bouquet de poils courts sous le nez, un vrillement de petits yeux tournant en tous sens. Quelquefois, de la voix enrouée des gens vivant dans les courants d'air, il jetait un ordre, bref et sûr. Ce petit homme boulot donnait l'impression d'une force.

Il m'avait planté là, ne paraissant pas plus s'occuper de moi que des gens qui arrivaient lui parler, la main au chapeau et qu'il rembarrait d'un coup d'épaules. On entendait en long en large claquer ses galoches de bois, rembourrées de panoufle. Enfin le hall se désencombrait : il entrait dans la guérite vitrée, se faisait remettre les comptes de la criée, emportait la sacoche où le préposé avait mis la recette. Alors seulement, d'un petit mouvement de tête, il me faisait signe : tous ses gestes semblaient comptés. Et je le suivais sans qu'il me reparlât. Nous traversâmes une rue, enfilâmes une autre, lui répondant à peine aux innombrables « Bonjour, M'sieu Touchard » qui partaient de

partout et balançant sa sacoche au bout de son bras, moi marchant à ses côtés sans rien dire et ne sachant trop comment tout cela allait finir.

Un porche ; un ascenseur qui nous débarque au cinquième ; une clef qui tourne dans la porte, et nous voilà dans un petit appartement, salon meublé de velours rouge, salle à manger à buffets lourds, d'un mauvais goût moderne. Pas de feu dans l'âtre ; le froid des chambres où on séjourne peu ; et sa casquette sur la tête, la sacoche entre nous, enfin il parle, me tutoyant tout de suite comme une vieille connaissance.

— M'faudrait, là, un homme jeune et de confiance pour surveiller, faire la correspondance et la comptabilité. J'te regardais t'à l'heure : t'as l'air un peu gosse, mais ça ne dit rien : la Mère m'assure que tu ferais mon affaire ; on verra. T'aurais pour commencer cent cinquante au mois. J'regarde pas à l'argent. Mais faut travailler, c'sera dur. Moi je donne l'exemple : au point du jour, j'suis déjà sur pied.

Il parle à coups de gosier, toussant, crachant dans un grand mouchoir rouge à ramages, l'air bon enfant à présent que la matinée est faite.

— Ça te va-t-il ?

— Oui monsieur Touchard.

Je le vois retirer sa blaude et sa veste de dessous, ôter ses galoches, enfiler d'épaisses bottines jaunes, et debout devant moi, en gilet de tricot :

— Eh bien, c'est entendu. Comment qu'on t'appelle ?

— Léon Piègre, monsieur Touchard.

J'avais pour ami, dans la maison, un vieil homme pauvre. Un soir que je montais, il m'avait guetté, assis dans l'escalier ; il avait, sous ses loques, l'aspect d'un pâtre de la campagne et il parlait comme dans les villages. Il y avait plus de cinquante ans pourtant qu'il habitait Paris.

— Pardon excuses, m'fi, me dit-il en touchant du doigt un chapeau roussâtre qui avait pris la forme d'une chausse à café. Mais j'croyons ben que Môssieu étiont à se cacher queuque part dans vot'chambre.

La clef dans la main, j'hésitais à ouvrir, ne sachant de qui il me parlait quand il ajouta :

— C'est que, j'vas vous dire, m'fi : Môssieu c'étiont le nom de mon canari ; je l'appelions aut'fois Fifi ; mais ed'puis qu'il aviont une fumelle, j'l'appelions Môssieu, rapport à sa dame.

Il avait, dans son visage à gros plis de chair hérissés de picots de barbe grise, un grand rire humble et muet qui lui fendait les joues. Il me dit qu'il habitait la mansarde au-dessus de ma chambre, que la cage de ses canaris demeurait ouverte et que par malheur, son petit mâle qui rentrait toujours, n'était pas revenu.

— Sûrement, m'fi, il étiont là, cheu vous, c'sacré-

petit homme, pendant que sa femme s'morfondiont à l'attendre. Ah ! mais c'est qu'y n'étiont point toujours commode le particulier ! Et comme ça, avec vot'permission, le vieux Pierre Jean du bon Dieu voudriont ben jeter un œil.

Nous trouvâmes la bestiole blottie au haut de l'armoire, appuyée sur la pointe de ses ailes.

— Tschi ! Tschi ! Tschi ! faisait Pierre en avançant la main et imitant le chant de l'oiseau. C'étiont point pour ça que j'vôs avions mariés ensemble. Tschi ! Tschi !

Enfin Môssieu lui volait à l'épaule, trépignant de la queue ; et le grand vieillard, avec une joie d'enfant, risotait, le cajolait, lui parlait comme à une grande personne. C'était un soir du mois de juin ; l'ombre avait une transparence d'émail, où pâlissait un reste de lumière. Je voyais se dessiner sur le ciel sa haute taille maigre, aux os comme des boulons de charpente. Dans une de ses enjambées, tenait toute la chambre. Il fit un pas vers la porte.

— Là-dessus, faut qu'ti demandions pardon excuse à ce bon môssieu, pour la peine. Pierre Jean du bon Dieu, qu'c'étiont mon nom. Si c'étiont vot'goût d'monter jusque dans le ciel, y a pas de loquet sur la porte : c'étiont là.

Il avait encore une fois son rire sans bruit et tout en se retirant à reculons, il frottait ses pieds sur le plancher à la manière des paysans. Quand il fut parti, la clarté sembla être remontée avec lui : il fit noir sous mon petit plafond. C'est que jamais, sur aucun visage humain, je n'ai vu rayonner plus de clarté heureuse.

Je pris l'habitude de monter le voir. Un grabat, une chaise, des hardes pendues au mur, ses canaris, c'était tout ce qu'il possédait. Et voilà vingt ans qu'il habitait cette chambre : il avait longtemps fait un peu de tous les métiers, jardinier, menuisier, maçon, selon l'occasion.

— Ah oui, qu'j'avions fait un peu de tout : j'aidions à chacun, me dit-il en me racontant sa vie. Et pour la peine, c'étiont ce qu'on voulions Pierre Jean du bon Dieu étiont toujours content. Mais v'là que par après, une fois, j'prenions une mauvaise fièvre, on m'mène à l'hopital. L'prêtre y veniont et me donniont les sacrements. J'étions mort dans la caisse quand me v'là pris d'un éternuement... Ah mais ! c'était la vie qui reveniont. D'pi c'temps, j'faisions des pélérinages pour legens, ou j'battions des tapis ou j'regardions d'où veniont le vent. Y aviont point plus heureux que moi d'sus la terre.

Pierre Jean me dit que c'était maintenant mon voisin du sixième qui lui payait sa chambre. J'avais bien aperçu, dans l'escalier, un homme sans âge, aux yeux très doux, qui s'arrêtait au même palier que moi, mais sans qu'aucun de nous eût pris attention à l'autre. Je fis sa connaissance chez le vieux, un jour que je me trouvais chez celui-ci.

M. Bertrand, (j'appris ce jour-là son nom), me dit simplement :

— C'est vous le jeune homme ? Pierre Jean m'a souvent parlé de vous. Oh ! vous n'êtes pas bruyant ! Je ne vous entends jamais.

Le timbre de sa voix était triste comme son visage ; cependant il me souriait. Je pris tout de suite

confiance et lui-même parut s'intéresser à moi. Je lui dis que j'aimais les livres ; il s'offrit à me montrer les siens. En redescendant, nous passâmes devant sa porte.

— Entrez, fit-il.

Je me trouvai dans deux petites pièces qu'une cuisine exiguë précédait.

— C'est sur ce fourneau que je cuis mes œufs et que je fais bouillir mon café au matin, me dit-il avec un sourire souffrant qui donnait une beauté à son visage. Oh ! je ne suis pas un grand mangeur.

La plus grande des deux pièces était garnie, dans sa partie la plus large, d'une bibliothèque : des gravures encadrées et un tableau occupaient les autres murs. C'est là que M. Bertrand travaillait ; une petite table était poussée près de la fenêtre ; et devant, il y avait un vieux fauteuil. Il prit des livres dans les rayons, les ouvrit et me dit :

— Des mains chères les ont souvent feuilletés.

— Oh ! monsieur, lui dis-je, que vous êtes heureux de pouvoir lire tout cela !

— Oui, dit-il, en lisant on oublie la vie.

Il s'informa de ce que je faisais ; il loua mon courage. J'emportai, en le quittant, une sensation de douce chaleur au cœur.

Avec les jours, ce fut presque un compagnonnage, cordial et discret de son côté, timide et fervent du mien. J'appris seulement alors de sa bouche qu'il était professeur dans un collège : une grande infortune l'avait obligé de renoncer à une haute situation universitaire en province. Sa voix tremblait en évoquant ces pénibles souvenirs ; je sentis

que l'ancienne douleur était restée vivace dans son âme.

Comme les miennes, toutes ses journées étaient prises ; il ne nous restait à tous deux que nos dimanches : il me consacra les siens C'est ainsi que j'acquis une notion du monde. La pauvre science qui m'était restée de l'école, se trouva bien dépassée : je connus que jusqu'à ce jour je n'avais rien vu. Comme il avait des connaissances universelles, il m'en vint quelque clarté dans l'esprit : elle a fait de moi la femme qui, en écrivant ces Cahiers, put, du moins, exprimer son sens de la vie.

Un ami ! J'avais donc un ami ! Je me répétais cela comme une femme dit : « Mon amant » ! Une joie très pure et encore inconnue, me rafraîchissait le cœur. Pensez que l'homme jusqu'alors ne m'avait apparu que sous son aspect le plus répugnant, que mes camarades des petits métiers m'étaient demeurés des étrangers, sans nulle intimité possible, que d'autre part je n'avais point d'amie et que j'étais vraiment, avec mes vingt-deux ans qui ne demandaient qu'à s'attacher, seule au monde. Et près de moi, la porte à côté, il y avait maintenant un être humain qui me prenait pour ce que je me donnais, un garçon sensible, courageux et qui ne demandait qu'à vivre.

Nos vies restaient séparées ; une porte entre nous fut comme la barrière d'un mystère auquel il ne pensait pas, que moi seul connaissais. La chose physique ainsi demeura un secret pour tous deux. Moi seule allais chez lui ; je ne sais quelle pudeur m'interdit toujours de lui demander d'entrer chez

moi ; et sans doute, sa discrétion naturelle le détourna d'y penser lui-même.

J'éprouvai que mon voisinage lui faisait du bien, comme moi-même j'aimais m'attester sa présence de l'autre côté du mur. Sitôt qu'il me voyait, un sourire détendait son mélancolique visage et il me serrait la main avec un plaisir qui était presque de la reconnaissance. Je savais qu'il veillait tardivement ; en me penchant à ma fenêtre, je voyais s'éclairer le rebord de la sienne à la flamme de sa lampe. Il me dit qu'il ne pouvait trouver le sommeil que bien avant dans la nuit. J'aurais souhaité partager ses veillées ; mais sitôt rentrée, je me jetais au lit et m'endormais profondément.

C'est que, comme m'en avait prévenu M. Touchard, mes journées étaient singulièrement chargées. Nous nous partagions la surveillance générale : je le suppléais dans le hall aux criées. C'était d'abord l'arrivée matinale de toute l'alimentation à laquelle il me fallait assister : les premiers camions déchargeaient au petit jour ; des montagnes de produits s'entassaient sur le carreau : et la vie, le mouvement de minute en minute grandissaient. C'était vraiment extraordinaire qu'au milieu des vols et des détournements qui journellement s'étaient pratiqués avant moi, le gros homme eût pu faire une fortune qu'on évaluait à bien près d'un million.

Puis la criée commençait : deux crieurs aux deux bouts des tables vendaient ; cela durait jusqu'à midi. Je faisais alors la caisse et la remettais à M. Touchard. L'après-midi, je courais aux gares ; dans les cas de presse et de conflit, c'est à moi qu'on s'adressait. Comme M. Touchard possédait, en

outre, un grand magasin d'alimentation, je passais tous les jours voir l'état des affaires et de la caisse. Il avait près de son grand entrepôt, un petit bureau où, le samedi, il faisait la paie : je l'y rejoignais au coup de deux heures après sa partie de cartes au café et il m'y donnait un quart d'heure exactement pour lui faire mon rapport. Une jeune femme de mon âge suffisait à tout cela : sans M. Bertrand qui m'enseigna l'art de mettre de la méthode dans mes actes, peut-être n'y serais-je jamais parvenue.

Mon ami était un grand esprit et un cœur simple : quand je m'excusais de l'occuper de mes petites affaires, il me répondait que les petites choses de la vie sont encore de grandes choses dans l'univers.

— Tout a son importance, disait-il : l'homme ne fait pas de plus grands prodiges que le lion, et le ciron les vaut tous les deux. Même le brin d'herbe est nécessaire et il s'égale au chêne dans l'harmonie éternelle des choses. C'est qu'il y a des ondes de vie qui se rejoignent à travers l'infini de l'être. Pour vous, mon enfant (car M. Bertrand ne me tutoyait pas,) faites dans la plénitude de votre conscience votre devoir, si humble qu'il paraisse : il a sa grandeur puisqu'il vous assure la vie ; il a aussi sa beauté puisque, grâce à l'industrie de M. Touchard, il vous met en communication avec les produits de la terre. Ne vivez-vous pas chez lui au cœur des fructifications, dans ce que le sol produit de plus frais et de plus parfumé ? Je vous assure bien que j'aurais été heureux si le sort m'avait départi une telle joie : les livres qui s'inspirent de la nature n'en donnent qu'un faible équivalent.

M. Bertrand fut le maître admirable qui souffla sur mon âme et éveilla ce qui dormait encore en elle. Tandis qu'il me parlait, je regardais se refléter sur ses traits la clarté des vérités qu'il évoquait. Son visage ridé et terreux, son triste visage qui eût paru plutôt laid, prenait alors à mes yeux une beauté que je n'avais trouvée chez aucun autre homme. Je compris plus tard quel grave amour il avait dû inspirer à celle qui fut la cause involontaire de ses douleurs.

Il m'appelait de ce nom de Léon que je m'étais donné ; je l'appelais moi-même : « M. Bertrand » ; aucune familiarité ne régnait entre nous et pourtant c'était bien là une intimité discrète où les cœurs suppléaient aux paroles. Je lui témoignais du respect ; c'est à peine si j'osais le regarder : j'aurais craint de laisser paraître dans mes yeux le secret que je gardais si aisément pour les autres. Je ne songeais point du reste à l'amour ; c'était un autre sentiment où je n'étais plus tout à fait un jeune homme et où je n'étais point redevenue entièrement une femme.

Toute ma vie en demeurait changée ; jamais je n'avais connu une telle tranquillité d'esprit ; et la confiance grandissante que me témoignait M. Touchard y ajoutait un sentiment de sécurité durable. A trois, avec Pierre Jean, nous formions une petite famille dans l'arche sauvée des eaux.

C'était celui-ci qui arrivait m'éveiller au matin.

— Hé, mon joli homme, v'là que l'muret a piaulé. J'avons pas besoin d'horloge, moi, pour savoir l'heure qu'y faisiont chez le bon Dieu. Et j'regardions le ciel, j'écoutions les oiseaux, je m'trompions

jamais. Et pour ce que c'étiont du temps qu'il alliont faire, j'moullions mon doigt et j'le mettions dehors. Si c'est doux, sûrement qu'alliont pleuvoir.

Ce simple aurait pu être un saint de village : il s'offrait à faire tout ce dont on avait besoin : il ne possédait rien et disait qu'il avait reçu du Seigneur tout ce qu'il aurait pu souhaiter. Il espérait bien vivre jusqu'à cent deux ans : il tenait à la fraction. Quand dans le soir, avec son bredouillement de voix sous le toit, il ânonnait ses prières, on ne pouvait douter qu'il remerciait ardemment Dieu. Pourtant il n'avait pour tout bien que ses deux canaris, un grabat, les hardes qu'il portait et il n'avait jamais su dire la prière jusqu'au bout. Mais là haut entre les cheminées, il était près du ciel.

Un ami ! quelle force c'était pour moi ! Je n'étais plus la petite coquille qu'une vague apporte à la rive et qu'une autre remporte vers la mer. Il y avait là un cœur qui s'intéressait à ma vie. Si un malheur m'était arrivé, quelqu'un aurait pleuré par-dessus le vide que j'aurais laissé en m'en allant. Et ce n'était pas seulement cette pensée égoïste : mais un cœur près de moi avait été longtemps seul comme le mien ; il avait saigné à terre de grosses gouttes rouges ; j'étais heureux, sans qu'il m'en dît rien, du tranquille oubli que semblait lui apporter ma présence. Mais moi, je lui devais bien plus puisqu'il avait fait de moi un être conscient. Je n'oublierai jamais le jour où, lui ayant raconté mon matin du dernier été passé dans le vallon, il me regarda avec émotion et me dit :

— Ce dut être là un moment délicieux, mon cher Léon, car n'en doutez pas, il y a une âme flottant à travers les choses. Et que les croyants l'appellent Dieu, que les savants l'appellent la force inconnue c'est au fond la même chose : et c'est la vie éternelle. Que vous apprendrai-je encore dont vous n'ayez eu, ce jour-là, le pressentiment ?

Jamais encore il ne m'avait parlé avec cette exaltation. Des pleurs lui mouillaient les yeux et

il serrait mes mains entre les siennes. Un grand trouble m'avait envahi : je fus sur le point de tomber à ses pieds en lui demandant pardon de mon long mensonge et lui disant :

— Je ne suis pas ce Léon que vous croyez.

Je sentis, si je parlais, que tout l'effort de ma vie serait brisé.

L'hiver s'écoula dans ces sentiments très purs. Toute la semaine je tournais ma meule ; ce n'est pas trop dire pour mon fatiguant emploi et les avanies qui m'en revenaient Mais le dimanche arrivé, je m'abandonnais à la joie de vivre enfin pour moi-même. Comme mon bon maître n'aimait pas sortir, nous passions ensemble de douces après-midis de lectures et de causeries : c'était lui qui, vers le soir, passait l'eau sur le thé et préparait la légère collation qui nous servait de dîner. Il s'en acquittait en riant, de ce rire à la fois enfant et triste qu'il avait et que je ne vis jamais qu'à lui : toute la vie y passait, avec ses larmes mal bues, mais aussi la fraîcheur des sensations qui s'en va la dernière chez les êtres sensibles. Je ne savais pas l'âge de M. Bertrand et ne cherchais pas à le savoir. Il se peut que la douleur l'eût vieilli avant le temps : en tous cas elle n'avait pas eu de prise sur son âme. Tandis qu'il rangeait les sandwiches et les gâteaux, je me sentais quelque honte à la pensée que ces soins eussent été plutôt ceux d'une femme. Et tout en m'en voulant de le tromper, je me surveillais, de peur de me trahir.

C'étaient là pour nous comme de petites parties joyeuses qui s'égayaient encore du feu de

mottes brûlant dans l'âtre et de la clarté de la lampe sous l'abat-jour rose que je lui avais apporté un jour. Il me disait avec un peu de malice.

— Grâce à cet aimable subterfuge, un vieil homme comme moi peut encore entrevoir la vie sous un aspect consolant, puisqu'autour de moi tout emprunte la couleur de ce joli papier.

Il m'était facile alors d'oublier mes ennuis et ils étaient nombreux ; une fille-garçon ne fait pas le métier qui était le mien sans s'exposer à de déplaisantes compagnies et à de fâcheuses aventures. Quand le patron se plaignait de l'insuffisance de ma sévérité, il ne se doutait pas de ce que cela me coûtait : je n'aurais pas eu le courage de me montrer plus rigoureuse. Non que je manquais de décision et d'autorité ; mais je les faisais surtout sentir aux chenapans qui tâchaient de duper M. Touchard. Un gros négoce comme le sien met en mouvement tout un monde grossier et violent de traitants et de sous-traitants, de facteurs souvent pris de vin, de voituriers mal embouchés et qui ne sont pas commodes à manier. Je n'étais, après tout, en regard de leur force brute, qu'un blanc-bec qu'ils espéraient moucher d'un tour de main. J'étais patiente et bonne sans y avoir grande vertu, puisque c'était en moi la part de la nature. Mais sitôt que je sentais de la résistance, j'étais bien obligée de leur montrer que je ne les craignais pas. Un de ces goujats m'attendit un soir et m'asséna un coup de poing qui manqua me fendre le crâne. Je demeurai étourdi : comme je saignais abondamment, on me mena

chez le pharmacien. La peur de mon sexe dans ce moment me rendit le sens. Après m'être remise, je pus rentrer chez moi ; j'avais déclaré ne pas connaître mon agresseur.

C'était un samedi. Quand je revis le lendemain M. Bertrand, je ne pus lui taire l'assaut que j'avais subi : mon visage l'en eût prévenu. Il pâlit ; je crus qu'il allait se trouver mal.

— Mon pauvre ami ! mon pauvre ami ! me disait-il constamment. Cette brute aveugle aurait pu vous tuer.

Il me prit la main.

— Mais comprenez donc, vous êtes nécessaire à ma vie.

Il parut craindre d'en avoir trop dit et il souriait.

— Oui, je sais, c'est bien déraisonnable de la part d'un homme comme moi. Mais on ne s'habitue pas au malheur, et après avoir souffert dans le passé, on ne peut se résigner à souffrir dans l'avenir.

Avec les jours, sa sensibilité s'accrut encore. Quelquefois, rien que de me voir apparaître sur le seuil de sa porte, il demeurait tremblant, la main sur son cœur. Par moments ses yeux se remplissaient de larmes et, pour me les dérober, il détournait la tête. Il paraissait surtout attentif à cacher ce qui se passait au dedans de lui « Se pourrait-il, me disais-je, qu'il ait conçu de moi une autre idée que celle qui correspond aux apparences du sexe que je me suis donné ? »

Cette seule pensée m'atterrait, puisqu'elle eût mis à néant, soit notre amitié, soit ma vie nouvelle.

J'en restais oppressée avec, au fond de moi, les mouvements les plus impétueux de la joie : je n'aurais pu concevoir, en effet, un plus grand bonheur que d'être aimée de l'homme qui avait fait de moi son ouvrage animé.

Je ne pus bientôt plus me dissimuler le changement qui s'était opéré en lui. Il n'était plus le même homme ; il sembla sortir d'un long exil. C'était bien là l'expression de son visage. Son haut front comme une montagne n'était plus entouré de brumes ; au fond de son regard lointain une clarté d'étoile tremblait.

— Si vous saviez, mon enfant, ce que je dois à votre belle jeunesse, à votre confiance, à l'attrait vivant de votre présence auprès de moi ! Je croyais tout fini et vous m'avez rendu la vie. Si je n'en attends plus grand chose, je puis du moins la supporter sans qu'elle me soit un trop lourd fardeau.

Je me certifiais alors mon erreur. J'en avais à la fois de la tristesse et de la sécurité. Moi-même à présent je ne pouvais plus douter que j'aimais M. Bertrand d'une affection que j'appelais en moi de l'amour. Qu'il fût tel réellement, je ne sais ; mais alors j'ignorai toujours l'amour. C'était un sentiment très haut, limpide, et qui, même inexaucé et ignoré de celui qui en était l'objet, me donnait l'idée du bonheur. S'il m'avait demandé de devenir sa femme, j'aurais remis entre ses mains ma destinée. Cependant je ne ressentais nul désir de l'homme qu'il était, comme si, en changeant de sexe, j'avais pour jamais renoncé à être une femme, moi à qui il était non moins interdit d'être un homme !

La fin de l'hiver arriva : j'étais presque riche, avec l'argent que je gagnais chez M. Touchard. J'eus l'idée d'embellir la nudité de mon logis : ce n'est qu'après avoir fait d'assez nombreuses emplettes que je m'aperçus de la nuance du goût féminin qu'elles revêtaient. La nature encore une fois m'avait trahie : une femme seule pouvait acheter toutes les futilités dont je décorai mes murs, ma cheminée et ma table : porte-bonheurs, vide-poches, éventails japonais, tapis de table en velours etc. Cette dépense correspondit, dans ma vie d'homme, au goût des petites coquetteries intimes qu'une femme laisse paraître à l'heure amoureuse. Cependant M. Bertrand n'entrait jamais chez moi ; mais ne suffisait-il pas que j'en pus concevoir la pensée pour que l'humble logis fût à l'avance paré comme si elle devait se réaliser ?

Je sens bien que j'allonge le récit de cette partie de ma vie, comme si involontairement je retardais un irréparable dénouement. Ou ne serait-ce pas plutôt le triste bonheur que je ressens à insister sur des souvenirs qu'il me faudra quitter trop tôt ? Mon ami était pris parfois d'oppressions qui lui faisaient porter la main à son cœur ; il demeurait un instant immobile, on eût dit dans l'angoisse de la minute qui allait suivre. Je m'alarmais alors ; j'étais là moi-même dans un suspens de ma vie, ignorant de quel mal il pouvait souffrir, car il ne m'en avait jamais rien dit. La crise, du reste, ne durait qu'un instant ; il laissait ensuite retomber sa main.

Un jour il me dit :

— C'est au cœur, ce cœur par lequel nous vivons, par lequel nous mourons aussi tous les jours. Le mien est usé ; il a trop battu, il a trop souffert, et alors, par moments, c'est une petite éternité entre la vie qui s'en va et une autre chose qui vient. C'est très doux.

Il parlait bas comme s'il se fût parlé à lui-même, les yeux un peu partis. Pensait-il encore à moi dans cet évanouissement léger du sens ou sa pensée se reculait-elle vers les régions mystérieuses du passé ? En me revoyant près de lui, il me demandait pardon pour l'inquiétude qu'il m'avait causée. Je retenais mes larmes, je l'assurais qu'il se méprenait sur mes angoisses ; mais ma pâleur le lui disait pour moi. Ses oppressions se renouvelèrent ; il me dit singulièrement une fois en souriant :

— Moi qui si souvent aspirai à la mort, je la crains plutôt maintenant que, grâce à votre attachement, j'ai senti qu'avec des débris de la vie on peut encore se faire du bonheur.

Un soir de l'été, rentrant de ma journée de travail, j'allai frapper à sa porte. Il avait ouvert sa fenêtre ; la journée avait été chaude ; nous respirâmes ensemble la fraîcheur intime de la nuit. Dans l'ombre claire, son visage légèrement rosé par le ton fleuri de l'abat-jour semblait refléter l'aurore nocturne de la grande lune rousse qui se levait par dessus les toits...

De sa voix un peu sourde, il me parla de la joie qu'il y a pour les âmes à se reconnaître dans les formes extérieures des choses.

Il se tut, il avait pris ma main qu'il garda dans les siennes : le silence entre nous ne pesait pas. Là-haut, au-dessus de notre tête, Pierre Jean du bon Dieu disait sa prière de chaque soir. D'un roulement cahoté de syllabes, elle arrivait jusqu'à nous, comme l'action de grâces du pauvre envers ce Dieu qui, à défaut d'autre richesse, lui avait donné la vie.

— C'est une étrange et douloureuse histoire que je vais vous raconter, me dit enfin mon maître après s'être longtemps recueilli. En remontant de mon cœur à mes lèvres, elle sera la confession qu'un ami remet aux mains d'un ami, puisque, si différents que nous soyons par l'âge et la vie, c'est

bien là le nom que nous portons l'un pour l'autre. Aussi bien je sens que l'heure est venue de vous ouvrir un cœur qui fut déchiré par les pires douleurs. Ah ! mon enfant, il est terrible de vivre en rupture avec la loi sociale ! Elle est l'appareil armé où finit par passer tout entier l'homme qui espéra lui échapper. Même les heures du bonheur, pour ceux qui refusèrent de s'y soumettre, sont encore des heures sanglantes.

Un frisson le prit : il me pria de fermer la fenêtre ; et ensuite il disait :

— Un homme vivait dans une ville importante d'un département. Il avait eu une jeunesse studieuse : il avait connu dans le professorat les succès que le monde réserve aux esprits curieux et appliqués. Il pouvait se compter au nombre des heureux de ce monde qui se contentent d'un bonheur moyen. Il était seul, sans famille ; il n'avait jamais aimé. Sous un air froid et timide il cachait une sensibilité vive. Cet homme alors connut une femme, un être charmant et malheureux qu'un mari odieux torturait. Un hasard les avait rapprochés et ils se firent mutuellement le don de leur vie. Cependant ils se voyaient à peine : leurs entrevues avaient lieu chez une amie de la jeune femme qui s'était intéressée à leur triste amour et qui, elle du moins, avait fait un mariage selon son cœur. Tout un an, ce fut là que nous éprouvâmes à la fois le bonheur de nous voir et la souffrance de nous sentir à jamais séparés, car vous l'avez deviné, mon cher Léon, cet homme était votre ami.

« Le mari, une brute, buvait ; une fois ivre,

il la meurtrissait de coups. Elle voulut rompre une existence où sa vie par moments était en danger et qui m'ôtait à moi-même la vie. Mais vainement elle réclama l'aide des lois pour la détacher de son bourreau : celui-ci se refusa à tout arrangement qui les eût délivrés. Sans nul autre sujet de haine que l'absence de l'enfant qu'il lui reprochait comme un crime, il avait juré d'épuiser sur elle la torture jusqu'au bout. C'est alors que cette femme, belle, jeune, estimée me fit publiquement l'abandon héroïque de la vie que pour jamais elle avait reprise à l'époux. Peut-être, pour tous deux, il eût mieux valu mourir dans cette heure divine ; mais on ne se résigne pas à demander à la mort un bonheur qu'on ne désespère pas de recevoir de la vie. Qui sait ? Peut-être poussé à bout par l'éclat de ces relations que nous avions décidé de ne plus cacher ni l'un ni l'autre, l'homme exécré à la fin consentirait à la rupture légale !

« Elle vint habiter avec moi : notre libre union était de celles qui auraient pu être proposées en exemple, mais elle ne cessait pas d'être douloureuse : volontairement nous nous étions mis hors la loi. Si, dans cette extrémité, l'estime de nos amis nous demeura, nous vîmes le monde se tourner contre nous. L'époux triompha de la savoir à jamais ruinée dans sa considération ; elle fut ainsi deux fois sa victime et ce fut sa vengeance. Dans sa fureur, il s'amenda, cessa de boire, répudia ses maîtresses et nous laissa tous les torts.

« Ici se place la chose affreuse : il nous vint la joie d'un enfant et avec cet enfant, l'espoir qu'enfin, devant un pareil scandale, l'homme abdiquerait

sa férocité. Nous avions compté sans le génie de la torture qui est au fond de certaines natures. Il nous vola notre enfant : en le déclarant son fils et lui donnant son nom, il eut pour lui la loi et le droit de l'élever chez lui.

« Que vous dirai-je encore ? Elle est morte et l'enfant vit. »

Une oppression plus forte le saisit : il se leva, retomba, ferma les yeux. Il ne se remit que lentement.

— C'est aujourd'hui un jeune homme, me dit-il. Je ne l'ai jamais revu et il ignore que je suis son père. Mais je vis, à travers la distance, sa vie comme s'il était près de la mienne. C'est à lui que je réserve ces livres où nous lisions, sa mère et moi. Il ignore tout de nous deux, mais un parent dévoué, le seul qui me reste, se chargera, sitôt qu'il sera libre, de les lui faire parvenir comme le don d'un ami inconnu.

Ce sont bien là les paroles qu'il prononça ; elles me bouleversèrent. Je voulus les avoir toujours présentes à ma pensée et les consignai dans un carnet, le même qu'en cette minute, j'ai sous les yeux. Je n'ai eu qu'à les transcrire ici. Après tant de temps, elles me serrent encore le cœur.

O mon cher maître, homme charmant et doux qui avez été mon unique amour et tout le pauvre roman sentimental de ma vie, je ne sus jamais si, en me faisant ces tristes confessions, ce fut à l'ami ou à une amie mystérieusement devinée que s'ouvrit votre cœur : il se referma sur son secret et j'en eus moi-même deux, dont l'aveu jamais ne vous fut fait par moi.

En me voyant arriver le lendemain. M. Bertrand laissa paraître une joie réelle.

— Je suis tranquille ; il me semble être débarrassé d'un poids à présent que je vous ai dit ma vie. Pensez, mon enfant, que cela dormait en moi et que jamais je n'ai pu en parler à personne.

Il ajouta en détournant les yeux :

— Tant d'autres ont peut-être aussi leur mystère.

J'aurais voulu lui crier :

— J'ai le mien : pardonnez-moi de vous l'avoir caché.

Et je n'osai : une pudeur, une honte suppliciante refoulaient mes paroles. Je pleurais ; je me mis à ses pieds ; je ne pus que lui dire :

— Je ne mérite pas...

Je le vis pâlir : il toucha ma bouche du bout des doigts :

— Ne dites rien.

Ce fut très doux, comme s'il savait, et il n'y eut pas de lendemain.

Un matin de dimanche, comme il causait avec moi, près de la fenêtre ouverte, un bruit d'ailes entra : c'était le canari de Pierre Jean du bon Dieu. Monsieur un instant battit le plafond en poussant de petits cris, puis il se posait sur l'épaule de M. Bertrand. De l'autre côté de la fenêtre, tout le vaste ciel bleu palpitait.

— Que la vie est belle ! me dit-il. Comme il fait jour ! On voit au fond des cœurs !

Il soupira, marcha un instant par la chambre, et puis, revenant vers la fenêtre :

— Oh ! fit-il très bas, il y a une chose que je voudrais vous dire.

Il ne put achever ; je le recueillis dans mes bras : le cœur avait éclaté et il expira.

. . . . . .

Je redevins la petite fourmi qui suit obscurément sa sente dans le hallier du monde. Je fus un peu de temps un être machinal qui faisait le signe de la vie. Ce n'était pas le vide des grandes douleurs : les sentiments exaltés ne sont pas dans ma nature. Je continuais à habiter ma petite chambre, proche de celle où son âme s'était communiquée à la mienne. On avait trouvé l'adresse du parent dont il m'avait parlé ; ce dernier qui héritait du petit avoir, fit enlever tout ce que renfermait l'apparte-

ment. Un étranger bientôt vint s'installer à côté de ma porte.

Je repris le sens de ma destinée. Quelque chose de moi était resté en arrière, avec tant de choses du temps où j'étais encore l'autre moi, mais une chose nouvelle allait devant et qui était la vie : celle-ci à mesure s'accomplit en laissant de petits tas de cendres sur le chemin. De tous les hommes, un seul avait été l'ami irréprochable dont la femme en moi aurait souhaité faire son compagnon. Et il était mort : la femme alors aussi se détacha de moi comme si elle était morte avec lui. Je crois bien que ce fut-là une sorte de dédoublement, avec une part de moi qui s'en alla vraiment et une autre qui se remit à vivre du train actif et régulier de la vie générale. Je pensais à lui avec le battement de cœur de l'amour, sans chercher à démêler la nuance de l'amour dont j'avais pu l'aimer et si c'était réellement de l'amour. Aussi bien cet amour avait laissé mon corps tranquille : il n'avait pas agité mes sens ; il avait été surtout près de la haute vie des âmes. Et ainsi peut-être il fut un amour plus fort que l'amour.

J'avais eu, avant que M. Bertrand ne devînt pour moi plus que tous les autres hommes, le goût de la beauté de mon corps. Une jeune fille qui a du sang, si elle s'est gardée vierge, aime se mirer au miroir avec les yeux qu'aurait un homme pour la regarder ; et alors elle cherche le moyen de tromper la nature. Mais moi, qui avais souffert de la brutalité du mâle, je vouai à mon corps un culte qui s'excitait de le détester. J'aimais m'aimer pour la volupté profonde des caresses et aussi pour l'orgueil

de pouvoir me passer d'un autre amour. Eh bien, je m'ignorai dès le jour où, entre mon ami et moi, il y eut un mystère que la mort ne devait pas éclaircir.

J'avais acquis une grande sûreté dans les actes de ma vie d'homme. Surtout après que j'eus rompu véritablement avec ma sensibilité de femme, je donnai si bien le change que les méprises ne se représentèrent plus. Cet homme à cause duquel j'avais renoncé à mon sexe et que, par nécessité de lutter sur propre terrain, j'étais devenu moi-même, je le fus naturellement au point qu'il ne m'était plus nécessaire de m'observer. Les formes extérieures de mon corps, soumises à un exercice constant, s'étaient développées. J'eus les gestes que fait un homme dans les moments où la force et la décision sont en jeu. Mes cheveux bouffants et courts, formaient de grosses touffes au-dessus des oreilles, comme chez les marins ; le soleil, la pluie, les hâles de l'air avaient bruni la peau de mon visage. Je sus boire quand il fallut : il ne déplaisait pas à M. Touchard de trinquer un coup avec moi. Je me tenais droite dans mes bottes ; par vanité masculine ou coquetterie féminine, j'aimais me chausser de bottes à la hongroise. J'avais appris à marcher du buste, les épaules hautes, au lieu de marcher des reins, comme font les femmes. Je n'étais plus une femme que pour moi.

Un jour, passant par le Palais-Royal, j'y rencontrai mon petit Ancelin. Il me regarda, passa : il y avait deux ans que je ne l'avais vu. Il me parut enlaidi, avec une grosse moustache qui remplaçait son aimable frisure d'autrefois. Presque coup sur coup, comme par l'effet d'une loi des séries, je croi-

sai Fanny, Mlle Bonamour et M. Poiré : aucun des trois ne subit le magnétisme secret de mon passage.

La vie qui avait fait de moi un homme, décidément était plus forte que la nature qui m'avait donné le sexe de la femme.

Il sembla que la destinée eût attendu ce moment de ma transformation pour précipiter les événements qui allaient définitivement l'accomplir.

Une après-midi d'août, en pleine rue, M. Touchard, rentrant chez lui, fut frappé de congestion. Cet homme sanguin, à l'encolure de bœuf, et qui avait toujours fait tout à sa tête, cette fois encore s'entêta comme un paysan qu'il était : il voulut se faire saigner. Il s'affaiblit, ne récupéra plus jamais la masse ni le poids ; il avait à peu près perdu la mémoire : je suppléais à la sienne par un don de nature qui, à l'épreuve, s'était encore fortifié.

Lui qui jamais n'avait aimé personne, se prit d'une sorte d'attachement pour moi, ce qui ne l'empêchait pas d'être le plus bourru des hommes.

— Si tu n'avais du sang de navet, on ferait de toi quelque chose, grommelait-il parfois.

Il finit par me proposer une association sur parole, me laissant une part dans la recette des criées : jamais, du reste, il ne traitait sur papier. Ce fut pour moi le commencement de la fortune : je me sentis la décision avec laquelle on fonde les règnes durables. J'eus conscience de l'approche du mien : je me persuadai que la vie, qui avait déjà tant fait pour moi, me mènerait jusqu'où je devais aller. Cependant un soupçon de policier aurait pu, en mettant au jour ma duplicité, me ruiner, mais j'avais l'audace et le sentiment de l'impunité.

Ce gros homme qui avait le génie des affaires, vit venir sa fin avec tristesse. Tout fruste et grossier qu'il fût, celui-là vraiment s'était fait lui-même à sa mesure. Enfant, il avait mené les porcs à la glandée ; à quinze ans, il fuyait une marâtre, maîtresse au logis, et se mettait à vendre du savon et des lacets, un petit éventaire pendu à son cou. Un jour, il s'achetait une bagnolle et un canasson. Son négoce grandit : il eut les beurres, les fruits, les œufs de toute la région ; il fournissait les grands marchands des villes. Il refusa des mariages pour se garder libre et tout à sa fortune. En blouse bleue et sa trique à la main, il partait voir un matin Paris : il n'en sortit plus. Il monopolisa les primeurs : il devint un des rois de l'asperge et de la fraise. Avant la cinquantaine, il vit approcher le million, vivant toujours comme un homme de la campagne venu à la ville. Il n'avait pour tout parent qu'un frère, valet de ferme au village natal : jamais il ne lui avait envoyé un écu. Une vieille maîtresse, pour les besoins de l'existence, lui demeurait fidèle : elle allait, tête nue, faire ses petits marchés quand, du déchet des siens, il en eût pu nourrir cinquante comme elle. Et elle ne se plaignait pas, toujours contente, soumise à son esclavage, continuant à l'aimer d'un dévouement canin à distance. Quand il eut sa congestion, il ne voulut pas qu'elle vînt le voir : une femme, qui faisait son ménage de vieux célibataire, le soigna. Il criait toujours :

— Qu'on me saigne, nom dé Dié ! Et quand n'y aura pu d'sang, qu'on me laisse crever tout seul. J'veux personne.

Il était resté de son village, avec l'âme coriace des gens de la terre.

Une fois, il s'abandonna devant moi. Je le vis se gonfler, la bouche ouverte, les yeux tiraillés par un petit pleur sec. Et tout à coup, en jurant ses N. dé D. il tapait sur la table.

— Ecoute, j'vas te dire : ce qui m'tient, c'est qu'y me faudra tout lâcher un jour et qu'y n'y aura par après moi personne pour continuer ce que j'ai fait et que c'sera là-bas c'salaud qu'on ira chercher dans son écurie et à qui qu'on dira : « Ton frère est mort, viens râfler tout ».

C'était une haine, ce valet qui était de son sang. Il le reniait, l'injuriait : dans sa férocité, il l'eût voulu mort sur son fumier avant qu'il ne s'en allât lui-même.

Tous les jours, comme par le passé, il assistait à ses criées ; il n'allait plus aux Halles : un homme qu'il avait obligé autrefois l'y suppléait. J'acquis bientôt la certitude que celui-ci le volait : je dus avertir M. Touchard. Il eut, à trois mois de là, une seconde attaque : elle le laissa paralysé du côté droit. Sa langue aussi s'était prise : il ne pouvait plus jurer ses N. dé D. Je fus là tout un temps le maître de ses affaires. Frappé dans sa vie, avec cette moitié de son corps qui était morte, il avait gardé sa tête. Quand j'allais lui rendre mes comptes chez lui, je le trouvais dans son fauteuil, à la garde d'une infirmière qu'il avait fait venir. Il m'écoutait, me regardait, avec, dans la vie de l'œil, quelque chose de malin et de sournois. « Qu'est-ce qu'il me veut le patron ? » pensais-je. Je craignis une mauvaise affaire pour moi : tout entre nous s'était toujours traité sur parole, comme il l'aimait. Sans

qu'on pût dire qu'il manquât de probité, elle ne le gênait pas quand il pouvait faire un bon coup. Je vis bien qu'il remuait des idées : le vieux bœuf ne consentait pas à s'abattre sur sa litière.

— Faudrait là, me dit-il un jour en bredouillant et mangeant la moitié de ses mots, que personne ne vienne mettre le nez dans nos affaires. On s'entendrait : tu prendrais la chose à ton compte ou partie de la chose, à voir.

Ce fut miracle que cela pût s'arranger. Il n'y eut pas de signature : jamais il n'avait signé, même d'une croix, lui qui ne savait pas écrire. Et moi qui m'étais mis hors de la société et qui, légalement, n'existais pas, je n'aurais pu davantage signer d'un nom qui n'était ni celui d'un homme ni celui d'une femme. Aujourd'hui que je repasse en pensée une vie aussi anormale et aussi accidentée, je ne m'en crois pas moins un honnête homme, pour avoir transgressé mille fois la loi.

Je suis bien près d'être au bout de cette histoire et peut-être le récit de mes « prospérités » n'aurait pas l'intérêt qu'a pu avoir celui de mes misères.

Ce que j'aurai à dire tout à l'heure n'engage plus que la femme. Mais alors j'étais encore un homme et aussi un homme d'affaires : c'est, en effet, comme homme que je réalisai une existence qui, à tous les hommes, eût paru enviable. Je ne m'abuse pas, du reste : si elle prit son origine dans ma volonté, si, à chaque fois qu'elle me fut bonne ou mauvaise, je me sentis le droit de me dire : « Je l'ai voulu ainsi » elle fut tout de même la conséquence d'un enchaînement de circonstances que mon courage et mon esprit d'initiative coordonnèrent.

La grosse Mme Charles, rien qu'avec ses deux sous de glace qui ont fait la joie de tous les enfants de Paris, se créa vraiment, elle, sa vie, parce que cette vie et ses petites voitures et ses glaces et tout le reste, elle les tira des seules ressources de son extraordinaire volonté de vivre et de faire vivre les siens. Elle fut pour son petit monde le bon vent qui fait aller le moulin et moud de la farine. J'ai été plus simplement, moi, l'aventurière à qui la vie réussit. Je ne me plains pas puisque tout de même, comme un arbre sort d'une petite faîne, ma vie a commencé le jour où j'ai voulu être libre. Etre libre ! Se créer librement sa vie ! Il n'y a pas d'autre moralité dans ces confessions.

Je ne sus pas être l'héroïne que j'aurais voulu : une volonté et des énergies moyennes n'y peuvent suffire. J'ai vécu comme j'ai pu, en brave homme qui, un jour, cependant, devait se souvenir qu'il était une femme. Dieu merci ! J'ai pu faire quelque bien : j'assurai la vie à Zélie, la vieille maîtresse de mon ancien patron, tombée presque au dénuement. Je visitai la vieillesse infirme du valet de ferme quand déjà il ne se rappelait plus du nom de son frère : je l'avais fait entrer légalement en possession de son héritage. Ce ne sont là que les actions justes et nécessaires ; mais une fois, une chaleur me passa au cœur pour toutes les humbles filles exposées aux épreuves par lesquelles j'avais passé moi-même. On sait qu'il y a maintenant, rien que dans Paris, deux succursales de la Maison-mère où, en dehors de toute idée de religion et même de moralité, et simplement parce que la créature humaine a droit à la vie, toute fille ou femme qui veut tra-

vailler trouve de sûrs moyens de se procurer la subsistance. Pour une centaine qu'on sauve ainsi définitivement tous les ans, n'est-ce pas comme des parts d'humanité qu'on croyait mortes et qui se remettent à fleurir ?

La même personne qui avait eu la pensée de ces maisons d'assistance estima aussi que rien ne doit être négligé pour la convalescence des âmes malades qui viennent y chercher le salut après de pénibles traversées. Tout ce que la saison donne de parure aux champs, aux jardins et aux bois prit, chaque matin, le chemin de la ville. Ce fut d'abord moi seule qui assumai ce soin ; puis d'autres femmes, les bonnes sœurs des charités publiques, suivirent l'exemple. Et comme, ensemble, elles avaient pu juger de la vertu des jolies plantes parfumées sur la convalescence des âmes, elles voulurent en étendre le bénéfice à la convalescence des corps. Il se fonda donc une Ligue des fleurs pour les pauvres malades des hôpitaux comme il s'en était fondée une pour l'assistance des pauvres malades de l'asile. De vingt lieues à la ronde, la terre française, dans son éternel symbole vert et fleuri, arriva dérider les chevets où les cœurs se sentaient comme deshabillés entre la nudité des murs.

Une femme mit à cela le meilleur de sa vie ; car une chose merveilleuse, et qui ne pouvait arriver qu'à une femme, lui avait permis à cette époque de renoncer à son autre sexe et de redevenir la femme que la nature avait faite d'elle. Je veux croire que ce furent là d'heureuses semailles, des semailles qui ne cesseront pas après moi et prépareront les moissons futures.

Je n'éprouvais plus le besoin de l'amour. Cependant, sous mes habits d'homme, je demeurais une femme, avec le ventre et le sein qui sont faits pour donner l'amour et la vie. J'avais, du reste, passé l'âge où les filles se regardent au miroir. Je savais seulement que si j'avais eu le désir de l'homme, je n'aurais eu qu'à oublier un instant le mensonge du costume et la femme eût été prête. Il faut tout dire : peut-être un gros travail régulier use le sentiment pressant de l'amour ; mais même alors il reste l'autre fatalité de l'être nuptial.

La chose que je vais dire s'éveilla vers le temps où la sexualité s'apaise chez les femmes. J'entrevoyais l'automne de mes jours et de même qu'il n'y avait eu personne auprès de moi pour cueillir la fleur de mon printemps, je pensais que personne ne serait là pour recueillir le fruit de mon arrière-saison. Une femme est la loi, l'éternelle loi qui fait sortir d'un ovule la continuité des races : il lui suffit de se donner et encore une fois la vie recommence. L'avenir jusqu'au fond des temps tressaille dans le va-et-vient léger du flanc qu'à petits coups soulève l'enfant.

Et voilà la vérité : toute femme porte en elle son enfant bien avant qu'il n'ait été conçu de son lit avec l'homme. Quand il vient enfin, son cri est le

même qu'elle entendit, depuis des centaines de mille ans, au fond de sa prédestination d'être le recommencement de la genèse. Or, moi qui n'avais été ni l'épouse ni l'amante, je le sentis qui me venait et déjà tout bas, dans le fond ma vie, m'appelait du nom maternel. Je le portai dès ce moment en attendant que, par la blessure rouge, il eût accès dans le monde.

Comment ensuite cela arriva, je n'ai pas à le dire. Le laboureur entre dans le champ et il fend le sol ; le vendangeur pénètre dans la vigne et il fait saigner le raisin. Mais l'un et l'autre ne sont que des passants et avant eux il y avait la terre. Qu'importe leur nom pour le geste qu'ils doivent faire si, pendant des mois, c'est ensuite à la mère de travailler pour amener la semence à terme.

J'avais tiré ma vie de ma volonté libre, bonne ou mauvaise ; elle avait été ce que j'avais voulu qu'elle fût. « Eh bien, pensai-je, mon enfant, à l'exemple de ma vie, sortira de moi librement. » L'homme vient d'abord et ensuite l'accoucheur et ils accomplissent chacun sa fonction. L'amour et la loi n'ont rien à voir dans l'acte en soi : le magistrat, le prêtre peuvent bien le consacrer ; mais il a sa beauté en dehors de toute entremise et elle lui vient d'être le seul signe appréciable de l'éternité. Dieu tient sur ses genoux toutes les mères, quelles qu'elles soient, et les accouche à la vie qui leur survit à elles-mêmes...

Je partis pour une ville très loin, je ne puis dire où, puisqu'aucune trace de ce passé ne doit subsister et qu'ici commence le seul mystère qui ne peut être révélé. L'homme que j'étais devenu et qui,

pour vivre, avait renoncé au sexe de la femme, pouvait bien maintenant, pour accomplir l'œuvre sacré, renoncer aux apparences et au mensonge. Je repris donc la robe, comme il faut que la terre ait sa parure pour les semailles et la germination. Et ensuite je me donnai tranquillement, chastement, avec le sentiment que je faisais là une chose simple, grande et pure selon le sens de la vie. Comme autrefois, obéissant à la loi de l'Eglise, j'avais communié toute en blanc, mes mains sous les dentelles de la Sainte Table, je fermai les yeux et m'abandonnai à l'acte obscur où d'une seconde se fait la durée du temps.

L'homme était de ceux qu'on ne revoit pas ; à peine je le connus ; il fut l'ouvrier et passa. Au surplus, ce n'est pas pour l'avoir détesté dans le passé que je me serais donnée à un maître dans le présent. Je fus ainsi moralement le père et la mère de mon enfant : il sortit de mes deux sexes.

L'amour, le vœu ardent des entrailles me rendit femme : je réglai mes affaires d'homme et quittai la grande ville. J'y avais gardé la petite chambre sous les toits comme on scelle le couvercle d'un coffret sur un tendre et immortel souvenir. Un jour, après moi, mon fils en aura la clef : en ouvrant la porte, il me verra venir à lui, comme j'étais alors.

Mon fils ! Je me répète cela délicieusement de toute ma vie. Il y a de cela dix ans déjà et tu es là, mon gas, gambadant joyeusement par les pelouses, sous la terrasse où j'achève ces cahiers en pensant à toi.

FIN

LES PLUS GRANDS SUCCÈS DE L'ANNÉE

CAMILLE LEMONNIER

L'HALLALI

Un volume de 320 pages
avec couverture en
couleurs de LOBEL RICHE

Prix : 3 fr. 50

C'est l'histoire de la fin d'une race, la psychologie d'une famille noble, les « *Quevauquant* », où, par suite d'alliances et de mésalliances, les instincts se transforment, la grande allure disparaît, l'aristocratie tourne à la roture, tandis que, persistant à vivre, l'aïeul, le vieux *Quevauquant*, fait damner la maisonnée par son despotisme et ses jurons.

Parmi le chaos des personnages, tous campés selon la manière de l'auteur de *Un mâle*, dans le mystère du manoir, se déroule le plus tragique et le plus angoissant des romans d'orgueil et de haine.

On retrouve dans ce livre l'énergie, la puissance, la fougue et la passion des premières œuvres de CAMILLE LEMONNIER, dont l'éloge n'est plus à faire.

Musée de la Littérature

J.-H. ROSNY

Contre le Sort

ROMAN FEMINISTE

Un volume de 320 pages.
avec couverture en
couleurs de DÉDINA
Prix : 3 fr. 50

C'est une profonde et émouvante histoire que celle de Colette Mourlannes, en lutte contre le sort, aux prises avec la société, avec les hommes, avec la misère, avec l'amour.

Jamais on n'a dépeint avec plus de sincérité et de courage, la saisissante cruauté, la sauvagerie, l'inconscience qui dominent encore si haut les sociétés humaines. Quand au récit lui-même, c'est grâce au talent des maîtres J.-H. Rosny, un des plus passionnants qu'il soit possible de lire, plein de douceur, de tendresse, d'intérêt. Quiconque en aura commencé la lecture ne s'arrêtera pas avant de connaître le dénouement, ce dénouement qui clôt si magnifiquement le livre.

JEAN BERTHEROY

GENEVIÈVE DE PARIS

ROMAN HISTORIQUE

Un volume de 320 pages
avec couverture en couleurs
d'après PUVIS DE CHAVANNES

Prix : 3 fr. 50

Dans ce roman plein de charme et de patriotisme, JEAN BERTHEROY a ressuscité le Paris gallo-romain du Ve siècle, avec sa vie déjà si active, son commerce florissant, ses Nautes dont les barques sillonnaient la Seine et les caractères de son originalité propre que la main de Rome n'avait pu étouffer. Et, de ce Paris nouveau, il a fait surgir — comme un lys sort d'une coupe — l'admirable figure de la jeune vierge dont l'héroïsme sut détourner de la ville les hordes d'Asie menées par le terrible Attila.

FRANÇOIS DE NION

Les Tragiques travestis

HISTOIRE D'AURORE DE MONCONTOUR

30 illustrations et couverture
en couleurs de CH. ATAMIAN

Prix : 3 fr. 50

Ce livre est la continuation, en ligne directe, de ces « Histoires risquées », dont le succès fut si complet, et dans lesquelles l'auteur célèbre des *Façades* et des *Derniers Trianons* a créé une personnalité, celle de la « Maréchale », hautaine dans son langage licencieux de grande dame, ironique dans sa sensibilité de femme.

Mais, ici, les personnages se dramatisent, et les grands coups d'épée de l'héroïne, tour à tour guerrière, chef de bande, amoureuse, captive, rappellent les romans d'aventures qui ravirent les contemporains de Dumas.

Impressions Artistiques L.-Marcel Fortin et Cie,
6, Chaussée d'Antin, Paris.

500-1-1997

NOUVELLE COLLECTION LOUIS-MICHAUD

à 1 fr. 50, 2 francs, 2 fr. 50 et 3 fr. le vol.

(Livres de luxe imprimés sur beau papier, avec illustrations et couvertures en couleurs)

UNE BIBLIOTHÈQUE DE 65 VOLUMES

POUR **140** FRANCS

qui renferme des œuvres des auteurs suivants :

Henri AUSTRUY
BACHAUMONT
André BARRE
Georges BEAUME
Raoul BÉRIC
Jean BERTHEROY
Jean de BONNEFON
Daniel BORYS
Gómez CARILLO
Henri CHATEAU
Charles DERENNES
Ed. de FRÉJAC
Raoul GINESTE
Paul GINISTY
John GRAND-CARTERET
Abel HERMANT
JOSSOT
Marcel LAMI
Jeanne LANDRE
Camille LEMONNIER
LOUVET de COUVRAY
Jean MONNET
L.-S. MERCIER
François de NION
Georges NORMANDY
A. de POUVOURVILLE
Octave PRADELS
Maurice RENARD
RESTIF de la BRETONNE
Jehan RICTUS
J.-H. ROSNY
ROUZIER-DORCIÈRES
Pierre VALDAGNE
etc., etc.

La liste des titres des volumes est fournie à toute personne qui en fait la demande

Les souscripteurs reçoivent les 65 volumes franco, au fur et à mesure de leur apparition (délai 3 mois).

Le paiement de la souscription est fait en 4 versements mensuels de 35 francs, le 1er à la commande, en mandat postal.

Pendant la publication, les acheteurs des 1ers volumes peuvent souscrire, à la fin de la série, avec des avantages.

Pour les non-souscripteurs, les prix sont susceptibles d'augmentation pendant le cours de la publication.

Paris. — Imp. de Vaugirard.